RELIGION ET POLITIQUE DANS LE MONDE ROMANESQUE DE JEAN-PIERRE MAKOUTA-MBOUKOU

BY

ABIODUN OLASUNKANMI ADEYANJU

A thesis submitted to the Postgraduate School, Ahmadu Bello University, Zaria in partial fulfilment of the requirements for the degree of

MASTER OF ARTS

Department of: FRENCH
Faculty of: ARTS AND SOCIAL SCIENCES
AHMADU BELLO UNIVERSITY
ZARIA

JUNE, 1983,

The author reserves publication rights, and neither this thesis nor extensive extracts from it may be printed or reproduced without the author's written permission.

A mon épouse, IBIRONKE, à mon ami, OLUFEMI ADEDEJI, et à tous ceux qui désirent et luttent pour la justice sociale et politique ainsi que la liberté de l'individu.

DECLARATION:

I hereby declare that this thesis is a record of my own research work. It has been composed by me and has not been submitted in any earlier application for a higher degree. All quotations are distinguished by quotation marks and sources of information are acknowledged by means of reference.

Signed ..W.Adeyanju.....

Date .26th. July....1983....

REMERCIEMENTS:

J'ai une dette de remerciements envers si un grand nombre de personnes qu'il m'est impossible d'en dresser ici la liste. Cependant, je voudrais adresser mes vifs remerciements à Monsieur Rodney E. Harris qui a dirigé ce mémoire et dont la co-opération fut pour moi une source d'encouragement, à Madame Micheline Harris qui à bien voulu relire le mémoire et me faire des suggestions très utiles en ce qui concerne les problèmes linguistiques et qui savait me calmer quand je perdais mon sang-froid, au chef du département du Français (Ahmadu Bello University), Monsieur R.O. Ladipo, et à tous les autres enseignants de ce département pour leurs mots d'encouragement pendant toute la durée de cette étude.

Je suis aussi infiniment reconnaissant à Jean-Pierre Makouta-Mboukou qui a promptement répondu à mes lettres de recherche par la poste et qui m'a aidé à procurer deux de ses romans qui m'ont été très difficiles à obtenir.

Je voudrais également exprimer toute ma reconnaissance à Monsieur G.M. Adedeji, mon collègue à Advanced Teachers' College, Zaria qui m'a aidé à un moment critique au cours de ce travail, et à Monsieur Simon Adikwu du sécrétariat du département du Français (Ahmadu Bello University) qui a dactylographié le mémoire.

En outre, je suis très reconnaissant à Monsieur S.A. Olugboni, Directeur d'Advanced Teachers' College, Zaria

et au Directeur de l'Institut de Pédagogie (Ahmadu Bello University), qui ont bien voulu me permettre d'entreprendre cette étude.

Quant à ma femme Ibironke, mes enfants Adekunle, Olubamise, Adetunji et Oluleke, les mots me manquent pour exprimer ma gratitude pour le soutien moral et financier dont ils m'ont comblé.

* * *

ABSTRACT:

Jean-Pierre Makouta-Mboukou is at the same time a poet, a novelist, and a literary critic. This study is concerned with his attitude towards religion and politics in his short story, Les Inities, and in his three novels, En quete de la liberty. Le Contestant and Les Exiles de la f oret vierge. Makouta-Mboukou is himself a theologian, a practising christian, and a former politician. He strongly believes that every writer should be committed and have a serious message for his readers; it is his own message that prompts this study.

At the religious level, Makouta-Mboukou shows that the christian doctrines are at variance with the social realities of Africans and that most of them are impositions of Western values on Africans. Besides, he attacks the members of the clergy for not carrying out their pastoral duties in accordance with the injunctions of Jesus Christ and condemns their complicity with the politicians, a complicity detrimental to the christians in particular and the masses in general.

On the political scene, Makouta-Mboukou shows his bitterness against the atrocities committed by both the colonialists and the Black rulers during their various regimes. He accuses the colonialists of economic exploitation of the Blacks, racial discrimination against then, as well as imprisonment and torture of the Blacks.

However, he expresses his groat disappointment at the fact that, after independence, all the evils of the colonial, era still continue; but it is now the Black man who is the oppressor of the Black man.

To solve the resultant socio-political problems, Makouta-Mboukou recommends that the Black man should seek African solutions; eschew hatred, vengeance and violence; and make use of love, dialogue, pardon, and reconciliation. The student regards this recommendation as unrealistic, as a dream, in view of the political experiences in Africa; it is perhaps an ideal worth pursuing.

TABLE DES MATIERES

PAGE

DECLARATION ii

REMERCIEMENTS iii

ABSTRACT v

ABBREVIATIONS vii

INTRODUCTION 1

PREMIERE PARTIE: RELIGION

CHAPITRE

1. Doctrines religieuses et réalités sociales 30

2. Le Clergé et les malheureux de la terre ... 58

DEUXIEME PARTIE: RELIGION ET POLITIQUE

CHAPITRE

3. Rapports entre religion et politique 78

TROISIEME PARTIE: POLITIQUE

CHAPITRE

4. Intolérance politique, exploitation et injustice 97

5. Le Pardon et la réconciliation 129

CONCLUSION 152

BIBLIOGRAPHIE 162

APPENDICE I 164

APPENDICE II 167

ABBREVIATIONS:

Les titres de deux des romans étudiés dans ce mémoire sont parfois abrégés de la façon suivante:

En quête ..... En quête de la liberté.

Les Exilés ..... Les Exilés de la forêt vierge ou Le grand complot.

INTRODUCTION:

La religion et la politique constituent les thèmes dominants des romans de Jean-Pierre Makouta-Mboukou. La manière dont Makouta-Mboukou traite ces deux thèmes est si frappante qu'une lecture même rapide de ses romans attire l'attention sur eux. Ce sont ces deux thèmes qui nous poussent à présenter notre romancier et son milieu avant de nous lancer dans notre étude proprement dite. Une telle présentation nous permettra de mieux comprendre la prise de position de Makouta-Mboukou en ce qui concerne la religion et la politique.

Né le 17 juillet 1929 à Kindaba au Congo (Brazzaville), Jean-Pierre Makouta-Mboukou, à la fois essayiste, romancier et poète, a fait ses études superieures à la Sorbonne et à l'Ecole Normale Supérieure de Saint-Cloud. Il a obtenu un doctorat en théologie, et deux doctorats ès lettres en littérature française et en linguistique. Théologien et chrétien fervent, il appartient, semble-t-il, à l'Eglise Protestante du Congo. Il est prédicateur. Il a enseigné aux universités de Dakar (1960 - 1961), de Brazzaville (1963 - 1970) et à la Sorbonne Nouvelle (I.N.L.C.O. 1971 - 1978). D'autre part, il a eu une courte expérience de la politique, et il a été nommé député dans son pays; mais pour des raisons politiques, il a dû s'exiler à Paris. Depuis il est en Côte d'Ivoire où il enseigne actuellement à l'Université d'Abidjan. Jean-Pierre Makouta-Mboukou a donc fait partie du système politique congolais et il fait toujours partie de l'Eglise protestante. C'est donc l'oeuvre de cet

intellectuel, théologien et politicien qui nous intéresse dans cette étude.

Cependant, le monde romanesque de Makouta-Mboukou est un monde quasi-vierge à découvrir et à exploiter parce que jusqu'ici on n'a pas accordé à ses romans toute l'attention qu'ils méritent. Les seules études sur ses romans qui soient à notre portée sont: (1) celle de Josué Ndamba intitulée "L'oeuvre littéraire de J-P. Makouta-Mboukou, écrivain Congolais ou la conspiration du silence"[1], (2) celle de Peter Igbonekwu Okeh intitulée "Signes culturels dans Les Exilés de la forêt vierge ou Le grand complot, roman de Jean-Pierre Makouta-Mboukou"[2] et deux entretiens avec Rodney E. Harris.[3] Par ailleurs, Makouta-Mboukou figure dans plusieurs histoires de la littérature africaine. Ce qui inspire notre étude c'est l'attitude de Makouta-Mboukou envers la religion et la politique puisque ces deux thèmes nous ont frappés au cours de la lecture de ses romans, En outre, les deux thèmes nous intéressent parce que ce sont ceux qui sont à la mode chez la plupart des écrivains noirs engagés, et il est encore plus fascinant de les trouver traités chez un théologien

---

1. Josué Ndamba, "L'oeuvre littéraire de J-P. Makouta-Mboukou, écrivain Congolais ou la conspiration du silence". Présence francophone No.12, Printemps 1976, Sherbrooke, Québec.
2. Peter Igbonekwu Okeh, "Signes culturels dans Les Exilés de la forêt vierge ou Le grand complot, roman de Jean-Pierre Makouta-Mboukou. Présence francophone No.18, Printemps 1979, Sherbrooke, Québec.
3. Rodney E. Harris, "Entretien avec Jean-Pierre Makouta-Mboukou' Présence francophone, No.21, Automne 1980. Sherbrooke, Québec, et "Jean-Pierre Makouta-Mboukou: Critique littéraire" Nigerian Journal of French Studies No.1, November, 1981, Kano: Bayero University.

pratiquant, ancien politicien et intellectuel. Signalons ici que Makouta-Mboukou est un écrivain engagé qui insiste sur le fait que tout écrivain noir doit être engagé.

Or, la religion et la politique sont deux aspects essentiels de son engagement. Mais avant d'aborder notre sujet, il nous semble nécessaire de montrer très clairement la position de Makouta-Mboukou en ce qui concerne le rôle de l'écrivain noir. Comme la plupart des écrivains noirs, Makouta-Mboukou ne veut pas qu'on pratique l'art pour l'art. Au cours d'un entretien avec Rodney E. Harris, il dit. "L'Afrique noire est tellement pressée, il y a tellement de choses à faire, tellement de choses à faire comprendre, que l'art pour l'art n'a plus de sens"[1]. A son avis, tous les écrivains, surtout les écrivains africains, ont un message, ils ont quelque chose à dire et il insiste sur le fait qu'un écrivain noir qui n'a rien à dire doit se taire. D'après lui, tout écrivain africain est toujours engagé quel que soit son sillage. Il affirme que la mission de l'écrivain noir est sans limite, et que cette mission se renforce de jour en jour. Comme David Diop, Makouta-Mboukou dénonce le métissage culturel qu'il décrit comme une sorte d'alienation puisqu'il consiste à transformer le Noir, donc à le supprimer. Mais son engagement ne se limite pas à la contestation contre les Blancs. Après avoir dénoncé l'impérialisme occidental, il

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien..." Présence Francophone No.21, 164.

se met à critiquer les Noirs au pouvoir qui constituent des "fléaux intérieurs et propres aux pays nègres, l'inconscience nègre, l'irresponsabilité..."[1]

Pour Makouta-Mboukou, "si l'écrivain nègre ne peut conduire les destinées de l'Afrique, qu'au moins il révèle à l'Afrique elle-même et au monde entier ce qu'est cette terre qui a été tant humiliée et tant saignée".[2]

Il affirme:

> Leur devoir est de refaire leur écologie, de combattre une pollution politique, économique, et culturelle, qui a toutes les chances de s'éterniser si les Nègres n'y songent résolument. On n'y arrive qu'en montrant le vrai visage du Nègre. L'homme politique nègre est trop intéressé pour être honnête. L'écrivain dégagé de toute contrainte, est suffisamment désintéressé pour prendre la vérité par les cornes, et la ramener au bercail.[3]

Makouta-Mboukou nous indique donc sa prise de position en ce qui concerne l'oeuvre littéraire, une prise de position quelque peu différente de celle des écrivains de la Négritude. Dans son entretien avec Rodney Harris, Makouta-Mboukou dit qu'il n'aime pàs la négritude de

---

1. Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Introduction à l'étude du roman négro-africain de la langue française, Abidjan: Nouvelles Editions Africaines, 1980, 84.
2. Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Introduction à l'étude du roman négro-africain de la langue française, 84.
3. Ibid., 84.

Senghor qui n'est qu'une manière de "considérer que tout en Afrique noire n'était que la beauté".[1] Notre romancier est d'avis qu'il y avait, en Afrique noire, des choses qu'il fallait extirper, et il ajoute que la Négritude doit évoluer pour pouvoir devenir un mouvement de libération véritable. Chez lui, il s'agit de la condamnation sévère non seulement de l'Occident, mais aussi de l'Afrique pourrie. Bien que Makouta-Mboukou condamne la politique raciste et exploiteuse de l'Occident aussi bien que l'hypocrisie religieuse de ses missionnaires, il attaque plus sévèrement encore les politicards africains, spoliateurs avides et insatiables du peuple, et les fonctionnaires de diverses religions importées qui sont des exploiteurs de la credulité publique. Il insiste dans l'Avant-propos de Le Contestant:

> Les meilleures idées, lorsqu'elles dépersonnalisent, lorsqu'elles déhumanisent, lorsqu'elles établissent la dictature d'un pouvoir: pouvoir politique, idéologie, religion, fortune, amour doivent être combattues et désarmées, ou anéanties lorsqu'elles sont un danger pour les libertés humaines afin qu'elles ne soient plus un obstacle à la rencontre de l'homme avec lui-même, et de l'homme avec son semblable.[2]

Le lecteur des romans de Makouta-Mboukou verra donc que son oeuvre littéraire n'appartient pas à la Négritude agressive des années 40 et 50 qui, d'une manière démesurée

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien..." Présence Francophone, no.21, 165.

2. Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Le Contestant, Paris: La Pensée Universelle, 1973, VII. Toutes nos références renvoient à cette édition.

attaque l'Occident et loue tout ce qui est africain, qui ne voit rien de bon dans l'Occident mais qui voit tout comme digne de louange dans l'Afrique noire. Son oeuvre romanesque appartient à la litterature nationale des années de l'Indépendance au moyen de laquelle les écrivains noirs continuent la lutte pour l'indépendance totale de leur peuple opprimé. Les écrivains, dont Makouta-Mboukou, veulent être la bouche et la trompette de ceux qui sont dominés par les nouveaux riches, les arrivistes qui imposent leur dictature aux masses nègres. Makouta-Mboukou fait partie de ce groupe d'écrivains noirs pour qui l'obtention de l'Indépendance change plus ou moins radicalement l'optique qu'ils ont de leur situation politique et culturelle. Lecherbonnier[1] remarque que les problèmes politiques sont encore au centre des pré-occupations des intellectuels africains en ce qui concerne les rapports culturels avec l'ancien administrateur, le rôle de l'écrivain dans la construction nationale et sa situation face au pouvoir. Il s'agit donc chez Makouta-Mboukou, comme chez d'autres écrivains congolais, d'une littérature nationale dans laquelle on se préoccupe davantage de ce qui se passe au Congo indépendant, qu'au Congo colonisé. Chemain et Chemain-Degrange décrivent ainsi la position unanime des écrivains congolais sur le rôle de l'artiste:

---

1. Bernard Lecherbonnier, Initiation à la littérature négro-africaine. Paris: Fernand Nathan, 1977.

> L'artiste, (...) doit se mettre au service de son peuple et de l'entreprise de la libération nationale, mais en luttant dans la liberté et avec ses armes propres: il doit élaborer les mythes susceptibles de mobiliser les masses, et apporter au peuple, dans une période où l'austérité est de rigueur, les plaisirs et les rêves nécessaires à l'homme. 1

Il n'est donc pas étonnant que Makouta-Mboukou se donne pour tâche de dénoncer un certain nombre d'abus comme la corruption ou l'abandon des idéaux politiques, de décrire clairement les nouveaux maux, comme l'avilissement des moeurs en ville, l'opposition de nouvelles hiérarchies à celles des anciens, les églises divisées, et l'échec de l'Eglise.

Cette prise de position des écrivains congolais en général et de Makouta-Mboukou en particulier nous amène à examiner la situation politique et religieuse au Congo dans la période couverte par les oeuvres romanesques de Makouta-Mboukou. Ce qu'on constate c'est que les événements racontés dans ces oeuvres ont presque tous été vécus par notre écrivain, parce que ce sont les événements allant des années 40 jusqu'après l'Indépendance. Makouta-Mboukou lui-même affirme que "Le héros du Contestant, (...), Jean Kayilou, professeur de philosophie à l'Université, et theologien, assume bien son personnage".[2] Il en est de même pour le héros de En quête de la liberté qui parle à la première personne tout au long de l'histoire

---

1. R. Chemain et A. Chemain-Degrange, Littérature Congolaise, Paris: Présence Africaine, 1979, 18.
2. Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Introduction à l'étude du roman négro-africain de la langue française, 224.

et dont l'évolution peut être rapprochée de celle de l'auteur. Quelle est donc la situation politique au cours de ces années? Les années 40 et 50, l'époque coloniale où l'administrateur colonial était tout-puissant, étaient marquées par l'exploitation économique des Blancs, leur tyrannie, le racisme, la cruauté, l'injustice à l'égard des Noirs et l'emprisonnement de la part des Blancs. Les Noirs de leur côté s'attendaient, avec l'arrivée de l'Indépendance, à un monde nouveau où tous les maux sociaux et politiques seraient anachroniques.

Cependant, les années 60 sont marquées par l'instabilité du gouvernement, l'exploitation des Noirs non plus par les Blancs, mais par les Noirs eux-mêmes, des démissions, des coups d'Etat avortés et réussis, des grèves, des exécutions, des emprisonnements, la torture, le tribalisme et d'autres maux qui menacent la liberté des citoyens et la stabilité du gouvernement. Cette situation vraiment déconcertante, Woungly-Massaga la résume dans les phrases suivantes:

> De 1963 à 1973, la vie politique congolaise a connu d'importants bouleversements et de violentes secousses. Un bref épisode de guerre civile vient même de connaître une fin dramatique avec la mort d'Ange Diawara et d'une vingtaine de ses jeunes compagnons révolutionnaires. Les proclamations officielles, au ton invariablement optimiste et triomphal, sont loin de calmer l'inquiétude et la désapprobation qui grandissent dans tout le Congo, du Sud au Nord, face à la cascade de 'complots' suivis d'arrestations en série quand ce n'est de véritables tueries. Le Congo s'achemine-t-il ou vit-il déjà sous un régime de pouvoir personnel et de dictature militaire sanglante de type zaïrois ou

> progresse-t-il plutôt à grands pas, en liquidant les 'aventuristes' de gauche et les opposants 'de droite', vers la 'dictature du prolétariat'? Le marxisme-léninisme proclamé en 1964, et que le coup d'Etat militaire de juillet-août 1968 avait pour mission déclarée de 'rajuster', connait-il une application satisfaisante ou se transforme-t-il en une sorte de nouveau syncrétisme démagogique?[1]

Arrêtons-nous un instant sur les événements qui ont provoqué ce commentaire de Woungly-Massaga, pour mieux comprendre et apprécier la prise de position de Makouta-Mboukou en ce qui concerne la politique dans ses romans. Depuis son indépendance en 1960 le Congo vit dans un état d'instabilité politique; il a subi deux coups d'Etat entre 1960 et 1973, la période dont il s'agira dans les romans de Makouta-Mboukou. A l'obtention de l'Indépendance, l'Abbé Fulbert Youlou, un Lari, est devenu le chef de l'Etat. Sous son régime, les Laris et les Bacongos sont les maîtres du pouvoir, mais il prend toutefois dans son gouvernement plusieurs leaders des populations du Sud. Mais ce sont les Mbochis et les Kouyous du Nord qui lui posent des problèmes. Pour les contraindre à payer l'impôt, par exemple, il va jusqu'à faire raser leurs cases, et à en emprisonner un grand nombre, reprenant cyniquement à leur encontre les méthodes brutales de l'administration coloniale. Makouta-Mboukou fera allusion à ces atrocités caractéristiques du régime peu après l'Indépendance dans

---

1. Woungly-Massaga, La révolution au Congo. Paris: François Maspero 1974, 8 - 9.

En quête de la liberté. En plus, la situation économique et sociale s'est dégradée: les grandes compagnies ont vite réduit leurs effectifs, les milieux financiers internationaux n'accordaient qu'un prêt le plus restreint parce que le pays n'avait pas de richesses minières notables, que l'avenir était assez précaire et que les extravagances du chef de l'Etat étaient gênantes. Makouta-Mboukou tiendra compte de cette situation économique dans En quête de la liberté et dans Les Exilée de la forêt vierge. En août 1963, l'Abbé Youlou impose un système de parti unique. C'est cette mesure qui aboutit à son renversement. Il est remplacé par Alphonse Massemba-Debat, un Bacongo de religion protestante.

La situation politique sous le régime de Massemba-Debat est aussi précaire que sous le régime de l'Abbé Fulbert Youlou. Le régime est caractérisé par une rivalité tribale entre les Laris, mal résignés à l'élimination politique de Fulbert Youlou, et les Bacongos. Sous ce régime, les jeunes intellectuels marxistes créent un nouveau parti politique, le Mouvement National de la Révolution qui devient le parti unique du pays. Ses membres exercent des pressions constantes sur les autorités et sur la population. Plusieurs personnalités chrétiennes sont arrêtées dont l'Abbé Badila, et de nombreux missionnaires sont expulsés. Cette hostilité envers les chrétiens sera un des thèmes de Le Contestant de Makouta-Mboukou. La dénonciation de plusieurs complots et tentatives de complot contre le régime, fournit l'occasion d'accentuer

la radicalisation du régime: tous ceux qui s'opposaient au gouvernement sont éliminés ou exclus de l'Instance suprême du Parti. En juin 1967, par exemple, des soldats et des sous-officiers kouyous se mutinent pour protester contre la dégradation d'un jeune officier de leur éthnie, le capitaine Marien Ngouabi que le gouvernement soupçonnait d'avoir comploté. Le tribalisme qui a provoqué cette mutinerie menace le pays et les dirigeants en sont conscients. Par conséquent, pendant plusieurs semaines après l'insurrection militaire, la presse et la radio ne cessent de répéter: "Si le Congo ne supprime pas totalement le tribalisme, le tribalisme supprimera totalement le Congo de la carte des nations libres"[1]. Ces problèmes de complots, de radicalisation, d'élimination politique et de tribalisme intéresseront Makouta-Mboukou dans ses trois romans: En quête de la liberté, Le Contestant et Les Exilés de la forêt vierge. Massemba-Debat se trouve dans une situation très difficile et il doit démissionner vers la fin de 1967. C'est le jeune capitaine Marien Ngouabi qui accède au pouvoir.

C'est donc le tour de Marien Ngouabi de faire face à une longue succession de complots et d'entreprendre beaucoup de règlements de comptes, d'épurations et de remises en ordre. De 1968 à 1973, pour consolider son pouvoir, il se heurte à de nombreux anciens collaborateurs

---

1. Pierre Biarnes, L'Afrique aux Africains, Paris: Armand Colin, 1980, 375.

qu'il élimine pour la plupart. En 1969, par exemple, le commandant Mouzabakani et le capitaine Poignet sont comdamnés à de très sévères peines d'emprisonnement pour atteinte à la sûreté de l'Etat; Massemba-Debat, Pascal Lissouba, Ambroise Noumazalaye et André Hombessa sont impliqués rétroactivement dans les assassinats politiques de 1965. Il leur est interdit de sortir du pays et de participer à la vie politique. Il en est de même pour les auteurs d'une tentative de complot imputée à des partisans de l'Abbé Fulbert Youlou. Makouta-Mboukou se plaindra de ces épurations, emprisonnements et imputations dans Le Contestant et dans Les Exilés de la forêt vierge. C'est aussi en 1969 que le Congo se proclame République Populaire et que le marxisme-léninisme devient son idéologie officielle d'où sort le socialisme scientifique que Makouta-Mboukou attaquera dans Le Contestant. En adoptant cette idéologie le régime comptait créer une société sans classe, une société où les structures de l'Etat devaient disparaître. La dictature du prolétariat édifierait un société socialiste où l'Etat possèderait les moyens de production et où il y aurait un seul parti politique. La méthode employée pour transformer le pays en un Etat socialiste est celle des socialistes révolutionnaires: la prise du pouvoir ne peut qu'être violente et suivie de la dictature du prolétariat; l'action directe a pour objet d'ébranler les fondements de l'état bourgeois et d'habituer les travailleurs à des conditions pénibles en vue de l'action révolutionnaire envisagée sous l'aspect de grève générale qui servira d'outil pour atteindre le but désiré.

En 1970 le nom du parti unique est changé en Parti Congolais des Travailleurs que Makouta-Mboukou parodiera dans Le Contestant sous le nom de Parti Kalawala des Tueurs. En 1972, le lieutenant Ange Diawara tente de s'emparer du pouvoir mais le commandant Yhombi Opango fait échec au putsch et Diawara est capturé et exécuté le 24 avril 1973. A la suite de ce putsch, trois autres personnalités sont tuées et 169 emprisonnées. Le régime de Ngouabi est marqué par des condamnations à mort, des emprisonnements, une amnistie générale qui libère environ 200 prisonniers politiques, et l'incorporation dans l'armée des responsables de l'Union Générale des Etudiants et des Elèves du Congo, tout ce que Makouta-Mboukou critiquera dans Le Contestant et dans Les Exilés de la forêt vierge. Ces événements montrent que le Congo se trouvait dans un état d'instabilité pendant la période dont il s'agira dans les romans de Makouta-Mboukou. Et l'on sera d'accord avec Pierre Biarnes qu'au Congo, comme ailleurs en Afrique noire "la Révolution dévore ses enfants".[1]

L'autre thème dominant des oeuvres de Makouta-Mboukou est la situation religieuse au Congo. On en compte plusieurs types de religions différentes: les religions traditionnelles de l'Afrique, les religions révélées c'est-à-dire le Christianisme et l'Islam, les religions messianiques dont le Kimbanguisme (Ngunzisme) et le Matsouanisme, et les dérivés de ces religions messianiques.

---

1. Pierre Biarnes, L'Afrique aux Africains, 386.

Les religions traditionnelles sont essentiellement animistes. Pour elles, tout dans la nature a une âme et peut devenir objet d'adoration. Les adhérents croient que les êtres inanimés peuvent être le siège d'un esprit, d'un dieu, d'une force surnaturelle, et quand un adhérent semble adorer cet objet inanimé, c'est la force surnaturelle, l'esprit, l'âme, le dieu qui y a son siège, qu'il adore. Dans ces religions, il y a une hiérarchie au sommet de laquelle se trouve le Dieu-Suprême, mais son pouvoir et sa bonté semblent contrariés par le pouvoir du sorcier. C'est à la méchanceté du sorcier qu'est due principalement la mort des hommes selon ces religions autochtones. Immédiatement audessous du Dieu-suprême sont les esprits qui sont nombreux et dont les plus proches des hommes sont les mânes des ancêtres. Ils sont invoqués pour tous les problèmes dus à la mechanceté du sorcier, des esprits ennemis, des hommes qui agissent par des sortilèges, des mauvais sorts et des malédictions. C'est pour s'armer contre toutes ses forces maléfiques que l'homme a recours au féticheur qui, lui, est au-dessous des esprits. Makouta-Mboukou fera référence aux mânes des ancêtres, aux activités des sorciers, et des féticheurs dans ses trois romans.

Quant aux religions révélées, le Christianisme et l'Islam, ce sont des religions importées au Congo comme ailleurs en Afrique. Elles sont venues supplanter les religions autochtones parce qu'elles sont fondées sur l'unicité de Dieu. Mais elles se présentent comme des

religions aliénantes, car en supplantant les religions traditionnelles, elles tuent la culture ancestrale. La caractéristique principale de toute religion révélée est de s'imposer comme un tout à accepter complètement. Un croyant ne peut pas en accepter un aspect et en rejeter un autre. Les adhérents croient et confessent qu'il y a un seul Dieu, qui est une seule et simple essence, spirituelle, éternelle, indivisible, immuable, infinie, incompréhensible, ineffable, qui peut faire toute chose, qui est toute sage, toute bonne, toute juste, toute miséricordieuse et omnisciente.

Signalons ici un aspect de la pratique chrétienne qui semble contrarier la caractéristique principale du Christianisme: l'unicité de Dieu. Bien que le Christianisme prêche l'unicité de Dieu et qu'il ne tolère pas d'autres dieux, on constate qu'il y a plusieurs Eglises chrétiennes dont les doctrines diffèrent les unes des autres. Walbert Bühlmann remarque ainsi:

> The same lack of tolerance shown towards other religions operated also in the not edifying rivalry among the missionary institutions. Instead of regarding themselves as servants of the one cause of Christ, they rose up against each other, took parishes from each other, fought over the boys and girls whom they hoped to make into missionaries and nuns and tried to get together, as much money as possible for their own mission. 1

---

1. Walbert Bühlmann, The Mission on Trial, Slough: St. Paul Publications, 1978, 58 translated from German Missionprozess in Addis Abéba by A.P. Dolan assisted by B. Krokosz.

Il n'est pas étonnant donc qu'on trouve plusieurs Eglises au Congo: l'Eglise catholique, et plusieurs Eglises protestantes.

L'Eglise catholique reconnaît le pape comme son chef spirituel qui, d'après les adhérents, a hérité des pouvoirs donnés par Jésus-Christ à Pierre:

> ... tu es Pierre, et (...) sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et (...) les portes du séjour des morts ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux; ce que tu lieras sur la terre sera lié dans les cieux, et ce que tu délieras sur la terre sera délié dans les cieux. (Matthieu, 16: 18 - 19).

Makouta-Mboukou critiquera dans Le Contestant l'autorité dominante de l'Eglise, le fait qu'elle se dise infaillible en matière de foi et le fait que son chef spirituel soit à l'étranger. Selon la doctrine catholique, un croyant doit être monogame, et les membres du clergé, hommes et femmes doivent vivre dans le célibat, ce dont parlera encore Makouta-Mboukou dans Le Contestant.

Quant au protestantisme, bien qu'il y ait une Eglise protestante dite l'Eglise Protestante du Congo à laquelle appartient Jean-Pierre Makouta-Mboukou, on ne peut pas parler d'une doctrine protestante unique. C'est l'une des expressions doctrinales, spirituelles, liturgiques, ecclésiastiques introduites dans le Christianisme. Il constitue l'une des familles chrétiennes, à côté du catholicisme romain et de l'orthodoxie; cette famille comprend plusieurs Eglises dont le nombre s'accroit de siècle en siècle par suite de sécessions successives. A l'intérieur

du protestantisme se situent les Eglises lutheriennes, anglicanes, calvinistes, méthodistes, salutistes et plusieurs autres. Toutes ces Eglises acceptent les symboles oecuméniques, en particulier le symbole des Apôtres et celui de Nicée.

D'une manière générale, les Eglises protestantes diffèrent de l'Eglise catholique sur quelques points: autorité des Ecritures en matière de foi, fondée par le témoignage intérieur du Saint-Esprit, l'homme est justifié par la grâce, par le moyen de la foi et non pas par le mérite des oeuvres; les fidèles sont libres d'interpréter l'Ecriture sous la direction du Saint-Esprit et à la lumière de l'Evangile; la plupart des Eglises protestantes n'admettent que deux sacrements: le baptême et la cène; les fedèles rendent un culte à Dieu seul et non pas à la Vierge, aux Saints ou aux reliques; la confession auriculaire, le célibat des prêtres et des voeux monastiques sont supprimés. Il y a quelques dénominations protestantes même qui ont supprimé la hiérarchie ecclésiastique, dans quel cas les Eglises sont administrées par des conseils élus par leurs membres. Les membres du clergé sont libres de se marier, mais la plupart de ces Eglises exigent que leurs pasteurs soient monogames. L'imposition de la monogamie aux pasteurs et aux autres adhérents sera sévèrement critiquée par Makouta-Mboukou dans Le Contestant.

Une des Eglises protestantes dont Makouta-Mboukou parlera dans Le Contestant c'est l'Armée de Salut qui est une organisation religieuse d'origine méthodiste. Elle

s'adresse aux masses indifférentes au massage prêché dans les Eglises; c'est pourquoi elle apporte ce message en plein air, dans les rues accompagnée par une musique entrainante. Parmi ses oeuvres sociales on compte le relèvement des ivrognes, des prostituées, des prisonniers libérés. Les membres doivent mener une vie austère et charitable, s'abstenir d'alcool et de tabac.

La multiplicité des Eglises, la diversité des doctrines et l'imposition de règles formulées par les êtres humains aux croyants, ces questions auront une large place dans Les Initiés et dans Le Contestant.

En revanche, les religions messianiques sont un compromis entre les religions révélées et la tendance congolaise à posséder des religions autochtones. Leurs adhérents pensent que le Christianisme n'est pas fait pour les Congolais parce que leurs croyances et leurs modes de pensée "sont trop enracinés dans la vie des peuples pour être rejetés au profit des religions et des cultures importées"[1] pour emprunter les mots de Makouta-Mboukou lui-même. C'est pourquoi il s'est créé un mouvement religieux typiquement africain où les traits chrétiens et la pensée congolaise se retrouvent. Ces religions messianiques proviennent d'un désir d'indépendance religieuse et d'un désir d'indépendance politique de la part des Congolais, car les Congolais veulent vivement secouer le joug des Blancs. Le Kimbanguisme et le Matsouanisme, deux de ces religions

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française, 119.

messianiques, ont pour but le salut national et social et ils prêchent aussi le salut de l'âme, mais celui-ci n'est qu'une préoccupation secondaire. L'accent est mis sur les malheurs que les Noirs subissent de la part des Blancs dont il faut secouer le joug. Le salut est donc avant tout social et politique et on n'y accède qu'en substituant l'autorité africaine à l'autorité coloniale sur le plan politique et religieux.

Il nous semble important ici de montrer quelques aspects de ces religions messianiques parce que Makouta-Mboukou en parle dans En quête de la liberté et les mentionne dans Le Contestant parmi les autres religions. En ce qui concerne le Kimbanguisme, fondé par Simon Kimbangu comme un mouvement prophétique, il vise à la libération nationale, et à la libération de la pensée africaine. Selon Sinda:

> Le messianisme a choisi de combattre les Blancs sur leur propre terrain: celui de la religion chrétienne. Dieu n'est ni Blanc ni Noir; il a fait les hommes semblables; les Noirs ne sont pas des êtres inférieurs; ce ne sont ni des barbares ni des sauvages... Les Blancs ont accrédité cette thèse dans l'esprit des Noirs pour mieux les dominer et les exploiter... Même ceux qui paraissent les meilleurs des Blancs, les missionnaires, ont approché les Noirs avec le même complexe de supériorité, avec la même volonté, consciente ou inconsciente, de dénigrer la culture africaine. 1

D'autre part, le Kimbanguisme a des normes morales très strictes. Il interdit, par exemple, formellement de

---

1. Martial Sinda. Le Messianisme congolais et ses incidences politiques. Paris: Payot, 1972, 139 - 140.

danser, de fumer, de boire des boissons alcoolisées, de s'écarter de la stricte monogamie. En outre, il interdit de fumer le chanvre, de se baigner ou de dormir nu, de manger de la viande de porc ou de singe. Pour les femmes, le maquillage est défendu ainsi que le décrépage des cheveux et autres sortes de coiffures ou toilettes capables de transformer le corps, oeuvre de Dieu. Les responsables invitent les adhérents à s'en remettre à Dieu pour obtenir le bonheur et toutes les grâces désirées.. En s'en remettant à Dieu, les fidèles obtiendront tout ce qu'ils demanderont dans la prière. Ils doivent se consacrer nuit et jour à la prière, parce qu'ils n'ont pas d'autres armes pour combattre l'ennemi. Il faut signaler, cependant, que le Kimbanguisme est fidèle à l'Evangile; par conséquent il a été admis au conseil oecuménique des Eglises sous le nom de "l'Eglise de Jésus-Christ sur terre par le Prophète Simon Kimbangu."

Quant au Matsouanisme, fondé comme une association purement africaine dénomée Association Amicale dont le but était socio-économique, il est devenu en peu de temps, une religion typiquement africaine. Ses caractéristiques principales comprennent un culte à André Grénard Matsoua, le fondateur, une rebellion contre l'Administration coloniale et plus tard contre le gouvernement indigène, la vénération des ancêtres accompagnée de sacrifices et d'offrandes pour instaurer un dialogue entre les morts et les vivants. Pour ses fidèles, Matsoua est devenu le Sauveur des Noirs comme Jésus-Christ l'a été pour les Blancs

et les adhérents espèrent qu'il reviendra pour compléter son oeuvre de libération comme Jésus-Christ. Les matsouanistes croient toujours qu'il viendra chasser définitivement les Blancs du sol congolais et éliminer les oppresseurs indigènes.

En plus du Kimbanguisme et du Matsouanisme, il y a des dérivés de ces religions messianiques qui ont pour traits généraux selon Makouta-Mboukou:

a) Obéissance absolue à l'éthique ancestrale: condamnation du vol, de l'adultère, du mensonge, de la médissance etc.;

b) Rejet de la sorcellerie et condamnation des des sorciers et menace de mort à tout parjure.[1]

Il faut noter que les adhérents de ces dérivés des religions messianiques croient, comme d'autres Congolais, que les sorciers existent. Les Congolais sont convaincus qu'un pouvoir est conféré à certains hommes par le Dieu du mal, et ce pouvoir leur permet d'agir sur d'autres hommes, de leur nuire, de les tuer et de les "manger" mystérieusement. "Par ce même pouvoir des hommes cruels peuvent jeter de mauvais sorts sur les individus, les bêtes, les cultures, sur tous les travaux de l'homme, et sur son pouvoir de procréation qui est aussi annihilé, et l'homme ensorcelé devient stérile"[2] toujours d'après Makouta-Mboukou. Or bien

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou. Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française, 122.

2. Ibid., 121.

que les Congolais adhèrent au Christianisme, au Kimbanguisme ou au Matsouanisme, ils veulent chercher la solution au problème des sorciers dans d'autres religions plus récentes que les religions traditionnelles et les religions révélées. C'est de là que proviennent les dérivés des religions messianiques dont l'attention est tournée vers la protection de la chair, et non plus vers la vie future.

Voilà donc la base historique, politique et religieuse du Congo (Brazzaville), pays natal de Makouta-Mboukou. Mais avant d'entamer notre étude sur la religion et la politique dans ses romans, il nous semble important de présenter chaque roman selon leur ordre chronologique de publication. Jusqu'ici, Makouta-Mboukou a publié une nouvelle, Les Initiés parue en 1970, (mais écrite en 1958) qui met en lumière les problèmes que recontrent souvent les jeunes gens élevés dans une observance stricte des pratiques chrétiennes. Il a publié trois romans dont le premier En quête de la liberté, paru en 1970, raconte l'enfance, l'adolescence, et la vie adulte d'un Congolais en butte aux humiliations dues au racisme et aux exactions d'administrateurs à l'époque coloniale et juste après l'indépendance. Son deuxième roman, Le Contestant, publié en 1975, est une contestation jetée à la face du Christianisme tel qu'on le pratique au Congo, et à la face de la politique en Afrique noire. Les Exilés de la forêt vierge ou Le grand complot, paru en 1974, dévoile le danger de la politique de violence et recommande le pardon, la

réconciliation, et l'amour qui se trouvent au coeur même de l'Afrique noire, dans le terroir. Makouta-Mboukou a publié aussi deux oeuvres critiques: Introduction à la littérature noire (1971) et Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française (1980).

1. Les Initiés.[1]

Dans cette longue nouvelle, il s'agit de la mésaventure d'une jeune "Malgache", Rarimanari, élevé par sa mère et par le Pasteur à l'Ecole du Dimanche dans la stricte rigueur luthérienne avec tous ses interdits: il ne faut pas faire ceci; il ne faut pas faire cela; il ne faut pas boire; il ne faut pas danser, il ne faut pas embrasser une fille. Le jeune Rarimanari "n'avait même pas le droit de s'arrêter devant la salle de danse qui se trouvait sur la route de l'école et du temple pour tout simplement admirer ces corps moulés dans des costumes élégants et qui tournaient avec grâce; le faire était un péché qui serait tôt ou tard puni par Dieu..." (Les Initiés, 8). Il faut observer les lois religieuses apprises par coeur, lire la Bible "pour vérifier les enseignements bibliques" (Les Initiés, 8) et bien étudier à l'école. Rarimanari accepte tout, aveuglément, pour éviter la punition de Dieu dont on ne discute pas la parole; et il a l'impression que Dieu n'a créé les hommes que pour pouvoir les punir. Tout va bien tant que le jeune Rarimanari vit avec sa mère qui exerce une étroite surveillance sur lui. Mais une fois à l'étranger, sorti de son milieu et en contact avec des jeunes gens qui

---

1. Jean-Pierre Makouta-Mboukou. Les Initiés. Yaoúndé: C.L.E., 1970. Toutes nos références renvoient à cette édition.

ont rejeté tous les interdits chrétiens et qui se livrent à la débauche, il n'y a plus de contrainte physique pour Rarimanari. Au début, il résiste à la tentation d'imiter ces jeunes gens qui semblent n'avoir jamais été initiés à la vie chrétienne; mais peu à peu il goûte au fruit interdit et finit par tomber dans le piège. Le résultat de cette aventure est une tragédie. Rarimanari devenu l'amant de Rosine décide de l'épouser après un avortement qui lui met le cadavre d'un enfant sur la conscience. Il attend Rosine au café Anglais pour lui annoncer sa décision lorsqu'il apprend qu'elle a eu un accident à la place dite de la Mort et qu'elle a été tuée. Choqué par la mort de Rosine, il tombe gravement malade et meurt en proie au remords d'avoir méprisé les conseils de sa mère et de l'enseignement de la Bible. Mais la tragédie de Rarimanari est surtout celle d'un jeune homme qui n'a jamais eu de liberté dans le foyer familial, qui "n'avait jamais appris à réfléchir par lui-même, à se compter seul dans la vie".[1]

2. En quête de la liberté[2]

Ce roman retrace les étapes d'un congolais né dans un village pendant le régime colonial quand l'administrateur blanc est tout-puissant et les chefs africains ne sont que les messagers et les agents des oppresseurs blancs. Dans ses souvenirs, le jeune congolais raconte l'injustice,

---

1. Rodney E. Harris. "Entretien..." Présence Francophone No. 21, 161.

2. Jean-Pierre Makouta-Mboukou. En quête de la liberté. Yaoundé: C.L.E., 1970. Toutes nos références renvoient à cette édition.

l'oppression, l'exploitation économique, et le racisme qui caractérisent l'administration coloniale et qu'il supporte sans se plier en cherchant en même temps la justice et la liberté. Orphelin, il est tout d'abord boy d'un maître d'école, puis "écrivain aux écritures", ensuite vendeur dans une librairie, enfin étudiant à Bordeaux. Sa quête de la justice et de la liberté le pousse à faire ses études secondaires et universitaires en France. Au cours de sa longue formation, il lit beaucoup. Il obtient successivement le Certificat d'Etudes, la Capacité, la Licence et le Doctorat en Droit. De retour dans son pays maintenant indépendant avec les Africains au pouvoir, il découvre que la quête de la justice et de la liberté doit continuer. Ses compatriotes qui se trouvent au pouvoir ne sont pas plus humanitaires que les colonisateurs. Il croit que ses compatriotes sont sincères en parlant de la paix et du bonheur des hommes, mais il est vite désabusé. Il éprouve une douleur insupportable à cause des actes inhumains journellement commis au nom de la paix. Menacé lui-même, il doit fuir son pays avec les siens "les yeux pleins de larmes" (En quête, 164).

3. Le Contestant

Ce troisième ouvrage de Makouta-Mboukou critique sévèrement la religion chrétienne et la politique en Afrique noire après l'indépendance. La religion et la politique

telles qu'on les pratique laissent beaucoup à désirer. Le Christianisme ne s'occupe pas du salut de l'homme, ne cherche pas le bonheur des malheureux, s'intéresse plus aux lois imposées par les hommes qu'aux lois divines. La politique pour sa part, est pratiquée avec beaucoup d'intolérance, de violence et de tribalisme. Jean Kayilou, le héros, est professeur à l'Université, mais après une crise conjugale il décide de devenir pasteur. Marié, Jean Kayilou a une amante, Myriam Bolanga, dont il a un fils adultérin. Myriam décide d'entrer au couvent et de devenir carmélite parce qu'elle ne peut pas épouser Kayilou, qui à son tour, décide de quitter l'Université pour devenir pasteur. Après beaucoup d'hésitation et d'opposition de la part du clergé à cause de sa vie conjugale, Kayilou devient pasteur mais sans le col blanc. Il le refuse aussi bien que l'imposition des mains par les Anciens de l'Eglise. Il choisit d'être pasteur des indigents, des malades, des prisonniers, des déshérités, des rebuts de la société. Nommé visiteur de la maison d'arrêt, on lui confie la cure d'âme des prisonniers politiques ou de droit commun qui, d'après le Parti Communiste au pouvoir à Kalawala,, sont tous des ennemis de la Révolution. Kayilou s'enferme dans la prison volontairement pour partager le malheur des prisonniers. On le torture donc jusqu'à ce qu'il soit paralysé des membres inférieurs jusqu'au nombril et du bras gauche. Il n'est qu'un squelette quand il est mis en présence de sa femme qui, par conséquent, meurt du choc. C'est Myriam, son amante, maintenant soeur Evelyne de Saint-Sauveur, qui, après beaucoup de contestation, soulage la douleur du pasteur Jean Kayilou au couvent.

4. Les Exilés de la forêt vierge[1];

Dans Les Exilés de la forêt vierge. Makouta-Mboukou préconise des remèdes aux problèmes politiques de l'Afrique noire. Dans la République du Durmen, Kinalonga, poète insoumis, est condamné à mort par contumace par le Président de la République pour avoir écrit un poème considéré comme anti-gouvernemental; le Président met aussi la tête de Kinalonga à prix. Kinalonga se réfugie dans la forêt vierge où il recherche la protection des esprits ancestraux. Après avoir passé près de six ans dans la forêt vierge, Kinalonga apprend que le Président de la République est renversé par un soulèvement populaire et sa suite massacrée. Le Président est enlevé et c'est Kinalonga, le poète qu'il persécutait qui le recueille dans la forêt vierge. Kinalonga parvient ensuite à la tête du Ministère de l'intérieur sous le nouveau régime et il fait décréter une amnistie générale en faveur des membres de l'ancien régime parmi lesquels le Président destitué. Ayant sauvé son ancien bourreau par cette amnistie, Kinalonga démissionne du gouvernement. Les deux anciens ennemis, le Président destitué mais amnistié et Kinalonga s'installent dans la capitale comme vanniers. C'est grâce à eux que la paix et la réconciliation sont réalisées et la Haine nationale est enterrée dans un grand tombeau sur "la Place de la Liberté."

---

1. Jean-Pierre Makouta-Mboukou. Les Exilés de la forêt vierge ou Le grand complot. Paris: L'Harmattan, 1981. Toutes nos références renvoient à cette édition.

Voilà donc les quatre oeuvres romanesques de Makouta-Mboukou à travers lesquelles nous analyserons l'attitude de l'auteur envers la religion et la politique. Dans la première partie de notre étude nous examinerons comment l'auteur présente les doctrines de la religion chrétienne et leurs rapports avec les réalités sociales des Congolais. Le Christianisme étant une religion importée par les colonisateurs nous analyserons comment les Congolais l'ont accepté et comment il a influencé leur mode de vie. Nous étudierons aussi l'attitude des missionnaires envers les Congolais d'une part et envers les malheureux de la société d'autre part pour voir jusqu'à quel point le Christianisme s'occupe du bien-être des Congolais.

La deuxième partie de notre étude portera sur les rapports entre la religion importée, le Christianisme, et la politique colonisatrice. Nous nous intéresserons au rôle joué par chaque élément dans la colonisation de l'Afrique noire et la mission civilisatrice. Nous étudierons aussi les rapports entre les missionnaires et les politiciens africains après l'indépendance pour savoir si les deux sont ennemis ou alliés; nous nous demanderons aussi si les deux groupes se préoccupent du peuple ou s'ils ont d'autres buts qui ne portent pas sur le bonheur des gens.

Finalement, dans la troisième partie, nous comptons analyser la pratique de la politique chez les Congolais venus au pouvoir après l'indépendance. Nous évaluerons les qualités et les défauts des politiciens qui se trouvent

au pouvoir. Très souvent on accuse les dirigeants africains d'intolérance politique et de vengeance, mais quelle est l'attitude de Makouta-Mboukou envers ses souverains? En plus, nous dégagerons les remèdes préconisés par Makouta-Mboukou pour que les Noirs puissent atteindre un niveau politique désirable.

P R E M I E R E P A R T I E

R E L I G I O N.

CHAPTRE PREMIER:

DOCTRINES RELIGIEUSES ET REALITES SOCIALES:

Un des grands thèmes abordés par Jean-Pierre Makouta-Mboukou, comme nous l'avons signalé dans l'introduction, c'est celui de la religion. Il s'agit surtout des religions importées - du Christianisme et de l'Islam - et des religions traditionneles de l'Afrique. Ces religions se trouvent en conflit: les religions traditionnelles face aux religions importées. En outre, les religions importées se trouvent en conflit avec les réalités sociales africaines. Nous constatons que la nature du conflit qui oppose le Christianisme aux religions traditionnelles et à la culture congolaise est presque identique dans tous les pays de l'Afrique noire.

Ce conflit entre les religions traditionnelles congolaises, le Christianisme et la culture congolaise provient de la conception erronnée du Christianisme de la part des Africains et de la méthode d'apostolat des missionnaires européens. Pour la Bible et pour les missionnaires européens, la foi chrétienne est:

> ... une ferme assurance des choses qu'on espère, une démonstration de celle qu'on ne voit pas. Pour l'avoir possédée, les anciens ont obtenu un témoignage favorable. (Hébreux 11: 1 - 2).

C'est par une telle foi demontrée par Abraham et Sara sa femme que:

> ... Sara elle-même, malgré son âge avancé fut rendue capable d'avoir une postérité, parce qu'elle crut à la fidélité de celui qui avait fait la promesse. C'est pourquoi d'un

> seul homme, déjà usé de corps, naquit une postérité nombreuse, comme les étoiles du ciel, comme le sable est sur le bord de la mer et qu'on ne peut compter. (Hébreux 11: 11 - 12)

Telle est la foi exigée par le Christianisme et elle est fortifiée par les miracles et par la promesse de Jésus-Christ lui-même:

> Demandez, et l'on vous donnera; cherchez, et vous trouverez; frappez, et l'on vous ouvrira. Car quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve, et l'on ouvre à celui qui frappe. (Luc 11: 9 - 10)

Dès le début, donc, les missionnaires européens ne donnent pas une définition globale du Christianisme aux croyants indigènes non seulement au Congo mais aussi dans tous les pays de l'Afrique noire. Ces missionnaires leur présentent le (Christianisme comme une religion qui apportera la prospérité matérielle, le progrès et la civilisation; par ce fait les adhérents n'ont qu'une compréhension erronnée de la religion. Pour eux, le Christianisme est une religion qui promet à ses adhérents de comprendre la sagesse des Blancs, de mener une belle vie et d'amasser beaucoup de richesses comme les Blancs eux-mêmes. Mais la déception de certains croyants indigènes est grande lorsqu'ils constatent que le Christianisme n'apporte pas le bonheur auquel ils s'attendaient. C'est une telle déception qui poussera Zacharie de Mongo Beti à réagir contre le Père Drumont lorsque celui-ci parle de Dieu, de l'âme, de la vie éternelle:

> Les premiers d'entre nous (...) qui sont accourus à la religion, à votre religion, y sont venus comme à ... une révélation, c'est ça, une révélation de votre secret, le secret de votre force, la force de vos avions, de vos chemins de fer, est-ce que je sais, moi ... le secret de votre mystère, quoi! Au lieu de cela, vous vous êtes mis à leur parler de Dieu, de l'âme, de la vie éternelle, etc... Est-ce que vous vous imaginez qu'ils ne connaissaient pas déjà tout cela avant, bien avant votre arrivée?. [1]

En plus, les indigènes constatent qu'une fois chrétiens, ils ne peuvent plus pratiquer la plupart de leurs coutumes traditionnelles, très importantes pour eux. Ces coutumes sont interdites parce que les doctrines chrétiennes ne les admettent pas. Parmi les doctrines qui sont en conflit avec la tradition congolaise est l'unicité de Dieu. Les Congolais d'avant le colonialisme étaient essentiellement animistes comme les Africains de cette époque où 'tout dans la nature, en effet, a une âme et peut devenir un objet d'adoration, un esprit, un Dieu',[2] ce qui rend les Africains polythéistes. Mais le Christianisme ne tolère pas le polythéisme car il est fondé sur l'unicité de Dieu comme l'ordonne le premier des Dix Commandements reçus par les enfants d'Israël après la sortie d'Egypte:

> Je suis l'Eternel, ton Dieu: qui t'ai fait sortir du pays d'Egypte, de la maison de servitude. Tu n'auras pas d'autres dieux devant ma face. Tu ne te feras pas d'image taillée, ni de représentation quelconque des choses qui sont en haut dans les cieux, qui sont en bas sur la terre, et qui sont dans les eaux plus bas que la terre. Tu ne te prosterneras point devant elles, et tu ne les serviras point; car moi, l'Eternel, ton Dieu, je suis un Dieu jaloux (Exode 20: 2 - 5).

---

1. Mongo Beti. Le Pauvre Christ de Bomba. Paris: Présence Africaine, 1976, 46.
2. J.-P. Makouta-Mboukou. Introduction à l'étude du roman négro-africain, 102.

Le Christianisme se présente, donc, comme une religion qui vient supplanter les religions autochtones, qui vient "tuer" la culture ancestrale des Congolais. Comme nous l'avons mentionné dans notre introduction, le Christianisme a pour caractéristique principale de s'imposer comme un tout à accepter complètement sans rien rejeter. Cette imposition était une source de résistance au Christianisme au stade initial chez les Congolais. Efraim Andersson remarque:

> There was another centre of opposition of fundamental importance, namely the resistance based on the magical religious practices of the people. For those who had a firm belief in the traditional religion, every departure from it seemed like cutting the vital nerve of the nation. 1

Cependant, le Christianisme exige que les chrétiens congolais considèrent comme païen et déshonorant tout ce qui est traditionnel dans la religion.

Cette attitude aliénante de la foi chrétienne est mise en évidence par Makouta-Mboukou au moment où M'Antoini, l'oncle du héros de En quête de la liberté, vient conjurer la maladie de la mère du héros par des paroles incantatoires en disant à la Mort de s'éloigner et en réunissant toute la famille et tous les amis pour les faire confesser et les faire prendre Dieu à témoin qu'ils n'ont nourri aucun mauvais sentiment contre la malade. Mais pendant cette cérémonie de confession et du lavage des mains la malade objecte:

---

1. Efraim Andersson. Churches at the Grass-roots. London: Lutterworth Press, 1968, 45.

> ... C'est païen! Qui est-ce qui me mange?
> Oh! que c'est idiot! Dieu! Mon Dieu!
> prends vite mon âme, afin d'épargner à mes ..
> bien aimés des actes déshonorants.
> (En quête, 25 - 26).

Lusabeti, la malade, préfère donc la mort à la pratique de la foi traditionnelle congolaise qu'elle considère, comme païenne et déshonorante maintenant qu'elle est chrétienne. Il en est de même dans l'Eglise. Makouta-Mboukou montre la haine déclarée de l'Eglise pour le fétichisme en racontant dans Le Contestant comment les parents d'Evelyne méritent six mois d'exclusion des assemblées religieuses parce qu'ils ont fait soigner Evelyne chez un féticheur quand elle était enfant. C'est une réalité sociale congolaise que montre ici Makouta-Mboukou. La conduite de M'Antoini et celle des parents d'Evelyne proviennent de la croyance traditionnelle des Congolais. Andersson explique une telle conduite dans les termes suivants:

> The fact that many practioners of magic have been drawn from ngunzists who had belonged to the Protestant churches led many christians into temptation. They have given up belief in the fetishes, but they still believe in the supernatural powers which intervene in their lives. Especially in cases of illness and death, they seek help from these modern magicians, part medicine-men part traders, and they do not consider this to be sin. 1

Bien que l'Eglise ne supporte pas d'autre foi que celle du Christianisme, les chrétiens congolais croient toujours aux mânes des ancêtres, aux esprits et aux sorciers. Quand Evelyne, par exemple, accuse Kayilou, son mari,

---

1. Efraim Andersson, Churches at the Grass-roots, 134.

d'infidélité et que toute l'assistance la désavoue, elle invoque Dieu, Jésus, tous les saints, les mânes de ses ancêtres et:

> ... elle appela au secours sa grand-mère morte il y a quelques années seulement et dont l'esprit, elle en était convaincue, la protégeait (Le Contestant, 53).

La croyance aux mânes des ancêtres et aux esprits est répandue au Congo comme on le constate dans les trois romans de Makouta-Mboukou. Le héros de En quête de la liberté affirme que les jeunes ont grandi dans la croyance selon laquelle tous ceux qui grinçaient des dents étaient sorciers. C'est la pensée religieuse congolaise que Makouta-Mboukou nous peint ainsi. Il y a, semble-t-il un compromis entre le Christianisme et les religions autochtones congolaises une situation que l'Eglise ne tolère pas.

Or, Makouta-Mboukou considère le rejet des religions traditionnelles congolaises comme une rebellion contre les mânes des ancêtres qu'il faut consulter pour mettre fin aux maux qui tourmentent le pays, pour que la population connaisse quelques nuits relativement paisibles:

> Car ce pays, autrefois terre débonnaire, est devenu lieu de violence et des danses macabres, depuis que nous nous sommes rebellés contre les mânes des ancêtres. Nous les consultions pour quelque entreprise que ce fût: pour aller à la chasse, au marché, pour une demande en mariage ou pour aller à la guerre. Et les mânes nous renseignaient, par la bouche d'un sorcier, d'un devin, ou simplement d'un vieux expérimenté. Mais tout cela ne signifie plus rien pour nous. (En quête, 157 - 158).

Ce que montre Makouta-Mboukou ici c'est une vérité religieuse congolaise, car, d'après Andersson:

> The belief that the bakuvu (the dead who have not been admitted into the kingdom of the dead) exist and influence the life of men is found in all classes of Congolese society. Christians are not exception. They too picture the deceased to themselves in a concrete manner, and believe that they intervene in all the decisive situations of their descendants. 1

Bien que l'Église considère cela comme païen, Makouta-Mboukou suggère que le Christianisme, la théologie doivent s'adapter au pays des Nègres et que le Nègre ne doit pas "nécessairement se dépouiller entièrement pour devenir chrétien" (Le Contestant, 127). Il souhaite que le "Christianisme s'humanise, s'africanise, et ne soit plus catégorique", (Le Contestant, 129). Cette position de Makouta-Mboukou s'accorde avec celle de Walbert Bühlmann qui dit:

> Now that Africa has been christianised, Christianity must be africanised. 2

Il n'est donc pas étonnant que Kinalonga cherche la protection dans le terroir au lieu de la chercher chez le Dieu chrétien qui est "toujours abstrait, qui veut être adoré sans conditions et qui traite les humains comme s'il les avait dotés de la force des anges," (Les Exilés, 17). C'est là qu'il recherche la protection des esprits ancestraux comme ont fait ses pères auparavant. Là, dans

---

1. Efraim Andersson, Churches at the Grass-roots, 136.
2. Walbert Bühlmann, The Missions on Trial, 50.

le terroir, les innocents sont protégés, défendus et justifiés, mais les coupables sont condamnés. L'auteur met en évidence la justice des esprits ancestraux en montrant au lecteur que le féticheur n'accorde son assistance qu'à celui dont les mains n'ont pas été souillées par le sang de l'homme; car il ne veut pas "protéger un coupable pour ne pas subir la colère punitive des esprits tutélaires de l'innocent condamné au profit du coupable blanchi" (Les Exilés, 19). On est d'accord avec Kinalonga que le sorcier a raison:

> C'est l'avocat de l'innocence. Il est juste que l'innocent soit défendu et justifié, et le coupable condamné. N'est-ce pas la conception du Dieu de l'Occident qui a pour chacun des humains une juste rétribution: elle est selon ce qu'est son oeuvre! (Les Exilés; 19).

Pour Makouta-Mboukou, nous semble-t-il, la vie dans le terroir est désirable, mais c'est à cette vie que le Christianisme exige que les Congolais renoncent, qu'ils se renient pour mériter le salut que Dieu a promis "gratuitement" à tous les hommes. Cependant, on constate que ce salut n'est pas vraiment gratuit parce que les Noirs, d'après la foi chrétienne, ne peuvent l'obtenir qu'au prix de la négation de leur propre vie.

Ici, il faut signaler que les Congolais, bien qu'ils adhèrent au Christianisme, restent africains en ce qui concerne la foi autochtone. A propos de la croyance congolaise en la sorcellerie, par exemple, Andersson constate:

> Compared with the worship of fetishes, the belief in sorcerers has proved very tenacious. On the whole it has retained its authority over men's minds. (...) Real efforts were made amongst the first generation of Christians to abolish belief in their evil spells. Jeremy Kibangu and other Congolese of the first Christian generation testify to this. They all agree in declaring that a new conception of man's condition, especially regarding the eternal problem of life and death, was in course of development. But the effects of these efforts were short-lived, and they were followed by a renaissance, a definite return to this frightful form of sorcery. The belief in Kindoki (sorcery) has shown itself to be firmly imbedded in the Congolese soul. Alas! Christians are no exceptions. 1

En revanche, le Christianisme, tel que l'Occident le présente aux Noirs, déclare que les sorciers n'existent pas, mais il n'apporte pas les preuves de cette déclaration. Pour les missionnaires européens, l'existence des sorciers n'est que le fruit de l'imagination des Noirs. La Bible, cependant, reconnaît leur existence. Par exemple, on ordonne aux enfants d'Israël, "Tu ne laisseras point vivre la magicienne" (Exode 22: 18) et dans l'Epitre aux Galates 5: 19 - 21, Paul compte la sorcellerie parmi les oeuvres de la chair. On apprend aussi dans Actes 13: 8 - 12 comment Elymas, le magicien faisait opposition à Barnabas et à Paul en cherchant à détourner de la foi chrétienne le proconsul Sergius Paulus. On voit donc que la croyance aux sorciers est une réalité sociale, non seulement congolaise mais mondiale.

---

1. Efraim Andersson, Churches at the Grass-roots, 140.

Makouta-Mboukou lui-même soutient notre thèse que les Congolais demeurent Congolais malgré l'acception de la foi chrétienne et malgré leur contact avec l'Occident. Voici ce que dit le narrateur de Les Exilés à propos de Kinalonga quand celui-ci se réfugie dans la forêt vierge où ses élans chrétiens tombent et où il recherche la protection des esprits:

> En vain, il fit appel à l'objectivisme scientifique! En vain, il appela au secours le raisonnement. (...) il était demeuré un être primitif, c'est-à-dire, superstitieux malgré son énorme saut dans la société civilisée (Les Exilés, 17 - 18).

Et notre romancier décrit encore Kinalonga dans les termes suivants:

> Ses ancêtres avaient été vanniers. Il allait sur leurs traces et les retrouvait sans peine. Quand on a dans ses veines une goutte de sang nègre, on demeure nègre. Et l'on se découvre n'avoir jamais cessé d'être nègre. On ne peut cesser d'être nègre après l'avoir été une fois, véritablement. (Les Exiles, 37).

Etant Nègre comme Kinalonga, Kayilou, lui, aussi, malgré la foi chrétienne qu'il embrasse, malgré son long contact avec l'Occident, trouve très difficile d'accepter la doctrine chrétienne qui exige que les croyants soient monogames. Au Congo comme ailleurs en Afrique noire, un homme peut avoir plus d'une femme, mais le Christianisme est contre la polygamie. Makouta-Mboukou est conscient de ce fait et se plaint à travers Kayilou:

> Nos ancêtres vivaient leur vie, pleinement, positivement. Ils étaient polygames, et n'en étaient pas moins heureux. Cette loi chrétienne avec son monde de prohibitions! Cet Occident cruel, tyrannique, dévastateur, dont il ne faut rejeter une seule idée! Ce mur construit une fois pour toutes, où toutes les briques se tiennent, qu'il faut contempler, admirer, qu'il faut porter sur nos épaules faibles! Non! non! non! (Le Contestant, 125).

La monogamie est donc une autre imposition du Christianisme, de l'Occident dont Kayilou, un des porte-parole de notre romancier, se plaint. Il se demande si l'on ne peut pas aimer deux êtres en même temps s'il est vrai que nous sommes une parcelle de Dieu. D'après lui, si nous sommes faits à l'image de Dieu, nous devons pouvoir participer à sa nature, lui qui nous aime tous d'un même amour bien que nous soyons des milliards sur la terre. Selon Kayilou, et par conséquent selon Makouta-Mboukou, la loi chrétienne contre la polygamie montre la cruauté de l'Occident. Après tout, Jésus-Christ, fondateur du Christianisme n'a rien dit à propos de la polygamie et s'il n'en n'a rien dit "pourquoi les hommes veulent-ils parler à sa place et prendre en son nom des décisions qui sont pour le moins contestables". (Le Contestant, 126).

Makouta-Mboukou nous montre donc la monogamie comme l'une des impositions de l'Occident, une imposition qui n'a rien à voir avec les paroles de Jésus-Christ. Introduire la monogamie dans le Christianisme et forcer les croyants congolais de l'accepter comme une doctrine, c'est imposer la mentalité de l'Occident à la société

congolaise et forcer le Nègre à "se dépouiller entièrement de lui-même pour devenir chrétien," (Le Contestant, 127). Tout ce qu'il y a dans la Bible à propos de la polygamie ne vient que de Saint Paul qui, selon Kayilou, n'est qu'un "bandit de grand chemin qui ose parler de Jésus qu'il n'a pas connu", (Le Contestant, 127). Evidemment, Paul ne peut pas être plus chrétien que le Christ lui-même, Pourquoi donc ses idées à lui doivent-elles devenir la serrure pour fermer la porte du ciel contre les polygames?

D'ailleurs, il n'y a aucun endroit dans le Nouveau Testament où la polygamie soit traitée directement et précisément. D'après Eugene Hillman;

> Adultery, divorce, polyandry, and consecutive polygyny (serial monogamy while the first wife is still living) are manifestly repudiated in the New Testament (...). But simultaneous polygamy is not considered at all (...), although the New Testament writers must have known that this customary form of marriage existed among their Jewish contemporaries, even as it existed during the time of Jesus. 1

Cette position d'Eugene Hillman soutient la thèse de Makouta-Mboukou que la monogamie n'est qu'une des impositions humaines. C'est pourquoi considérer la polygamie comme un péché a posé beaucoup de problèmes aux missions au Congo, car les missionnaires ne pouvaient pas s'accorder là-dessus. Andersson remarque:

> Polygamy is also reckoned to be a sin. This is one of the most difficult problems in all mission fields. Not only is this view stubbornly

---

1. Eugene Hillman, Polygamy Reconsidered, New York, Orbis Books, 1975, 139 - 140.

> resisted by the Congolese; even among the white men at the mission, there are differences of opinion. For reasons of unequal value, certain missionaries have wished to introduce a less strict policy. It has even been suggested that such a relaxation might perhaps reduce the number of adulteries. (...). 1

Cependant, dans l'Eglise Protestante du Congo la polygamie est absolument défendue. Par conséquent un chef ou tout autre polygame qui veut devenir chrétien doit tout d'abord se débarrasser de toutes ses femmes sauf une. Un tel converti garde souvent la favorite. Mais si un chrétien épouse une deuxième femme et est excommunié de l'Eglise, le cas est plus difficile. Pour être réadmis, il doit se séparer de la deuxième épouse et s'attacher à la première dont le mariage est reconnu par l'Eglise, ce qui est une source de luttes et de querelles interminables dans l'Eglise parce que la plupart des hommes essaient de garder la nouvelle épouse qui, dans la plupart des cas, est plus jeune que la première et peut avoir d'autres avantages qu'elle. On peut donc imaginer le dilemme de Jean Kayilou dans Le Contestant en ce qui concerne ses relations avec Myriam qu'il voudrait bien épouser s'il n'avait pas peur d'être excommunié de l'Eglise.

Après le conseil familial au cours duquel la réconciliation est réalisée entre Kayilou et Evelyne, le lecteur de Le Contestant aura l'impression qu'Evelyne a réussi à récupérer son mari et que Kayilou se débarrassera

---

1. Efraim Andersson, Churches at the Grass-roots, 176.

de Myriam. Mais notre romancier avertit le lecteur que deux amoureux sincères s'attachent l'un à l'autre, comme l'homme à son ombre. C'est ainsi que Kayilou est attaché à la fois à Evelyne et à Myriam. Il n'est qu'un homme "entre deux coeurs aussi tendres l'un que l'autre, lié à l'un et à l'autre par de grosses chaînes en fibres de sentiments, de volonté et de sincérité" (Les Contestant, 56). Son coeur est torturé parce qu'il ne peut pas épouser Myriam bien qu'ils s'aiment vivement. Ce coeur torturé est, en plus, partagé entre Evelyne et Myriam:

> Il lui (à Kayilou) paraissait impensable de concevoir la vie sans Evelyne. Il se tuerait plutôt que de la voir heureuse, dans les bras d'un autre; il était convaincu que des chaînes indestructibles liaient leurs deux coeurs. Et c'était vrai, car Jean Kayilou était sincère. Mais Myriam était là aussi, qu'il aimait profondément, non de façon passagère, comme cela arrive souvent aux âmes mal nées, mais durables (Le Contestant, 56).

Par ce fait Makouta-Mboukou montre aux lecteurs de Le Contestant que rien, y compris la religion, ne peut séparer les amoureux sincères, mais l'Eglise semble se donner cette tâche de les séparer en interdisant la polygamie.

Cet interdit n'est qu'une loi d'une bohue d'individus, confortablement assis sous la croix du sauveur qu'ils profanent journellement en mettant hors la grâce de Dieu, à coup de baguette, les malheureux polygames" (Le Contestant, 141). Pour Kayilou, comme pour tous les Noirs, la loi chrétienne contre la polygamie attriste l'oeuvre de Dieu parce que l'Eglise excommuniera les polygames et les

condamnera aux enfers. Bien que Kayilou n'ait pas l'intention de prôner la polygamie, ce qui est à ses yeux d'homme civilisé un état rétrograde;

> Il souhaitait que le christianisme s'humanise, s'africanise, et ne soit plus catégorique, considérant comme irrémédiablement propre aux enfers tout chrétien qui devient polygame (Le Contestant, 129).

Et pour atteindre le but qu'il souhaite, il demande:

> Quand naîtront-ils, ces théologiens nègres pour bâtir une théologie nègre qui tienne compte de l'essence nègre et n'abandonne plus à Lucifer nos polygames nègres? (Le Contestant, 127).

D'ailleurs, cet interdit de la polygamie peut mener à l'adultère qui est un péché plus grave que la polygamie parce que le septième des Dix Commandements dit: "Tu ne commetras point d'adultère" (Exode 20: 14) et Jésus-Christ insiste plus tard en ajoutant: "... quiconque regarde une femme pour la convoiter a déjà commis un adultère avec elle dans son coeur" (Matthieu 5: 28). Makouta-Mboukou montre aux lecteurs de Le Contestant le pouvoir de l'amour sincère; malgré les interdits religieux, on ne peut pas empêcher l'amour sincère; ni les barrières ni même la distance ne peuvent l'arrêter:

> On a beau faire appel à la religion chrétienne, à toutes les religions, c'est en vain; car lorsque l'amour se déclare, les barrières, les murailles, les distances et les religions, tout tombe sous le coup de la fatalité. Et ses victimes, que l'un soit au Japon et l'autre sur les montagnes du Guatemala, l'un en Laponie et l'autre au Cap de Bonne-Espérance, se dirigeront, aveugles, sous la conduite d'Eros, vers le lieu où se consommera la tragédie (Le Contestant, 59).

Ce pouvoir de l'amour sincère est démontré à travers le pacte traditionnel d'amour signé entre Kayilou et Myriam. Makouta-Bboukou montre aux lecteurs de Le Contestant que, malgré la condamnation par l'Eglise, un tel pacte est plus fort et plus efficace que le mariage chrétien. Signer un tel pacte, comme Kayilou et Myriam l'ont fait en mélangeant leur sang et en le suçant, c'est jurer un amour dont seule la mort peut arrêter le cours. Makouta-Mboukou explique à ses lecteurs que cette pratique est très courante et répandue dans certaines sociétés de l'Afrique et que "les amants qui se sucent réciproquement le sang s'identifient inévitablement l'un à l'autre. L'un devient l'autre" (Le Contestant, 61). Après un tel pacte, les chaînes amoureuses qui lient les amants ne doivent pas être rompues. Les deux doivent s'aimer jusqu'à la mort, quoi qu'il arrive. Aussi le phénomène surnaturel qui suit le pacte d'amour que viennent de signer Kayilou et Myriam, en montre-t-il la gravité. Aussi le même rêve des deux amants dans lequel ils voient l'archange apparaître comme témoin du pacte signifie-t-il la présence des éléments divins. Bien que l'archange considère le pacte comme coupable, il accepte l'intervention d'Evelyne bien qu'elle soit un être mortel, et il pardonne aux amants dès qu'Evelyne leur a pardonné leur infidélité.

Les anciens de l'Eglise accusent Kayilou d'adultère, mais commettrait-il "ce péché mortel par excellence" si la loi de l'Eglise n'était pas trop dure contre la polygamie? Les anciens ne tiennent pas compte de l'amour qui existe

entre les deux amants, mais ils mettent l'accent sur la loi chrétienne, la loi occidentale qui impose la monogamie aux Africains. Mais en quoi réside l'importance du mariage? La réponse à cette question sort de la bouche de Myriam:

> Je ne vois pas en quoi Evelyne a sur toi (Kayilou) plus de droit que moi. Ce n'est pas l'inscription sur un registre d'Eglise ou d'état civil qui fait un mariage. C'est la dose d'amour qu'on déverse sur l'être aimé. Moi je t'ai offert mon sang, gage d'un amour qui ne s'éteindra qu'avec la mort. Et puis, deux femmes n'ont-elles pas, l'une et l'autre la possibilité d'aimer, sincèrement, un homme? (Le Contestant, 85 - 86).

C'est, cependant, l'expression de cet amour "qui ne s'éteindra qu'avec la mort" et la possibilité que deux femmes aiment sincèrement un homme, qu'on traite d'adultère chez les anciens de l'Eglise.

Ce qu'il y a d'étonnant, en plus, c'est que la pénitence des pécheurs "même quand ils s'étaient repentis de leurs fautes sans pressions extérieures" (Les Contestant, 88) ne satisfait pas les accusateurs ecclésiastiques, véritables policiers de l'Eglise, qui semblent oublier la miséricorde de Dieu. Ils semblent oublier cet acte d'amour et de grâce par lequel Dieu pardonne aux pécheurs repentants. Ces soi-disant saints de l'Eglise condamnent ceux à qui Jésus-Christ aurait pardonné. Jésus-Christ, n'a-t-il pas pardonné à la femme "prise en flagrant délit d'adultère" en lui disant "... Je ne te condamne pas. Va, et désormais ne pèche plus" (Jean 8: 11)? Mais les pasteurs, les évangélistes, les catéchistes et les diacres qui se transforment en policers de l'Eglise condamnent les adultères

à deux ans d'excommunication. Telle est la loi de l'Eglise contre l'adultère qu'un homme n'a pas même le droit d'admirer une fille. On se rappelle que le jeune Rarimanari dans Les Initiés n'a pas le droit de s'arrêter devant la salle de bal pour admirer les filles qui dansent.

Le lecteur de Les Initiés verra que cet interdit rendra malheureux le jeune Rarimanari quand il se trouvera comme étudiant à Paris parmi ses collègues non-fanatisés. Ses collègues se moquent de lui de telle manière qu'il devient le centre de la risée universitaire. On l'appelle "Saint Malgache", le "Pur", le "Pasteur", le "Réformateur de la Société" (Les Initiés, 8). On le montre du doigt parce qu'il ne fait pas comme les autres, parce qu'il est inadapté dans la société. Etant devenu malheureux, Rarimanari, cherche un moyen de sortir de cette situation critique; il commence par faire semblant d'agir comme tout le monde; puis il fait vraiment comme tout le monde et finira par mourir, victime du remords, victime d'une doctrine religieuse trop stricte, peu réaliste.

A côté des doctrines religieuses qui interdisent la religion traditionnelle, la polygamie, l'adultère, la doctrine qui prêche l'égalité de tous les hommes devant Dieu est réconfortante. Mais là encore, que fait l'Eglise de cette doctrine? Elle [illegible] le ciel et l'égalité de tous, mais en réalité on constate que toute la prédication sur l'égalité n'est que mensonge, mensonge qui fait pleurer le héros de En quête de la liberté:

> J'ai pleuré aussi le jour où un serviteur de Dieu m'a giflé pour punir mon audace. J'ignorais que je n'avais pas le droit de lui tendre la main pour le saluer. Il m'enseigna autrefois le catéchisme: il me disait alors que tous les hommes étaient semblables et égaux devant Dieu. Lorsque je le rencontrai dans une gare, une année plus tard je voulus lui dire bonjour, heureux de retrouver mon égal et mon semblable que je n'avais pas revu depuis longtemps. Je lui tendis donc la main. O misère! Je sanglote encore en y pensant seulement. Le serviteur de Dieu m'asséna sur la main un coup terrible qui m'ankylosa le bras pour longtemps. Toute la foule me regardait ahurie. (<u>En quête de la liberté</u>, 7 - 8).

Cet événement montre au lecteur l'idée de l'égalité d'après les missionnaires, d'après les serviteurs du Dieu des chrétiens. On voit très clairement la différence entre l'égalité prêchée et l'égalité vécue. D'autres événements de la vie du héros de <u>En quête de la liberté</u> montrent que l'Europe avec son Christianisme n'est pas venue au Congo pour relever les Congolais, ni pour traiter les Congolais comme leurs semblables et égaux. Le jour où le héros commence son travail d'écrivain aux écritures dans un établissement missionnaire, il est étonné de trouver le directeur missionnaire, âgé d'une quarantaine d'années, en colère parce qu'un Noir a commis une faute. Ce directeur missionnaire est scandalisé qu'on ait appris aux Noirs le précieux métier de menuisier. Un Noir, pense-t-il, est indigne d'un métier aussi précieux et ce Noir qui vient de se tromper n'est bon qu'à être licencié comme si les Blancs ne se trompaient jamais. La réaction de Makouta-Mboukou se montre dans la pensée du héros:

> Est-il concevable qu'un missionnaire juge le métier de menuisier trop précieux pour le Noir? Un métier périssable, un métier terrestre! Mais alors pourquoi traverser mers et désert pour nous apporter 'le trésor des trésors', selon l'expression missionnaire consacrée, c'est-à-dire la parole de Dieu? Il y a dans leur conduite (...) un paradoxe qui n'est pas pour nous convaincre. On nous refuse ce qui est éphémère, sous prétexte que nous sommes incapables de comprendre les choses; c'est ce qu'on nous ressasse à longueur des journées; et l'on nous donne sans compter ce qui est éternel, la 'richesse' par excellence! (En quête, 92 - 93).

Ainsi, Makouta-Mboukou nous montre que ces missionnaires qui prêchent l'égalité de tous les hommes ne sont pas meilleurs que les autres Blancs racistes, et qu'ils ne sont que de prétendus messagers de Dieu. Le héros continue: "S'il est vrai que le feu de la Géhenne existe, nous irons tous rôtir comme des moineaux" (En quête, 93). C'est peut-être là où réside l'égalité de tous les hommes!

Cette attitude discriminatoire ne se limite pas aux missionnaires européens; elle est répandue parmi le clergé africain qui leur a succédé. Makouta-Mboukou nous montre cette inégalité dans Le Contestant. Quand Soeur Evelyne de Saint - Sauveur (jadis Myriam) est tombée malade, la mère supérieure a signé pour elle une feuille d'hospitalisation en deuxième catégorie, mais Soeur Evelyne de Saint-Sauveur préfère se faire soigner chez les indigents. D'ordinaire, ses collègues se font soigner en deuxième, ou à la rigueur en troisième catégorie, ce qui montre que le clergé africain ne pratique pas non plus l'égalité qu'il prêche. L'attitude de Soeur Evelyne de Saint-Sauveur est quelque chose d'exceptionnel chez les religieux qui

prêchent l'égalité de tous les hommes devant Dieu mais qui pratiquent l'inégalité des hommes sur la terre.

Quel est donc le but de tous les interdits qui caractérisent les doctrines chrétiennes. Ces interdits semblent avoir pour but une vie sans péché. Dans Les Initiés le lecteur en voyant tant d'interdits se demandera s'il est possible d'atteindre le niveau de piété exigé par le Christianisme. Le jeune Rarimarari, le héros, est élevé dans la stricte rigueur protestante caractérisée par tant d'interdits: il ne faut pas faire ceci, il ne faut pas faire cela; il ne faut pas danser, il ne faut même pas regarder et admirer les filles. Tout ce qui lui est permis, c'est "l'observance des lois religieuses, la lecture de la Bible pour vérifier les enseignements bibliques, et ses études à l'école" (Les Initiés, 8). Le jeune Rarimanari avale tous ces enseignements et il marche "droit devant lui, de la maison à l'école ou au temple, et du temple ou de l'école à la maison" (Les Initiés, 8) pour ne pas pécher.

Cependant, est-il possible de vivre sans pécher? Ce que l'Eglise prêche équivaut à une vie sans vie, car "tous ont péché et sont privés de la gloire de Dieu" (Romains, 3:23). Une vie sans péché est une recommandation peu réaliste, et par conséquent, trompeuse, car les prêtres et les autres adhérents fanatisés du Christianisme semblent ignorer que l'être humain n'est pas doté de la force des anges. Makouta-Mboukou décrit l'être humain comme "un

corps encombrant et vulnérable! Une intelligence à faible portée, entièrement dominée par des tendances bestiales et une affectivité morbide!" (Les Exilés, 17). Comment un tel être peut-il vivre sans pécher? Même la religion chrétienne admet le fait que tous les hommes sont pécheurs et l'apôtre Jean ajoute:

> Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous (I Jean 1: 8).

Essayer d'élever un enfant afin qu'il ne pèche pas c'est donc tâcher de dépasser le bon Dieu. C'est ce que la mère de Rarimanari essaie de faire et qui mène au désastre.

Makouta-Mboukou montre aux lecteurs de Les Initiés, de En quête de la liberté et de Le Contestant que l'Eglise met trop d'accent sur le péché et la punition, mais qu'elle néglige la miséricorde de Dieu. La mère de Rarimanari, dans Les Initiés, lui inculque, de bonne heure, la crainte de Dieu et le sentiment qu'il est présent dans toutes les circonstances de la vie de l'homme. En outre, elle lui apprend que toute mauvaise action commise par l'enfant de Dieu (le chrétien) sera punie ici-bas ou plus tard lorsque Dieu jugera les hommes comme si Dieu n'avait créé les hommes que pour pouvoir les punir. Dans Le Contestant, les soi-disant saints de l'Eglise mettent encore plus l'accent sur la punition en se donnant la tâche de punir tous les pécheurs "même quand ils s'étaient repentis de leurs fautes" (p.88) au lieu d'attendre le jugement de Dieu. Où en est donc la miséricorde de Dieu,

cet "acte d'amour et de grâce par lequel Dieu manifeste son intention d'accueillir l'homme, objet de sa création qui est dans la détresse"?[1] Cette miséricorde est prêchée par le prophète Daniel! "Auprès du Seigneur, notre Dieu, la miséricorde et le pardon, car nous avons été rebelles envers lui" (Daniel, 9: 9). L'apôtre Jean ajoute: "Si nous confessions nos péchés, il (Dieu) est fidèle et juste pour nous les pardonner, et pour nous purifier de toute iniquité" (Jean, 1: 9). D'où vient alors la position de l'Eglise qui condamne les pécheurs et insiste sur la punition malgré la confession et la repentance des pécheurs?

Si l'Eglise ignore ou oublie la miséricorde de Dieu et le pardon, bien sûr qu'elle ne pratiquera pas l'amour qui doit être la base du Christianisme. Makouta-Mboukou montre que toutes les divisions à l'intérieur de l'Eglise viennent du manque d'amour qui empêche l'unité des Eglises. Jean Kayilou attire l'attention des anciens de son Eglise sur ce fait:

> Nous avons le même Dieu, le même Christ, le même Esprit Saint. Et nous sommes divisés, et nous nous détestons parce que les uns sont catholiques ou protestants, les autres salutistes ou kimbanguistes. Et chaque confession exclut les autres du registre de salut ouvert par Dieu. (Le Contestant, 164).

Ce manque d'amour et la division qui en provient sont une négation de ce que devrait représenter l'Eglise, c'est-à-dire le Christianisme. Ce que Jésus-Christ et Paul

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Introduction à l'étude du roman négro-africain, 112.

ordonnent aux chrétiens, c'est l'amour absolu, l'amour sans restriction. Jésus-Christ dit:

> Mais moi, je vous dis: Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent, et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux; car il fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et il fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes. (Matthieu, 5: 44 - 45).

L'amour est considéré si important que Paul dit aux Corinthiens que toute leur foi n'est rien sans amour, et il conclut:

> Maintenant donc ces trois choses demeurent: la foi, l'espérance, la charité (amour); mais la plus grande de ces choses, c'est la charité. (I Corinthiens, 13: 13).

Mais les Eglises du Congo ne peuvent pas s'entendre parce qu'elles manquent d'amour.

En outre, l'Eglise semble ignorer le pardon que Jésus préconise pour tous ses disciples:

> Si vous pardonnez aux hommes leurs offenses, votre Père céleste vous pardonnera aussi; mais si vous ne pardonnez pas aux hommes, votre Père ne vous pardonnera pas non plus vos offenses. (Matthieu, 6: 14 - 15).

Donc, pour mériter le pardon de Dieu les chrétiens doivent pardonner à ceux qui les ont offensés. Paul ajoute aussi:

> Frères, si quelqu'un vient à être surpris en quelque faute, vous qui êtes nés à la vie spirituelle, redressez-le dans un esprit de douceur. (...) Portez les fardeaux les uns des autres, et vous accomplirez ainsi la loi du Christ (Galates, 6: 1 - 2).

Malheureusement, les missionnaires européens et leurs successeurs africains ne soulignent pas les aspects consolateurs du Christianisme: l'amour, la miséricorde de Dieu et le pardon. Au contraire, l'Eglise met l'accent sur les aspects affligeants et les aspects aliénants: le péché, la condamnation et la punition, qui proviennent d'un Dieu jaloux. Par cette attitude, les missionnaires européens et africains ont mal présenté le Christianisme et, par conséquent, les Congolais entre autres, l'ont mal compris. Au bout du compte on voit que le Christianisme ne satisfait pas les désirs des Congolais. Les doctrines sont étrangères et la plupart du temps les Congolais aussi bien que d'autres Africains considèrent le Christianisme comme un moyen de leur imposer la culture européenne, ou comme [illegible] de la colonisation. Aussi les Congolais cherchent-ils un compromis entre le christianisme et leurs religions traditionnelles.

Le résultat de cette recherche, c'est le messianisme congolais qui a pour but l'indépendance religieuse et l'indépendance politique. Comme nous l'avons montré dans notre introduction, les messianistes kimbanguistes et matsouanistes, voient les Blancs comme les dominateurs et les Noirs comme les victimes désignées de la méchanceté des Blancs dont il faut à tout prix secouer le joug. La réaction de Makouta-Mboukou à cette situation religieuse se dévoile à travers Kayilou qui recommende l'Union pour aboutir, à une Eglise Unie du Congo:

> Serait-il impossible de parler d'une Eglise Unie du Kalawala qui ne serait plus sous l'autorité d'un pape ou d'un chef spirituel hors du Kalawala, mais sous le contrôle direct de l'Esprit Saint qui procède du Père? (Le Contestant, 164).

Et dans une lettre personnelle,[1] Makouta-Mboukou soutient notre thèse en affirmant que le Christ n'a créé qu'une Eglise et que c'est le manque d'amour qui a créé des Eglises multiples.

En fin de compte, on constate que la religion chrétienne telle qu'elle est présentée et qu'on la pratique au Congo, et d'après les romans de Makouta-Mboukou, ne met pas l'accent sur le salut, la miséricorde de Dieu, l'amour, le pardon et le bonheur des croyants. Au contraire, l'accent est mis sur les doctrines aliénantes, le péché, la condamnation et la punition. Il semble donc que le Christianisme soit venue semer une "graine de feu" au lieu de semer une graine de moutarde du Royaume de Dieu. Cette "graine de feu" au lieu de devenir "un arbre, en sorte que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches" (Matthieu, 13: 31 - 32), met le feu aux "herbes" des cultures congolaises en particulier et aux "herbes" des cultures africaines en général. Makouta-Mboukou semble accuser les missionnaires chrétiens d'être venus au Congo, en Afrique, non pour semer la graine de moutarde du Royaume de Dieu mais pour semer la "graine de feu" qui

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Lettre personnelle. Au cours de notre étude nous avons écrit à Makouta-Mboukou et il nous a donné des explications sur certains points littéraires dans sa réponse. Voir Appendice II.

a pour but la destruction des cultures africaines et la déculturation des Africains. L'appartenance à la religion chrétienne, et, par là, à la civilisation européenne leur cause de graves problèmes. Le Christianisme, peut-on dire, ne semble pas apporter la paix aux Congolais, parce que les missionnaires en font "un objet de dissension, qui brise les rapports sociaux et interhumains."[1] On dirait que Makouta-Mboukou prend littéralement ces mots de Jésus-Christ cités par Umezinwa:

> Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais l'épée. Car je suis venu mettre la division entre l'homme et son père, entre la fille et sa mère, entre la belle-fille et sa belle-mère; et l'homme aura pour ennemis les gens de sa maison (Matthieu, 10: 34-36).

Si nous prenons cette allégorie de Jésus-Christ littéralement et si nous tenons compte de diverses doctrines aliénantes de la religion chrétienne telles qu'elles sont présentées au Congo et dans les romans de Makouta-Mboukou, nous constaterons que le Christianisme morcelle le peuple d'un même pays et dresse les uns contre les autres en les divisant en différentes sectes. D'ailleurs, le Christianisme ne tient pas compte de la réalité sociale non seulement des Congolais mais des Africains en général. C'est pourquoi Makouta-Mboukou souhaite, à travers Kayilou, qu'il y ait une Eglise Unie pour les Noirs et qu'une telle Eglise soit sous l'autorité des Noirs eux-mêmes. Il désire une théologie noire qui tiendra compte de l'essence

---

1. Wilberforce A. Umezinwa, La Religion dans la littérature africaine, Kinshasa: Presses Universitaires du Zaïre 1978, 40.

des Noirs. Cette prise de position n'est pas particulière à Makouta-Mboukou; Walbert Bühlmann exprime une idée semblable en disant:

> We are not, however, so stupid that, in rejecting the Christianity of the white men, we reject Christianity altogether. Rather, we believe we have discovered true Christianity, that is to say, a black theology, a black Christ, a black Church. We black people can see God only with the eyes of black people. Black theology's task, developed by black fathers of the church, is to see and interpret the conditions of life of the black man in the light of God's revelation in Jesus Christ, thus creating among black people a new understanding of black dignity. This black theology will give us the courage necessary to unmask white racism and finally inter it... 1.

C'est une telle théologie qui mettra fin à l'aliénation sociale et morale des chrétiens noirs, qui ne brisera plus les rapports sociaux et interhumains des Noirs; elle permettra aux Noirs de demeurer Noirs en se libérant culturellement et psychologiquement.

---

1. Walbert Bühlmann, The Missions on Trial, 46 - 47.

CHAPITRE 2

LE CLERGE ET LES MALHEUREUX DE LA TERRE

Makouta-Mboukou, dans Le Contestant, lance une attaque sévère contre le clergé surtout en ce qui concerne son attitude envers les infortunés, les rebuts et les damnés de la terre. Il montre que le clergé ne fait pas la volonté de Jésus-Christ dont les prêtres sont disciples. Il l'accuse de négliger sa mission dans ses rapports avec les malheureux même les plus proches de l'Eglise.

Le Christ recommande trois choses très importantes à ses disciples: l'amour, le pardon et la charité. Le Christ met tant d'accent sur le pardon qu'il commande à ses disciples de ne pas résister au méchant et de présenter la joue gauche à celui qui leur a frappé la joue droite (Matthieu 5: 39). Le Christ ordonne aussi à ses disciples d'aimer non seulement leur "prochain" mais aussi leur ennemi comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent. Pour Jésus-Christ, l'amour est la marque distinctive des chrétiens. Il dit à ses disciples:

> Je vous donne un commandement nouveau: Aimez-vous les uns les autres; comme je vous ai aimés, vous aussi, aimez-vous les uns les autres. A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour les uns pour les autres (Jean 13: 34 - 35).

En ce qui concerne la charité, le Christ dit: "Donne à celui qui te demande et ne te détourne pas de celui qui veut emprunter de toi" (Matthieu 5: 42). D'ailleurs, le

Christ fait savoir à ses disciples que ceux qui donnent à manger aux affamés, qui donnent à boire aux assoifés, qui accueillent les étrangers, qui habillent les nus, qui visitent les malades et les prisonniers, tous ceux qui font ces choses les lui font sans le savoir (Matthieu 25: 35 - 40). Le Christ ajoute que Dieu pardonnera à tous les pécheurs repentis tous leurs péchés et qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui se repent, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de repentance". (Luc 15: 7).

Ayant compris l'injonction du Christ en ce qui concerne les infortunés du monde, voyons comment Makouta-Mboukou évalue la pratique du clergé à cet égard. Bien que Makouta-Mboukou soit théologien et chrétien pratiquant comme nous l'avons signalé dans notre introduction, ses oeuvres romanesques sont profondément anticléricales comme celles de la plupart des écrivains noirs tels que Mongo Béti, Benjamin Matip ou Ferdinand Oyono. Makouta-Mboukou montre une attitude critique et foncièrement hostile envers le clergé surtout à cause du rôle joué par les missionnaires en Afrique en général et au Congo en particulier dans le domaine politique et religieux. Il montre sa haine pour ce rôle du clergé dans Le Contestant où il conteste et dénonce l'action cléricale dans un monde plein d'inhumanité, mais il critique le clergé presque partout dans ses romans.

En quelque sorte, pour Makouta-Mboukou, l'Eglise, personnifiée par le clergé, n'est que le symbole de l'hypocrisie de l'Occident. Il montre à ses lecteurs la

supériorité spirituelle des Noirs qui ne sont pas encore tachés par l'Occident. Cette supériorité spirituelle saute aux yeux quand on oppose l'action du soi-disant serviteur de Dieu à l'action du maître-chasseur de Les Exilés de la forêt vierge envers Kinouani, le président déchu de la République du Durmen. Makouta-Mboukou montre que, dans le terroir, la liberté est une caractéristique indispensable de l'homme. Kinalonga qui s'est réfugié dans la forêt vierge peut être chassé du terroir s'il continue à garder Kinouani comme son domestique. Le maître-chasseur menace Kinalonga:

> As-tu oublié qu'ici on n'est homme que si l'on est libre? Si tu transportes ici tes manières de la ville, nous te chasserons de cette forêt, et tu iras chercher refuge ailleurs. Nous irons chercher les anciens. Et si à la date de notre retour ici, cet homme est encore ton domestique, tu paieras une forte amende à la tribu, et tu quitteras cette forêt. (Les Exilés: 113).

Bien sûr, le maître-chasseur pense que Kinouani est le domestique de Kinalonga; il ne sait pas que Kinalonga le protège comme les gens de la forêt vierge le protègent, lui aussi. Le lecteur verra donc que tandis que le missionnaire de l'Occident traite l'infortuné avec mépris et avec violence, le fétichéur du terroir exige qu'on traite tout le monde avec honneur et comme egal.

Le mépris des missionnaires pour les Noirs se montre très clairement dans En quête. Par exemple, on ne doit jamais dire "Monsieur" à un Nègre, ni "Madame" à une Négresse, mais "Moniteur" et Monitrice" parce que, selon le directeur missionnaire de l'Ecole missionaire fréquentée

par le héros de En quête, il ne faut pas mélanger les choses; il ne faut pas abolir "la différence entre l'homme blanc et l'homme noir. Cette différence que l'homme blanc, que même le missionnaire qui, du haut de sa chaire tous les dimanches, claironne l'égalité de tous devant Dieu, cherchait désespérément à sauvegarder devant la débâcle qui menaçait" (En quête, 71). Par cette attitude des missionnaires, Makouta-Mboukou montre un clergé orgueilleux, raciste et complice de l'administration coloniale.

On peut ajouter aux atrocités commises par les missionnaires leur manière de rendre justice. La manière dont le directeur de l'établissement missionnaire qui a embauché le héros de En quête l'a livré à la police montre comment les missionnaires jugent des crimes même avant qu'ils ne soient commis. Bien que le héros soit le plus soupçonné parmi les ouvriers et les manoeuvres, on peut dire que l'interrogatoire auquel le malheureux héros est soumis laisse beaucoup à désirer. Ce directeur l'introduit tout simplement dans sa maison et verrouille la porte; il étend une natte par terre, le couche sur le dos, appelle sa femme, et, en homme religieux, commence à répéter le huitième commandement du Decalogue: "Tu ne déroberas point". Le directeur et sa femme prient pour que Dieu lui donne le courage d'avouer son forfait, lui qui n'a rien volé. Quand le pauvre héros n'a rien à avouer, la directeur appelle la police qui met les menottes aux mains du héros, et le pousse brutalement dans la fourgonnette en le traitant de voleur. Une fois que la police a fait subir toutes

sortes de brutalité au malheureux, le patron missionnaire retrouve son argent où il l'avait placé par mégarde, dans le tiroir de sa table de travail, dans sa maison. Mais ce missionnaire, tel que Makouta-Mboukou nous le présente, n'exprime aucun remords; il ne bronche pas. Pour lui, la justice n'est pas le respect de la dignité humaine.

En revanche, dans le terroir, quand un membre du clan commet une faute grave contre les usages, la coutume exige que tout le monde donne son avis sur la conduite à prendre à l'égard du coupable. Le chef du clan, malgré le pouvoir qu'il a de prononcer contre un coupable l'anathème qu'il mérite, n'agit pas tout seul. Makouta-Mboukou nous montre que l'exécution de la justice, bien que plus lente dans le terroir, est plus juste que chez les missionnaires, les soi-disant serviteurs de Dieu, les serviteurs de Dieu qui sont leurs propres justiciers, qui expédient l'affaire vite, très vite, pour empêcher le prétendu coupable de s'expliquer et de se défendre.

En outre, quand le Christ met l'accent sur le pardon et la repentance, le clergé met l'accent sur le péché et la punition. Makouta-Mboukou montre cette attitude détestable du clergé dans Le Contestant. Prenons tout d'abord le cas de Myriam. Ayant reconnu ses transgressions, elle décide de renoncer au monde et de devenir carmélite; elle s'adresse donc à Monseigneur l'Evêque du Konene, mais celui-ci pense que le couvent n'est ni un lieu pour la soustaire au péché ni un lieu pour "les épaves du combat terrestre, les vaincus, les désespérés" (Les Contestant: 45)

comme Myriam. Makouta-Mboukou nous montre aussi que le clergé comprend très peu le message du Christianisme. Et c'est pour ridiculiser cette conception erronée du Christianisme que Makouta-Mboukou proteste à travers Myriam:

> Selon vous, Monseigneur, quels genres de filles et de femmes sont autorisés à entrer au couvent? Des êtres sans problèmes, des vierges, des saintes peut-être ? Apprenez, Monseigneur, que le Seigneur n'est pas mort sur la croix pour les saints, les purs, mais pour les pécheurs, c'est-à-dire pour ces malheureuses épaves du combat terrestre, pour ces vaincus et ces désespérés... (Le Contestant: 146).

Myriam ajoute que si les couvents sont faits pour recevoir seulement des saintes, alors l'oeuvre du clergé est vaine, et il n'aura aucun mérite auprès du Seigneur Jésus-Christ qui n'est pas venu au monde pour sauver les justes mais pour amener les pécheurs à la repentance.

Pour accentuer le manque de compréhension de la part du clergé en ce qui concerne le péché et les pécheurs, Makouta-Mboukou nous montre ce qu'a fait le prédécesseur de l'Evêque du Konene quand la soeur de Myriam "avait accordé ses faveurs à un garçon" (Le Contestant: 146 - 147). Ce prédécesseur-là avait arraché cette pécheresse à ses parents pour l'enfermer au couvent "afin qu'elle ne soit plus à la merci du diable et qu'elle évite le péché" (Le Contestant: 147). Mais quand Myriam veut, de son plein gré, éviter le péché en renonçant au monde et en entrant au couvent, l'Evêque du Konene lui dit que le couvent n'est pas un lieu sûr pour la soustaire au péché. On peut se demander si les deux évêques suivaient la même doctrine religieuse car l'un enferme dans les couvents des jeunes

filles qui n'ont pas envie d'y entrer et l'autre refuse l'entrée dans le couvent à une femme qui désire y entrer, "à celle qui volontairement accepte la prison pour son âme, et pour le grand bien d'une épouse qui a besoin de paix dans son foyer" (Le Contestant: 147), à celle qui veut se retirer du monde pécheur. De cette manière fracassante, Makouta-Mboukou montre la contradiction dans les manières du clergé, dans son interprétation et son exécution des règles imposées par l'Eglise aux fidèles.

Néanmoins, le message du Christianisme est clair en ce qui concerne ceux qui veulent suivre Jésus-Christ. C'est le Christ lui-même qui invite les malheureux:

> Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et chargés, et je vous donnerai du repos. (Matthieu 11: 28).

De plus, le Christ demande à ceux qui veulent le suivre d'abandonner tout:

> Si quelqu'un vient à moi, et s'il ne hait pas son père, sa mère, sa femme, ses enfants, ses frères et ses soeurs, et même sa propre vie, il ne peut être mon disciple (Luc 14: 26).

Voilà ce que veut faire Myriam fatiguée et "chargée" et elle le fait en dépit de tout obstacle:

> Elle abandonna tout, tout: ses parents, ses frères et soeurs, ses amis, son métier! Tout! Elle retira de la banque toutes ses économies dont elle donna une grande partie pour l'oeuvre de Dieu. Le reste fut distribué entre les membres de sa famille (Le Contestant: 149).

Il faut noter que l'obstacle qui a failli empêcher Myriam d'entrer au couvent ne provenait pas de ses parents, de

ses amis, de son métier ni de sa vie même; c'est le clergé représenté par l'Evêque du Konone qui lui posait des problèmes peu nécessaires.

Il en est de même pour Kayilou de Le Contestant. Lui aussi, repenti, annonce au Conseil des Anciens de sa paroisse qu'il renonce au monde pour servir Dieu. Il a l'impression que sa paroisse va l'accepter sans difficulté, mais il se trompe; car l'approbation générale initiale est suivie de toutes sortes d'oppositions: "des oppositions amicales, fraternelles mais teintées de méfiance, de doute quant à sa vocation, et de jalousie surtout" (Le Contestant: 152). Les Anciens de l'Eglise, pour le refuser, lui rappellent ses péchés quand l'un d'eux lui dit avec arrogance:

> Que peux-tu nous apprendre, toi? Ne t'avons-nous pas vu délaisser ta femme, ton épouse légitime, et distribuer des enfants à toutes les filles de la ville? Ne nourris-tu pas des enfants adultérins? (Le Contestant: 161).

Makouta-Mboukou nous montre les Anciens de l'Eglise ignorant l'importance du repentir dans le Christianisme. Ils oublient que:

> Les sacrifices qui sont agréables à Dieu, c'est un esprit brisé: O Dieu! tu ne dédaignes pas un coeur brisé et contrit! (Psaumes 51: 19).

Les Anciens qui semblent garder la clé du ciel ignorent ou méprisent la repentance de Kayilou et insistent sur ses péchés. Mais Kayilou leur pose trois questions amères:

> Que signifie pour vous la grâce de Dieu, et qui est digne de la mériter? Ma faiblesse est-elle plus condamnable que celle de Paul, le persécuteur du Christ? Qui de vous n'a jamais regardé une belle femme avec des envies inavouées? (Le Contestant: 161).

Ces questions déroutent les Anciens de l'Eglise et causent un silence étouffant dans l'assistance. Les soi-disant saints de l'Eglise oublient la parabole de la brebis égarée et celle de l'enfant prodigue et la promesse du Christ:

> ... il y a de la joie devant les anges de Dieu, pour un seul pécheur qui se repent (Luc 15: 10).

Makouta-Mboukou déteste et attaque dans Le Contestant la marque distinctive qui fait de chaque pasteur un homme à part, et permet aux infortunés de le reconnaître dans la foule et d'aller vers lui. Pour Kayilou, et sans doute pour Makouta-Mboukou, ce sont les missionaires, les saints bergers qui doivent aller vers les infortunés. Bühlmann (1978: 67) fait une accusation pareille:

> The missionaries had none of this intimate closeness to the people. They took their recreation sitting in comfortables chairs with a glass of whisky and a box of cigars at their side. And if, during their recreation period, an African looking for help or a beggar came to them, they found, without any qualms of conscience, a hundred excuses for not doing anything about it. 1

Kayilou déclare, donc, en refusant la consécration et cette marque distinctive:

---

1. Walbert Bühlmann, The Missions on Trial, 67.

> C'est à vous, Messieurs les saints de l'Eglise, à démasquer les infortunés et aller vers eux. (...) vous êtes des missionnaires et non des bourgeois ventripotents qui attendent tranquillement dans les temples et les églises, à l'abri des coups de ce monde, que les malheureux viennent jusqu'à eux (Le Contestant: 172).

A travers Kayilou, Makouta-Mboukou recommande aux pasteurs:

> ... l'Eglise sans églises, sans foyers (...). Où les pasteurs au lieu d'attendre, passivement que les pécheurs viennent à eux, vont avec amour faire aimer Dieu dans les taudis, les masures, les chaumières et les huttes primitives de la forêt vierge, comme le Christ autrefois. (Le Contestant: 183).

Le Christ, n'a-t-il pas envoyé ses disciples chercher les brebis perdues de la maison d'Israël? Ne les a-t-il pas envoyés comme des brebis au milieu des loups? Pourquoi donc les pasteurs, les représentants du ciel, ne veulent-ils pas suivre les pas des disciples du Christ?

Kayilou se moque des pasteurs qui se considèrent comme les réprésentants du ciel; il raille leur attirail, marque distinctive qui fait d'eux des hommes à part. Il refuse donc leur vêtement sacerdotal et il le traite de signe de la division, du sectarisme religieux, du fanatisme, de l'intolérance, de l'intransigeance. Il veut donc être un pasteur idéal; désigné pasteur ambulant il se consacre à la cure d'âme des prisonniers et des malades de l'hôpital, et pas au service de César.

Différent d'autres pasteurs, Kayilou se donne donc pour tâche de faire connaître Dieu aux malades et aux prisonniers. Il commence sa mission parmi les malades en leur expliquant Dieu; il les écoute, consigne dans son

coeur leurs plaintes malheureuses "pour solliciter le secours de la terre et des cieux" (Le Contestant: 181). Fidèle à sa vocation, Kayilou passe de lit en lit, de pavillon en pavillon; il apprend à connaître les hommes; il devient le confident des malades; il se met au chevet des mourants en priant et en demandant à Dieu l'impossible même au moment où ces mourants rendent le dernier soupir. De cette manière, Kayilou comprend mieux la douleur sociale; car lui, il ne se fait pas un homme à part comme font les saints de l'Eglise qui, par leur conduite n'appartiennent pas à ces justes qui, ayant visité les malades, ont visité le Christ sans le savoir (Matthieu 25: 36). Il faut rappeler ici que les soi-disant saints de l'Eglise, au lieu de soulager la douleur des chrétiens malades, l'aggravent quelquefois comme dans le cas d'Evelyne dont l'Eglise excommunie les parents pour avoir fait soigner leur fille par une féticheur.

D'ailleurs, les pasteurs comme les autres élites de Kalawala, se font soigner, quand ils tombent malades, en première et deuxième catégories, ce qui ne leur permet pas de connaître la condition inhumaine des malheureux. Makouta-Mboukou accentue le lien spirituel qui existe entre Kayilou et Myriam en montrant l'un qui décide d'être le prêtre des indigents, et pour qui "il est bien doux (...) de pleurer avec les pauvres, les déshérités, les rebuts de la société" (Le Contestant: 186) et l'autre qui "a préféré se faire soigner chez les indigents", (Le Contestant: 188) et qui veut "aller souffrir la faim, la

soif et le froid avec des mineurs qui ont besoin de (sa) compagnie" (Le Contestant: 250). Makouta-Mboukou oppose donc Kayilou et Myriam aux autres religieux qui ne partagent pas la douleur des infortunés et qui, par conséquent, ne peuvent pas apprécier cette douleur. Etant à l'hôpital Kayilou rencontre des prisonniers malades qui lui disent que les prisonniers l'attendent nuit et jour à la prison, que les prisonniers, comme les malades, ont besoin de desserrer leur poing et leur visage et de connaître l'esprit de pardon avant de mourir et avant de se présenter devant le Justicier suprême. Ce désir exprimé par des prisonniers montrera au lecteur de Le Contestant que le clergé néglige les prisonniers qui, avant de mourir, veulent se débarrasser de la colère, "de la vengeance dans l'âme torturée par l'angoisse de la perdition" (Le Contestant, 194). Kayilou passe donc de l'hôpital à la prison où les prisonniers l'attendent.

Arrivé à la prison, Kayilou dit aux prisonniers: "Mes amis, je suis venu pour vivre avec vous" (Le Contestant, 197), mais les prisonniers ne peuvent pas croire ce qu'ils viennent d'entendre. Leur incrédulité provient de la rareté ou de la non-existence d'une telle offre de la part d'un homme libre. Il ne peuvent pas imaginer qu'un pasteur soit venu vers eux pour souffrir avec eux. Ils pensent que Kayilou se moque d'eux; alors quelques-uns d'entre eux l'assaillent avant que les autres ne les maîtrisent. Makouta-Mboukou, en plus, montre qu'il y a eu des pasteurs nommés visiteurs de prison avant Kayilou

mais ces pasteurs-là étaient chargés par le régime de remplacer les juges d'instruction. C'était à ces pasteurs, prêtres ou capitaines de noter les déclarations des prisonniers confession après confession et lors des instructions suivantes, les prisonniers entendaient le juge "leur débiter tout ce qu'ils avaient avoué devant le pasteur, le prêtre ou le capitaine" (Le Contestant: 197). De cette manière, Makouta-Mboukou dévoile le rôle néfaste et odieux des membres du clergé dont la plupart restent fidèles au régime socialiste scientifique et, par conséquent, trahissent les prisonniers qui comptent sur eux. Il va de soi donc que les prisonniers se méfient du clergé.

Cependant, l'accueil chaleureux accordé à Kayilou par les prisonniers, quand ceux-ci comprennent sa mission évangélique, montre les miracles que peut faire l'amour. Tous les prisonniers qui se méfient, tout d'abord, de Kayilou se pressent autour de lui pour se faire inscrire dans l'infâme registre du régime socialiste scientifique du Kalawala. Car Kayilou s'identifie avec les prisonniers, il fait naître en eux la confiance. N'a-t-il pas écrit son nom le premier dans le registre? Ce registre est un cahier où Jean Kayilou, comme ses prédécesseurs, doit marquer le nom des prisonniers, le motif de leur incarcération et la condamnation qu'ils ont subie. Le régime Kalawala se sert du registre pour inculper les prisonniers. Kayilou, en mettant son nom dans le registre montre aux prisonniers qu'il est prêt à souffrir avec eux.

Car Kayilou est tout prêt à partager la souffrance des prisonniers, à compatir avec eux pour pouvoir leur prêcher effectivement l'esprit de pardon. Complètement différent d'autres pasteurs, Kayilou essaie de faire la volonté du Christ qui, "pour connaître les hommes et la souffrance humaine, est venu vivre avec les hommes", et qui, "pour connaître la mort et les morts, (...) a accepté la mort pour vivre trois jours parmi les morts" (Le Contestant: 200). Makouta-Mboukou oppose donc la mission de Kayilou à celle du clergé kalawala.

On voit plus clairement la profondeur du mal chez le clergé quand on analyse l'importance qu'il attache aux règles religieuses imposées par les êtres humains aux dépens de la volonté de Dieu et du Christ. Nous avons signalé le problème que l'Evêque du Konene pose à Myriam avant qu'elle ne puisse entrer au couvent. On a failli lui refuser l'entrée au couvent quand elle décide de renoncer au monde; mais, paradoxalement, quand elle veut sortir du couvent pour accorder assistance à l'enfant qu'elle a eu de Kayilou et aux autres enfants de Kayilou qui est paralysé et dont la femme est morte, la mère supérieure refuse de la laisser aller soigner ces orphelins. La mère supérieure lui rappelle ses voeux de chasteté, de pauvreté et d'obéissance et insiste pour que Myriam obéisse et demeure au couvent. On se demande si les voeux faits par Myriam l'empêchent de porter secours à ceux qui en ont besoin. Myriam, cependant, déclare qu'elle n'a pas fait voeu de non-assistance à des gens dans le malheur et,

par conséquent, elle va au secours des enfants malheureux qui l'appellent. On ne peut pas s'empêcher d'être ahuri de la citation faite par la mère supérieure: "Laisse les morts enterrer leurs morts" (Le Contestant: 250) parce que Myriam ne désire assister à l'enterrement de personne. Est-ce que La mère supérieure considère les enfants malheureux et le père paralysé comme morts? Pour Myriam, et pour Makouta-Mboukou dont Myriam est un des porte-parole, ces enfants malheureux sont "les petits Christ solitaires" (Le Contestant: 251) et Jean Kayilou est l'un des damnés de la terre, qui ont tous besoin de secours.

A travers Myriam, Makouta-Mboukou fait un raisonnement énergique qui déroute la mère supérieure et qui dévoile l'inutilité des règles religieuses imposées par le clergé:

> Mère, à quoi servons-nous au couvent, cloîtrées entre les quatre murs? Il y a de nombreux malades qui sont sans secours, de nombreux solitaires qui ont besoin de compagnie, d'un sourire d'amour. Pourquoi n'allons-nous pas vers eux? Pourquoi n'allons-nous pas souffrir avec eux? Il y a de nombreux malheureux qui ont faim, soif et froid. Pourquoi n'allons-nous pas souffrir la faim, la soif et le froid avec eux? Permets-moi d'aller souffrir la faim, la soif et le froid avec les mineurs qui ont besoin de ma compagnie, parce qu'ils sont orphelins, qui ont besoin de mon sourire, parce que sur leurs lèvres le leur a tari (Le Contestant: 251).

La mère supérieure, à court d'arguments, dévoile son insensibilité et la complicité du clergé avec le régime du Kalawala en disant:

> Il parait que leur père a bafoué l'autorité en s'enfermant volontairement en prison, (Le Contestant: 251).

Mais, Myriam, faisant allusion aux mots du Christ, lui rappelle:

> Non, mère (...), il était venu rendre visite à Jésus-Christ en prison. Il est allé lui tenir compagnie, lui apporter un petit sourire d'amour, un peu de lumière et de douceur pour atténuer sa douleur, les brûlures de ses plaies; il est allé veiller avec lui pour que sa nuit soit moins longue, l'angoisse de sa passion moins cuisante. Il est allé souffrir et pleurer avec le Christ qui souffrait et pleurait. Il en est sorti paralysé comme le Christ, anéanti comme lui. (Le Contestant: 251).

Par ces mots, Myriam semble vouloir tourmenter la mère supérieure de remords. Mais cette mère supérieure, l'Evêque du Koneno et les Anciens de l'Eglise, ne représentent-ils pas le clergé qui abandonne les devoirs que le Christ lui a confiés? Makouta-Mboukou montre comment le clergé néglige son devoir pour mettre l'accent sur ce qui importe peu. Pour le clergé, les règles absurdes imposées par l'Eglise sont plus importantes que le salut et que les règles divines données par le Christ.

Ce que nous venons de signaler montre le manque de charité de la part du clergé à l'égard des malheureux. Le clergé considère comme normal un monde où il y a une humanité malheureuse et une humanité bienheureuse. C'est pourquoi la mère supérieure insinue que Kayilou mérite la torture pour avoir bafoué l'autorité en s'enfermant volontairement en prison. Makouta-Mboukou condamne l'humanité bienheureuse à cause de son manque d'amour et de charité, et déclare que ces deux sortes d'humanité existent "parce que l'humanité bienheureuse, trop égoïste, manque de

charité" (Le Contestant: 234). D'ailleurs, la hiérarchie cléricale semble indiquer que ceux qui n'ont pas reçu les ordres ne peuvent pas avoir accès à Dieu, ne peuvent pas être les témoins du Christ à leur guise parce que d'après Kayilou, un autre porte-parole de Makouta-Mboukou:

> L'esprit bureaucratique et bourgeois a envahi le ciel. Dieu n'est plus à la portée de tout le monde. Pour arriver à son bureau, il faut demander une audience plusieurs mois, parfois plusieurs années, à l'avance. Et il faut traverser des couloirs, des galeries, des bureaux pour y accéder ... (Le Contestant: 231).

La bureaucratie terrestre rend donc l'accès à Dieu très difficile et presque impossible, et, la plupart du temps, le pauvre être humain ne peut pas y arriver à cause de tous les maux inhérents à sa nature. On voit donc que le clergé est préoccupé de bureaucratie et de lois administratives aux dépens de l'amour, de la charité et au détriment de la paix de l'âme des adhérents et des devoirs imposés par le Christ. Le lecteur de Le Contestant sera scandalisé par le refus d'accepter le paralysé Kayilou dans le couvent où Myriam veut le soigner, Kayilou, un homme qui n'est plus un homme, qui est paralysé jusqu'au nombril. Makouta-Mboukou montre donc aux lecteurs de Le Contestant un clergé qui néglige la vie humaine pour ne s'attacher qu'aux règles cléricales.

Comme nous venons de le constater, les infortunés ne peuvent pas trouver secours facilement auprès du clergé car d'après la mère supérieure ce sont les morts qui doivent enterrer les morts. Mais nous voulons analyser

brièvement ce qui se passe chez les fétichœurs dans le terroir où la religion autochtone africaine n'est pas encore détruite par le christianisme iconoclaste. Tout à fait différent du monde chrétien où l'on pense qu'un innocent mérite la torture pour avoir bafoué l'autorité, la forêt vierge, le terroir, offre de la protection à tous ceux "dont les mains n'ont pas été souillées par le sang de l'homme" (Les Exilés: 18) et à tous ceux qui se repentent sincèrement. Chez les fétichœurs, l'innocent est défendu et justifié, et le coupable est condamné; en plus, il y a l'épreuve du feu pour savoir si un individu est innocent ou coupable surtout quand le crime est commis loin du terroir. Pour se disculper, on prononce les mots que voici avant de plonger la main dans le feu:

> Feu que le Dieu tout puissant créa pour punir
> nos cœurs malfaisants, feu du ciel conçu
> pour le bonheur des humains, épargne ma main
> si la tache rouge qu'elle porte est le sang
> d'animal. Mais, ô feu divin, consume-la
> jusqu'à l'os si je suis coupable de sang humain
> (Les Exilés: 18).

Kinalonga doit mettre la main dans ce feu pour prouver son innocence. Donc, Makouta-Mboukou montre au lecteur de Les Exilés que le dieu du terroir et ses adhérents sont justes, et que le fétichisme peut être plus juste que le Christianisme.

En plus, les fétichœurs, différents des pasteurs qui insistent sur les péchés des gens repentis, sont toujours prêts à protéger ceux qui ont versé sincèrement des larmes de repentir malgré toutes leurs fautes. Le

maître-chasseur dans Les Exilés qui livrerait l'assassin, du genre humain, même si cet assassin est de sa tribu, car les assassins de l'humanité ne méritent que leur châtiment, donne sa protection à Lemvokolo, président déchu de la République du Durmen parce que celui-ci a pleuré sincèrement sur son passé. D'après ce maître-chasseur, dans la forêt vierge, "on n'assassine pas". "On donne la vie". (Les Exilés: 115). Makouta-Mboukou nous montre donc la différence entre les pasteurs qui se disent les représentants du ciel et les féticheurs condamnés par le clergé chrétien. Les féticheurs protègent les innocents, les gens injustement poursuivis comme Kinalonga, les repentis comme le président déchu de la République du Durmen; mais les pasteurs s'occupent des règles imposées par les hommes aux dépens de la vie humaine, aux dépens de la loi du Christ dont ils se considèrent les disciples.

En réalité, les féticheurs semblent obéir aux lois divines qui préconisent l'amour, le pardon et la réconciliation. Les féticheurs du terroir dans Les Exilés habillent les nus, donnent à manger aux affamés, donnent à boire aux assoiffés, soignent les malades, protègent les innocents poursuivis et adoptent les repentis. Mais malgré le commandement du Christ, les pasteurs délaissent les nus, les affamés, les altérés, les malades les poursuivis et tous ceux qui ont besoin de leur secours; en plus ils condamnent les repentis que le Christ acceptera. Il se peut que le clergé s'occupe du salut de l'âme aux dépens de la vie humaine. Makouta-Mboukou condamne une telle théologie et nous constatons

qu'il n'est pas le seul à la condamner, car Walbert Bühlmann dit, lui aussi

> Then there is all this talk about saving souls, the unenlightened theology of soul-saving which for centuries filled the missionaries with a fanatical zeal we nowadays find almost unbelievable. Let's leave the saving of souls to God, he has a hundred ways of saving them if he wants to. He doesn't need us to save souls, he needs us to save men. Our most urgent concern is not souls but men, not heaven but earth, not treatises but tractors, not bibles but bread. 1

Nous tenons compte, cependant, que les chrétiens fanatisés s'opposeront à ce point de vue de Bühlmann.

---

1. Walbert Bühlmann. The Missions on Trial, 59.

D E U X I E M E P A R T I E:

RELIGION ET POLITIQUE.

CHAPITRE 3.

RAPPORTS ENTRE RELIGION ET POLITIQUE:

Jusqu'ici nous nous sommes occupés de la religion qui n'est qu'un aspect de notre étude. L'autre aspect c'est la politique, et Makouta-Mboukou, dans ses oeuvres romanesques montre de nombreuses ressemblances entre les missionnaires et les politiciens; il présente aussi les rôles semblables joués par les deux groupes non seulement pendant l'époque coloniale mais aussi pendant la période après l'indépendance. Pour bien analyser les rapports entre la religion et la politique, il est nécessaire de montrer ce que le Christianisme préconise à l'égard de la politique; et pour cela nous nous appuyons sur la Bible.

Quand les pharisiens voulaient surprendre Jésus-Christ par ses propres paroles, ils lui ont envoyé leurs disciples avec les hérodiens pour lui demander s'il était permis ou non de payer le tribut à César, empereur romain qui était au pouvoir sur les enfants d'Israël à cette époque. Jésus-Christ, ayant connu leur méchanceté leur a demandé de lui montrer la monnaie avec laquelle on payait le tribut et l'on lui a donné un denier qui portait l'effigie de César. Puis Jésus-Christ leur a posé la question suivante: "De qui sont cette effigie et cette inscription ?" (Matthieu 22: 20) et ses adversaires qui cherchaient à lui tendre un piège lui ont répondu que c'étaient celles de César. Jésus-Christ leur a donc dit de rendre à César ce qui était à César, et à Dieu ce qui

était à Dieu. Par cette parole Jésus-Christ a recommandé à ses disciples de se soumettre aux autorités terrestres et Paul confirme cette recommandation en écrivant aux Romains:

> Que toute personne soit soumise aux autorités supérieures; car il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu, et les autorités qui existent ont été instituées de Dieu. (Romains 13: 1).

Dans la même épître Paul ajoute que celui qui s'oppose à l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi, et ceux qui y résistent attireront une condamnation sur eux-mêmes. En plus, Paul considère qu'il est nécessaire de payer les impôts "car les magistrats sont des ministres de Dieu entièrement appliqués à cette fonction" (Romains 13: 6). Finalement, en ce qui concerne la soumission aux autorités Paul ordonne aux Romains comme Jésus-Christ ordonne à ses disciples:

> Rendez à tous ce qui leur est dû: l'impôt à qui vous devez l'impôt, le tribut à qui vous devez le tribut, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur (Romains 13: 7).

Voilà ce que nous apprend le Christianisme, et c'est de là que provient l'exploitation systématique, politique et économique, des gens en général et des Noirs en particulier. C'est donc pourquoi Woungly-Massaga et Walbert Bühlmann pensent qu'il n'existe presque pas de distinction entre les missionnaires et les colonisateurs; ils pensent que les missions et l'administration coloniale ont joué des rôles complémentaires au cours de la colonisation de l'Afrique. Makouta-Mboukou est un de ces romanciers qui

pensent que les missionaires sont des colonisateurs déguisés en habit de moine, et il exprime l'idée que leur vocation est identique à celle des administrateurs coloniaux à travers l'ami T. du héros de En quête:

> Ainsi défilaient dans mon village tour à tour le Missionaire et le 'Commandant'. Ils sortaient du même moule; ils étaient frères; l'un annonçait le royaume du ciel, et je croyais; l'autre promettant celui de la terre par le fouet, la corde au cou, me détruisait ou plutôt chassait le Dieu que la foi avait mis en moi. Et le premier m'ordonnait de présenter ma seconde joue pour être sauvé (En quête, 54).

Cette idée de présenter la seconde joue vient de ce que Jésus-Christ ordonne à ses disciples de ne pas résister au méchant et de présenter la joue gauche à ceux qui les frappent sur la joue droite (Matthieu 5: 39).

Par ailleurs, Makouta-Mboukou, toujours à travers l'ami T. de son héros de En quête montre les paradoxes du Christianisme. Pour cet ami T... et certainement pour les Africains de son époque:

> ... Il est peut-être vrai que Jésus nous aide quand nous l'invoquons; mais il est malheureusement annoncé par les gens qui nous menacent de leurs longues dents, ravagent nos récoltes, et pillent nos richesses pour s'installer chez nous... (En quête, 54).

A l'époque coloniale donc, semble nous dire Makouta-Mboukou, les missionnaires et les administratuers (l'Eglise et la politique) étaient des gens de même nature. Il faut signaler ici que l'accusation de complicité entre la mission et l'administration n'est pas le fruit de

l'imagination romanesque de Makouta-Mboukou tout seul. C'est aussi un fait historique que l'Eglise était reconnue comme une des fondations de l'Etat de telle sorte que répandre la foi était en même temps consolider l'Empire. D'après Woungly-Massaga:

> Sur le plan politique (...), l'Africain a depuis longtemps pris conscience de la totale antinomie entre les exigences du message chrétien et la profonde complicité du christianisme européen avec les forces qui oppriment et pillent l'Afrique. 1

Bühlmann attaque ce rôle complice de l'Eglise et de l'Administration coloniale d'une manière plus mordante encore:

> The President of Mozambique, Samora Michel, has said repeatedly in speeches he has made since we achieved independence, 'Where was the Church when the Frelimo was fighting for liberation? It wasn't anywhere. But wait, it was: it was on the side of colonialism. Now that colonialism has disappeared, the Church should do likewise.' 2

Nous avons montré la cruauté impitoyable et le manque de remords qui caractérisent les politiciens et les missionnaires. En outre, nous constatons qu'il y a une grande similitude entre les causes de leur cruauté. Selon l'enseignement chrétien, "toute mauvaise action commise par l'enfant de Dieu est punie ici-bas ou plus tard lorsque Dieu jugera les hommes" (Les Initiés, 7). Et

---

1. Woungly-Massaga, La Révolution au Congo, 119.
2. Walbert Bühlmann, The Mission on Trial, 28 - 29.

quelles sont les mauvaises conduites à punir selon l'Eglise, surtout l'Eglise protestante? D'après Makouta-Mboukou, l'Eglise compte parmi les offenses qui méritent une punition de Dieu les actions suivantes: boire, danser, admirer une jeune fille, discuter ce qui vient de Dieu, se faire soigner chez un féticheur ou épouser deux femmes. Makouta-Mboukou nous montre par là que la religion chrétienne inculque aux croyants la crainte de Dieu et "le sentiment qu'il est présent dans toutes les circonstances de la vie de l'homme, dont il connaît les pensées avant qu'elles ne soient formulées" (Les Initiés, 7). D'après Makouta-Mboukou aucune des offenses énumérées ci-dessus ne rend un chrétien mauvais. Dans son entretien avec Rodney E. Harris il dit:

> Je pense que ce n'est pas le dehors qui fera de l'homme un bon chrétien. Ce n'est pas parce qu'il ira danser ou boire qu'il deviendra un mauvais chrétien automatiquement. 1

Dans le même entretien, il ajoute qu'en Occident, embrasser une fille en public ou en cachette, c'est un fait de civilisation, pas un fait de religion. En ce qui concerne la polygamie nous avons montré la position de Makouta-Mboukou: Jésus-Christ n'en a rien dit!

Il en est de même pour la politique; on inculque aux citoyens la crainte du pouvoir terrestre, c'est-à-dire de l'homme au pouvoir. Toute mauvaise action est punie. Mais quelles sont les mauvaises actions politiques? Nous en avons plusieurs exemples: Malonga "avait été condamné à vingt-cinq ans de prison ferme pour avoir posé

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien..." Présence Francophone, No.21, 161.

sur sa table de travail la photographie d'un ex-Président de la République du Kalawala" (Le Contestant, 198). Un autre citoyen se trouve en prison pour avoir gardé sur sa table de travail le drapeau tricolore: vert, jaune, rouge, ce qui constitue une injure à la révolution et au régime qui ont institué le drapeau rouge. C'est ce même prisonnier qui a fait jouer chaque matin sur son tourne-disque, "la Kalawala, hymne national de l'ancien régime rétrograde, réactionnaire et pro-occidental de la première République, ce qui constitue un crime contre le régime socialiste scientifique et un acte de haute trahison". (Le Contestant, 216). Semblable à l'enseignement de l'Eglise, la crainte du pouvoir terrestre est inculquée aux citoyens, aussi bien que le sentiment que ce pouvoir peut pénétrer dans n'importe quel coin du pays et dans la pensée même des citoyens. Nous nous servons des mots de Josué Ndamba pour résumer les atrocités du régime socialiste scientifique du Kalawala:

> ... l'auteur nous montre les dangers de l'application aveugle et inconsidérée de toute idéologie importée non conforme aux valeurs morales des peuples sur qui on l'applique. Le régime kalawala d'obédience socialiste scientifique ne parvient qu'à écoeurer son peuple par ses atrocités devenues quotidiennes et les cadavres qui fleurissent aux coins des rues au petit matin. Quiconque a des opinions différentes ou opposées à celles du pouvoir est considéré comme 'un chien enragé' à abattre pour le bien du peuple! [1]

---

1. Josué Ndamba, "L'oeuvre littéraire de J.-P. Makouta-Mboukou ..." Présence Francophone, No.12, Printemps 1976, 41.

Ce que Makouta-Mboukou essaie de montrer c'est que les gens qui soutiennent des opinions opposées à celles de l'homme au pouvoir sont traités en ennemis et on porte contre eux des accusations malveillantes.

La haine pour les opinions différentes ou opposées de la part de l'homme au pouvoir nous amène à une autre caractéristique commune entre l'Eglise et le pouvoir politique. Nous avons montré que Rarimanari est élevé dans la stricte discipline religieuse qui ne lui permet pas de discuter tout ce qui vient de Dieu. Nous venons de montrer aussi que le régime Kalawala ne tolère pas d'opinions opposées. Nous nous demandons pourquoi et les missionnaires et les politiciens ne veulent pas qu'on discute ou s'oppose à leurs idées. C'est parce que les deux groupes ont peur d'être renversés. Chaque groupe cherche à garder sa place de respect et d'honneur. Quand Jean Kayilou de Le Contestant décide de devenir pasteur, il y a beaucoup d'oppositions de la part des Anciens de l'Eglise parce que Jean Kayilou n'est pas comme eux et il fait ce qu'ils ne font pas. Makouta-Mboukou nous informe que:

> Jean Kayilou avait la sale manière de fraterniser avec tout le monde, de tenter l'impossible pour comprendre les individus et tâcher de résoudre leurs problèmes. Il avait une façon à lui d'être populaire, Et il l'était. Certains piliers de l'Eglise craignaient que cette popularité ne les desserve (Le Contestant, 152).

Il en va de même pour les politiciens au pouvoir. Evelyne montre à son mari, Kayilou, pourquoi les hommes au pouvoir

ne permettent pas qu'on discute ce qu'ils disent. Elle dit que le petit souverain africain a peur d'être renversé et donc il doit tout faire pour garder sa place. Ici Evelyne montre que ni l'Eglise ni le régime temporel ne veulent ceux qui discutent, qui critiquent. Makouta-Mboukou dit au lecteur:

> Jean Kayilou devenait un contestant. Il ignorait que le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel n'aiment pas la contestation. Le Christ qui a contesté a fini ses jours sur la croix. (Le Contestant 169 - 170).

Cette attitude de l'Eglise et du régime politique envers la critique et envers les gens qui s'opposent à eux montre au lecteur pourquoi ni le clergé ni les politiciens ne veulent accepter les intellectuels qui ont tendance à les critiquer. Le clergé ne veut pas qu'on discute ce qu'il considère la parole de Dieu comme nous l'avons indiqué et l'homme au pouvoir "interroge et n'aime pas qu'on lui réponde. Il parle et n'aime pas qu'on analyse ses mots. Il agit et n'aime pas qu'on examine ses actions" (En quête, 150). L'homme au pouvoir déteste les échanges humains que les intellectuels aiment. Dans Le Contestant Makouta-Mboukou révèle que "la conditinn que l'homme au pouvoir aime le plus, c'est celle de l'esclave" (Le Contestant, 170) et ce sont les intellectuels qui l'applaudissent tout simplement qu'il accepte. Dans tous ses romans Makouta-Mboukou montre pourquoi et comment le clergé et les politiciens se méfient des intellectuels.

Dans En quête de la liberté, par exemple, le lecteur voit comment et pourquoi l'homme de lettres est assassiné:

> il baignait dans son propre sang, les mains entravées dans le dos, la carotide sectionée. Un billet écrit à l'encre rouge et posé sur sa tempe gauche disait: 'Voilà ce qu'on devient quand on désobéit au chef!' (En quête, 149).

C'est donc parce qu'il a désobéi au chef que l'homme de lettres, l'intellectuel, a trouvé la mort. C'est aussi le cas de Kinalonga de Les Exilés. Son crime contre le régime du Durmen c'est d'avoir écrit un poème reprochant à ce régime son inhumanité; par conséquent le régime réclame sa tête en échange d'un sac de riz et d'une mesure de poissons fumés; et le pauvre intellectuel doit se réfugier dans la forêt vierge. Dans Les Initiés, Makouta-Mboukou dévoile aussi les intentions des hommes politiques envers les étudiants. A travers Rouatsira, le lecteur voit que les politiciens ne veulent pas que les étudiants fassent de la politique:

> Les hauts lieux qui nous accordent les bourses n'aiment jamais nous voir prendre nos positions, à moins que ce ne soit pour les applaudir. Ils veulent que nous proclamions avec eux que le charbon de bois est blanc, quand l'enfant sachant à peine articuler ne saurait s'y tromper" (Les Initiés, 59).

Tout étudiant qui s'oppose à l'idée de l'homme au pouvoir est puni par l'annulation de sa bourse. L'homme politique tout-puissant dit:

> Vous commencez à faire de la politique hein! Au nom du peuple que nous représentons, nous vous suprimons votre bourse". (Le Inities, 59).

Dans Le Contestant, Makouta-Mboukou expose aussi la crainte des Anciens de l'Eglise quand Jean Kayilou veut devenir pasteur. Ces Anciens essaient de l'en dissuader pour sauver leur intérêt:

> Un homme aussi populaire ne menacerait-il pas leur position dans l'Eglise, au sein du Conseil Synodal surtout? Non! Il fallait l'en empêcher, lui démontrer qu'il se trompait, que l'Université tomberait, sans lui, que les jeunes espoirs du pays comptaient sur lui pour leur formation intellectuelle, qu'il risquait de perdre plus qu'il ne gagnerait... (Le Contestant, 152).

Makouta-Mboukou montre donc l'attitude hostile des politiciens et du clergé envers les intellectuels. Ils veulent éloigner les intellectuels pour pouvoir garder, leur place dans les hiérarchies politique et cléricale. Lorsqu'ils pensent que quelqu'un a l'intention de les faire sortir de leur place, ils protestent avec violence, avec une inhumanité qui fait couler le sang. Et Makouta-Mboukou ajoute:

> Tous les pouvoirs sont ainsi caractérisés, qu'il s'agisse de l'argent, de la politique ou de la religion; l'amour même n'y échappe pas. (Le Contestant, 170).

Ainsi Makouta-Mboukou fait savoir aux lecteurs que l'Eglise et le régime politique au Congo comme ailleurs en Afrique noire possèdent les mêmes caractéristiques, et par conséquent agissent d'une manière plus ou moins semblables.

Nous avons indiqué que pendant l'époque coloniale l'Eglise et les colonisateurs jouaient des rôles

complémentaires. Par exemple, le Christianisme a frayé le chemin à l'administration coloniale. Puisque le Christianisme prêchait l'obéissance à l'autorité, le paiement des impôts etc., il était donc facile pour les colonisatuers de s'imposer aux indigènes, d'exiger l'obéissance totale et d'effectuer toutes sortes d'exploitation. Et c'est ce rôle précurseur de l'Eglise qui nous amène à nous demander si la religion chrétienne s'allie à la politique après l'indépendance. L'homme de lettres dans En quête explique que les protestants plus que les autres sectes font essaimer partout les prophètes dont la plupart sont au service du régime. Il explique aux lecteurs que "le chef les consulte sur toutes les questions en rapport avec l'organisation sociale et scientifique de la République" (En quête, 146). Il ajoute que ces prophètes ne sont que des prophètes officiels qui sont d'intelligence avec l'homme au pouvoir. Ce sont eux qui donnent des conseils au chef en ce qui concerne les militants qu'il peut associer à son gouvernement et ceux dont il doit se méfier. Makouta-Mboukou condamne ces prophètes à travers l'homme de lettres qui dit:

> Les dieux sont des farceurs (...). Et le Dieu des protestants plus encore que ceux des catholiques, des salutistes, des ngounzistes, des mathouanistes, ou des laïcistes, ... (En quête, 146).

Makouta-Mboukou nous montre ici les prophètes qui négligent leur vraie vocation pour servir l'homme au pouvoir.

En outre, dans Le Contestant Makouta-Mboukou accuse sévèrement les saints de l'Eglise de complicité avec l'homme au pouvoir en les appelant tous complices de César parce qu'ils se taisent, lorsque l'homme au pouvoir commet des atrocités. César bien entendu, veut dire l'homme à la tête du gouvernement. Makouta-Mboukou critique le silence de l'Eglise parce qu'elle ne prêche pas contre l'atrocité du régime inhumain et antéchrist du Kalawala. Il fait cette accusation contre les soi-disant saints de l'Eglise à travers Jean Kayilou qui dit:

> Lorsque César a décidé de détruire la jeunesse chrétienne au profit d'une jeunesse athée, qui de vous a protesté? Qui lui a contesté ce droit? Personne! Les catholiques, les protestants, les salutistes, les kimbanguistes, tous vous vous êtes tus, mettant votre lampe sous le boisseau. Et vous vous êtes contentés de dire. 'Rendez à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César!. La jeunesse est-elle à César, ou à Dieu? Les âmes que vous avez livrées à l'athéisme sont-elles à Dieu ou à César? (Le Contestant, 168).

Makouta-Mboukou insiste, toujours à travers Jean Kayilou, qu'une Eglise dont les jeunes sont dépravés n'est qu'une Eglise morte, sans lendemain, sans espoir de survie, sans promesse. Mais les soi-disant saints de l'Eglise, au lieu de lutter contre la dépravation des jeunes, s'intéressent à l'adultère de Jean Kayilou qui n'est qu'une "abeille qui se noie dans une bouteille de vin de palme". (Le Contestant, 168). Makouta-Mboukou montre toutes sortes d'atrocités commises par le régime Kalawala sans condamnation de la part des saints de l'Eglise: telles que la pendaison de trente hommes pour des

peccadilles, le massacre de soixante étudiants qui demandaient simplement un peu plus de pain, le génocide d'une éthnie qui désirait la justice dans le système électoral, et l'administration du chanvre indien aux enfants de huit ans pour leur apprendre à tuer avec le sang-froid le plus inhumain au profit du pouvoir. Il considère le silence de l'Eglise comme un silence complice qui prouve éloquemment que l'Eglise pactise avec l'homme au pouvoir parce qu'elle ne proteste pas. La parole du régisseur de prison met en évidence la complicité de l'Eglise. Quand il présente Jean-Kayilou au gardien à la maison d'arrêt comme le pasteur de l'Eglise Evangélique du Kalawala, il ajoute que "c'est la seule religion qui, avec les Kimbanguistes, reste fidèle au régime socialiste scientifique". (Le Contestant, 195). Le régisseur ajoute l'Armée du salut à la liste des églises complices, mais il faut noter que l'Eglise catholique n'est pas citée parmi les fidèles au régime socialiste scientifique. Et c'est dans l'espérance que Jean Kayilou entrerait au service du régime qu'on l'a nommé comme visiteur de la maison d'arrêt, parce que le Parti a besoin du concours de tout le monde pour que la Révolution continue. Par conséquent Jean Kayilou doit se conduire comme un militant du Parti et en suivre les instructions qui ont pour but l'incrimination des prisonniers. D'autres pasteurs l'ont fait avant lui, mais Jean Kayilou ne le fera pas.

Cette complicité, cependant, desservira l'Eglise tout entière et les chrétiens avec l'Eglise parce que les

Anciens de l'Eglise ont tout donné à César, y compris ce qui doit être rendu à Dieu. Jean Kayilou, et sans doute Makouta-Mboukou, prophétise que l'homme au pouvoir, César, n'hésitera pas à mettre la main sur les saints de l'Eglise le moment venu et ce sera le début de la persécution. Et, d'une manière poignante, Jean Kayilou demande aux Anciens de l'Eglise:

> Si j'étais pris en flagrant délit par César, l'arme aux lèvres ou la plume à la main, prêt à sabrer 'l'antéchrist', ne porteriez-vous un coup de main, vous bande de renégats? (Le Contestant, 169).

Et vraiment, quand Jean Kayilou se met au travail parmi les infortunés, les saints de l'Eglise ne lui viennent pas en aide. Il est tout seul chez les malades et chez les prisonniers, et de plus, quand le régime socialiste scientifique veut mettre la main sur lui, c'est un membre du clergé, un pasteur qui le livre à ses ennemis. Les prisonniers parmi lesquels il habite refusent de le trahir quand les agents du régime Kalawala veulent l'arrêter; c'est un pasteur par surcroît, un membre important de l'Eglise du Kalawala qui, pour faire découvrir Jean Kayilou que les prisonniers protègent, "s'avança droit vers la foule et serra la main de Jean Kayilou" (Le Contestant, 227).

Makouta-Mboukou montre aux lecteurs de Les Exilés aussi comment les chrétiens et les politiciens s'unissent pour abattre Kinalonga. Quand le régime du Durmen veut savoir où Kinalonga se réfugie, on amène Néli, sa femme

enceinte devant le juge d'instruction du parti: "un ancien 'frère' de la paroisse d'Esemba, particulièrement remarqué pour son militarisme. Il était assisté d'un diacre, d'un soldat salutiste, et d'un fidèle de chacune des religions durnéniennes" (Les Exilés, 34). Ici, le lecteur de Les Exilés voit la complicité néfaste des églises qui pactisent avec les politiciens pour abattre un homme innocent. Makouta-Mboukou nous dit plus tard que cette complicité provient du manque d'amour en disant:

> Car les chrétiens, les communistes, ont manqué un peu d'humanité, c'est-à-dire d'amour. Sinon, pourquoi Kinalonga serait-il allé passer cinq ans dans la forêt vierge, tremblant chaque jour de voir sa tête au bout d'une pique? (Les Exilés, 46).

Il faut signaler qu'après l'indépendance le rapport entre l'Eglise et le régime politique commence à se détériorer de telle sorte que l'Eglise a peur de prêcher contre les atrocités commises par le régime. Au Kalawala on déclare qu'on ne peut pas être à la fois chrétien et bon citoyen, croyant et révolutionnaire. Les pouvoirs temporals déclarent:,

> que la religion ramollissait les coeurs et détournait les citoyens de l'action endurante, et qu'elle prédisposait les esprits à un bien-être bourgeois, rétrograde et égoïste, qui empêche de désirer le bien général contre le bonheur personnel. (Le Contestant, 157 - 158).

En plus, Makouta-Mboukou trouve quelque chose de curieux dans la conduite des militants du régime socialiste congolais. C'est qu'ils transportent jusqu'à l'hôpital

même leurs convictions anti-chrétiennes et ils répètent aux malades qu'il est honteux de fréquenter encore les églises quand le socialisme scientifique a déjà démontré que l'existence d'un Dieu tout-puissant est une supercherie des sociétés nanties et égoïstes (Le Contestant, 185 - 186). Pour eux, les socialistes scientifiques, tout autre Dieu que le Parti n'est qu'une pure fiction. Pour eux, concevoir un autre Dieu que le Parti c'est âgir en réactionnaire, en antisocialiste scientifique; c'est être l'agent de l'impérialisme, du colonialisme et du néo-colonialisme; c'est être faux Kalawala, pro-Français, pro-Américain, capitaliste (Le Contestant, 213). Makouta-Mboukou montre ainsi dans Le Contestant qu'il y a une méfiance mutuelle entre la religion chrétienne et la politique aux dépens des citoyens bien que les deux, la religion chrétienne et le socialisme scientifique prétendent avoir pour but le bonheur du peuple. Les gens ne trouvent nulle part le bonheur et ils peuvent dire avec le héros de En quête de la liberté:

> Mais je chemine toujours sans savoir où je vais, les chrétiens disent: 'Vers le salut', les communistes. 'Vers le bonheur'. Et l'un et l'autre se déchirent. (En quête, 81 - 82).

A cause de cette méfiance mutuelle, le régime socialiste scientifique cherche le moyen de supprimer les chrétiens. Pour atteindre ce but, le régime sème la peur chez le clergé; il porte toutes sortes de charges contre les citoyens croyants et une fois arrêtés et mis en prison, ces croyants subissent des tortures impitoyables.

Il est nécessaire de montrer comment les socialistes scientifiques ridiculisent les chrétiens en prison. Ils parodient le baptême après avoir interrogé les pauvres prisonniers chrétiens sur leur foi:

> Vous croyez en un Dieu qui sauve au moyen de l'eau ou du feu. L'eau et le feu purifient, répétez-vous souvent à vos ouailles. Et vous citez le baptême par immersion et le feu du purgatoire. Mais vous dites aussi que ce même Dieu punit au moyen de l'eau et du feu. Et vous faites trembler vos ouailles en leur présentant le fruit de votre imagination: des tableaux représentant le déluge, et Sodome et Gomorrhe livrés aux flammes. (Le Contestant, 212 - 213).

Les agents du régime socialiste scientifique trouvent dans cette fiction un point qui réconcilie les chrétiens et les révolutionnaires. Il sont d'avis que si la terre a subi le déluge, que si Sodome et Gomorrhe sont avalées des flammes c'est parce qu'elles n'ont pas voulu avouer leur faute devant Dieu. C'est aux prisonniers chrétiens de jouer maintenant, d'avouer leurs crimes et d'être sauvés ou de nier tout et de subir le baptême punitif de l'eau ou du feu comme la terre ou Sodome et Gomorrhe. C'est de cette manière que les tortionnaires se mettent au travail; ils jettent les prisonniers dans l'eau en leur disant de faire leur toilette et en disant qu'ils les baptisent au nom de Marx et de Lénine et de Mao Tsé-toung au lieu du nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. En lisant Le Contestant, on voit donc que le rapport amical qui existait entre l'Eglise et l'administration coloniale n'existe plus après l'indépendance, bien qu'il y ait des caractéristiques semblables partagées par l'Eglise et le pouvoir politique.

Cependant, Makouta-Mboukou montre que le régime socialiste scientifique, bien qu'il soit ennemi du Christianisme, agit comme le Christ parce qu'il prêche l'Unité entre les hommes. A travers Jean Kayilou, Makouta-Mboukou dit au lecteur de Le Contestant que l'antéchrist, le régime socialiste scientifique, "a des mots saillants, truculents et hauts en couleur:

> Prolétaires de tous les pays unissons-nous, Les impérialistes ne sont que des tigres en papier, La réaction ne passera pas. (Le Contestant, 174).

Mais sous cette apparence d'unité, il y a l'esprit sectaire le plus intransigeant:

> car il s'agit de s'unir contre le voisin, parce qu'il a une chèvre et une femme de plus, acquises à force d'économies. Il faut s'unir contre lui, parce qu'au lieu de convertir en tabacs, en alcools le produit de la sueur de son front, il a construit une maison de plus. Ainsi naissent la jalousie, l'envie, la haine (Le Contestant, 175).

Selon Makouta-Mboukou, c'est là où réside la différence entre le régime socialiste scientifique et le Christianisme. Comme Kayilou nous l'explique, quand le Christ dit: "Donne à celui qui n'a pas", l'antéchrist, c'est-à-dire le pouvoir temporel, déclare: "Enlève à l'autre ce qu'il a" (Le Contestant, 176). La charité est à la base du Christianisme et Kayilou, porte-parole de Makouta-Mboukou, préconise l'amour comme le premier et le dernier moyen d'abattre l'antéchrist:

> Là où l'antéchrist prêche la violence, la haine la colère, et donc la division, le fanatisme et l'intransigeance, prêchons la douceur, la paix et l'action humanitaire, l'amour en un mot. (Le Contestant, 176).

Toujours à travers Jean Kayilou, Makouta-Mboukou recommende de convaincre par la persuasion; mais il ajoute qu'on ne peut persuader qu'après avoir pansé, guéri, nourri et sauvé. C'est après avoir fait tout cela qu'on peut sauver l'humanité de la débâcle, et c'est ce que tout le monde cherche à atteindre y compris les chrétiens et les politiciens, l'antéchrist et les Americains. Malheureusement à cause du manque d'amour chez tout le monde, personne n'y est encore arrivé.

Au cours de cette analyse, ce que nous constatons c'est que le Christianisme et la politique ont joué des rôles complémentaires pendant la période coloniale. Après l'indépendance, cependant, le rapport entre l'Eglise et le régime politique se détériore jusqu'à ce qu'il y ait une méfiance mutuelle qui mène à la haine, et le régime cherche à supprimer le Christianisme malgré de nombreuses ressemblances entre l'un et l'autre.

TROISIEME PARTIE:

POLITIQUE.

CHAPITRE 4:

INTOLERANCE POLITIQUE, EXPLOITATION, ET INJUSTICE:

Le deuxième thème qui domine les oeuvres romanesques de Jean-Pierre Makouta-Mboukou c'est la politique. Makouta-Mboukou expose l'intolérance, l'exploitation et l'injustice qui caractérisent la politique de la période coloniale et celle de la période après l'indépendance. Il condamne, comme d'autres écrivains noirs, la politique des deux périodes et montre sa déception à l'égard des politiciens africains qui ne sont pas meilleurs que les oppresseurs blancs. Rappelons ici les mots de Mercer Cook en ce qui concerne l'espoir des écrivains noirs avant l'indépendance:

> In the main, the negritude revolution is a nonviolent one. As victims of racism, Black Africans know they have been sinned against, they denounce injustice, but they look forward to a new kind of world in which exploitation, war and colonialism will become anachronisms. 1

Ce que Cook semble montrer c'est que les écrivains noirs ne s'attendaient pas à ce que l'indépendance produise un pays africain fasciste, un pays africain où le Noir serait brimé par le Noir, où le Noir serait bafoué, humilié et affamé par les puissants noirs. C'est pourquoi ils ont lutté pour l'indépendance des pays africains; c'est pourquoi ils sont allés en guerre "contre toutes les formes,

---

1. Mercer Cook and Stephen E. Henderson. The Militant Black Writer. Wisconsin, University of Winsconsin Press, 1969, 53.

toutes les forces d'oppression"[1]. Au cours de leur lutte ils s'attendaient à voir naître une Afrique indépendante où tout le monde vivrait en liberté, où toutes les atrocités coloniales seraient périmées. Les écrivains noirs se sont occupés de la lutte pour l'indépendance lorsque les nationalistes ont promis aux Noirs un régime égalitaire après l'obtention de l'indépendance. Cependant, après l'indépendance, "l'écrivain a definitivement passé le relais à l'homme politique qui lui enlève sa place de guide et de libérateur (...), les choses se compliquent, on raison de l'intolérance politique qui est la marque par excellence de ces sociétés"[2] "et les Africains sont devenus responsables des malheurs qu'ils causent à leurs propres pays".[3] Par conséquent, après l'indépendance, les écrivains qui se sont dressés contre la situation humiliante de la période coloniale, éprouvent un tel désenchantement qu'ils ne peuvent que se mettre à critiquer les régimes noirs. Makouta-Mboukou fait sa critique de ces régimes d'une manière catégorique et mordante.

Avant de présenter les régimes morbides des Noirs, Makouta-Mboukou, dans En quête de la liberté fait un étalage

---

1. Rodney E. Harris. "Entretien...", Présence Francophone No. 21, Automne, 1980, 166.
2. J.-P. Makouta-Mboukou, Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française, 83.
3. Rodney E. Harris. "Entretien...", Présence Francophone No. 21, Automne, 1980, 167.

des atrocités du régime colonial au Congo et lance des attaques violentes contre la colonisation, l'injustice, l'exploitation économique et toutes les cruautés qui caractérisaient ce régime. Dans ce roman plus ou moins autobiographique, Makouta-Mboukou décrit nettement les atrocités commises par l'Administrateur colonial à une époque où le Commandant était tout-puissant. Il retrace les crimes affreux commis par ce régime des Blancs et puis il passe du régime blanc au régime de l'homme noir après l'indépendance. Makouta-Mboukou attaque, par exemple, l'injustice de la période coloniale. Il montre que dans un procès la victoire appartient au plus offrant dans En quête de la liberté. Il abhorre l'injustice que l'on fait à la mère du héros de ce roman. La mère plante un vaste champ de patates, mais au moment de la récolte elle voit que "des cochons vont sur ses brisées" (En quête, 14) et quand elle demande à être dédommagée le chef de canton, de connivence avec le chef du village, la reçoit, accompagnée de son mari avec les coups de bâton et les traite de sujets indisciplinés. De plus, il les envoie "pendant quinze jours purger une condamnation injuste" (En quête, 15) et ils retournent au foyer, au bout de trois semaines, amaigris et sans force. Le héros, et sans doute Makouta-Mboukou, décrit cette injustice comme écrasante et elle le fait pleurer "non parce que les cochons avaient mangé nos patates, mais parce que notre droit avait été bafoué" (En quête, 15). Le héros s'attend à la justice parce qu'il pense que le chef protecteur des innocents doit punir les coupables pour les corriger. Mais

il se trompe! Il ne sait pas que "... lorsqu'on était traduit devant le chef pour une faute quelconque, et qu'on était dans son tort, il suffit de faire des cadeaux au chef, en secret, la nuit qui précédait le procès" (En quête, 15). Ainsi Makouta-Mboukou dévoile l'injustice et la corruption qui caractérisent la période coloniale en montrant aux lecteurs que la victoire appartient au plus offrant, et qu'on peut sortir d'un procès, complètement lavé de son forfait, même si l'on a tué un homme, pourvu qu'auparavant on voie l'autorité en secret, et que le chef soit content de lui.

Nous avons examiné un autre aspect de l'injustice de la période coloniale en abordant l'attitude du directeur missionnaire et celle de la police envers le héros de En quête de la liberté accusé d'avoir volé deux mille francs de son maître. A travers cet événement Makouta-Mboukou montre aux lecteurs que la police et les missionnaires condamnent un suspect sans attestation et avant même que l'offense ne soit commise. Pire encore, l'accusé injustement offensé n'est pas dédommagé même quand son innocence est établie. Makouta-Mboukou montre la gravité de l'injustice de la police et du directeur missionnaire par leur conduite après que les deux mille francs ont été retrouvés. Après avoir soumis le pauvre héros aux actes d'inhumanité qu'il ne mérite pas, tout ce que la police dit c'est: "Rentre chez toi, canaille, ton patron a retrouvé son argent" (En quête, 95). Et de son côté, le directeur missionnaire qui aurait dû pleurer de remords ne broche pas,

comme si l'injustice faisait partie du système administratif et juridique. L'affaire du journal pris dans une poubelle est important ici pour montrer davantage l'injustice par excellence des Blancs contre les Noirs. Le jeune héros ramasse un journal dans une poubelle à cause de son goût pour la lecture. Mais Madame Goujon lâche un chien contre lui qui lui déchire le mollet. Un gendarme et un vieux charbonnier qui sont témoins de l'événement affirment que le héros n'a pris que le journal dans la poubelle, mais les Blancs, y compris l'infirmière blanche, ne croient pas à leurs paroles parce que "c'étaient des Noirs" (En quête, 90). Pire encore, quand le tuteur du héros porte plainte au commissariat contre Madame Goujon et son chien de garde, la plainte n'est jamais examinée: après tout c'est un Noir qui plaide contre une Blanche et son chien. Et cela montre le préjugé des Blancs et l'injustice de leur régime.

En outre, Makouta-Mboukou attaque la restriction du mouvement des Noirs dans leur pays. Pour aller d'une circonscription administrative à l'autre, par exemple, il faut qu'un Noir ait un laissez-passer. L'injustice de ce règlement se révèle clairement: pour faire un voyage de trois jours, le voyageur attend au poste administratif, à peu près un mois, que le commandant veuille bien lui établir un laissez-passer; si le voyageur est pris au-delà des limites de son district sans ce laissez-passer, il est passible d'une peine de prison de deux ou trois mois. Par conséquent, "parfois des familles séparées d'un kilomètre de distance passaient un à deux ans sans se voir, faute de

laissez-passer, car le Commandant "ne les délivrait pas à n'importe qui" (En quête, 40). Puisqu'il n'est pas facile d'avoir ce laissez-passer, seules ceux qui peuvent graisser la patte à celui qui peut leur être utile, l'obtiennent "dans un délai relativement réduit, mais jamais inférieur à deux semaines" (En quête, 40). Makouta-Mboukou montre que ce problème ne se limite pas au laissez-passer; il se pose sur le plan général, qu'il s'agisse d'un certificat de naissance ou de décès, ou d'une déclaration de mariage. Cependant, Makouta-Mboukou rend plus condamnable l'injustice des colonisateurs en montrant aux lecteurs qu'un Blanc peut obtenir pour un Noir (bien entendu, le Blanc n'en a pas besoin) ce fameux laissez-passer, cette précieuse feuille d'or, en un jour; mais un tel Blanc doit "suer sang et eau pour prouver au Commandant que son serviteur (le Noir) n'était pas un rebelle et qu'il riait de Matsoua André Grenard" (En quête, 40). Ainsi Makouta-Mboukou dénonce non seulement l'idée d'un laissez-passer mais aussi l'injustice et la corruption qui en proviennent.

L'injustice de la période coloniale, même à la cruauté méprisable. L'administration coloniale, telle que Makouta-Mboukou nous la présente, est caractérisée par toutes sortes d'atrocités. Le Commandant est un homme tout-puissant qui est à craindre, qui exige une obéissance complète. On pense qu'il n'est pas possible de répondre au Commandant dont la Land Rover s'est embourbée qu'on ne peut pas aller retirer son camion pour une raison quelconque.

On aurait pris ce refus pour une désobéissance et une bravade. "Seuls les cadavres pouvaient peut-être dire non" (En quête, 46) à n'importe quelle demande du Commandant. Makouta-Mboukou présente aux lecteurs de En quête diverses cruautés commises par les Commandants. Monsieur de Bita-Bita (dont le vrai nom est de Butafoco) est un des Commandants à craindre. C'est lui, qui, au lieu d'aider le héros de En quête à emmener sa mère gravement malade à l'hôpital, ordonne à un milicien de faire taire M'Antoini, le frère de la malade, qui sollicite cette faveur. On fait taire M'Antoini en lui appliquant sur la tête un coup de matraque qui lui fait perdre connaissance. Après ce coup de matraque, Monsieur de Bita-Bita le réquisitionne avec sa troupe pour aller traquer une biche sur laquelle il a tiré la nuit précédente. Monsieur de Bita-Bita laisse auprès de la malade mourante le héros et sa soeur, son ainée de deux ans. Fouettée par la pluie et sans secours la pauvre malade trouve la mort. Ainsi M. de Bita-Bita sacrifie une vie humaine pour avoir un morceau de viande. C'est le même M. de Bita-Bita, Commandant à l'âme diabolique et serviteur du mal, qui, en voulant s'amuser, se conduit comme un véritable Néron en brûlant vive sa victime. Quand il a pitié de sa victime il la fait passer par les armes. Parfois il emploie tant de tortures; il ordonne à ses agents de hacher impitoyablement la peau de sa victime sur toute sa superficie, d'y passer en suite une couche de piment et de laisser le malheureux se traîner jusqu'à son dernier soufle. Et toutes ces tortures proviennent des

aspirations les plus légitimes de ses victimes qui veulent "faire eux-mêmes leur cuisine et manger les mets de leur choix" (En quête, 50).

Makouta-Mboukou expose davantage les actes d'inhumanité des administrateurs coloniaux, en nous faisant savoir ce qui se passe dans la prison. L'ami du tuteur de T... dans En quête est mis en prison pour avoir "péché" contre la hernie d'un Administrateur. Celui-ci veut le réquisitionner pour bien charger son pick-up afin d'empêcher les cahots qui accentuent ses douleurs et augmentent le volume de sa hernie. L'ami du tuteur de T..., en s'apercevant qu'il va croiser cet administrateur hernieux, se cache mais trop tard; l'Administrateur hernieux la déjà répéré et s'arrête. L'ami du tuteur de T... s'enfuit, mais deux miliciens le rattrapent et le bastonnent rudement. Ensuite le hernieux le fait coucher ventre contre terre et avec "son fouet fait d'une myriade de lanières de cuir et de petites chaînes, il se met à labourer les fesses dénudées du malheureux" (En quête, 77) en disant à chaque coup:

> Pourquoi as-tu fui? Pourquoi as-tu fui? Sale Nègre! Macaque! macaque! (En quête, 77).

Après cette brutalité, le hernieux tombe gravement malade, on l'envoie à l'hôpital et sa victime est mise en prison.

Si une telle offense conduit à la prison, examinons donc ce qui arrive aux prisonniers à cette époque. La

manière dont le milicien qui se trouve à l'entrée de la prison se précipite sur la nourriture destinée au prisonnier, ami du tuteur de T..., montre clairement qu'il a faim constamment. Et si le gardien de prison a une telle faim, on peut imaginer le sort des prisonniers eux-mêmes. Makouta-Mboukou en montre un exemple aux lecteurs. Il raconte le cas d'un prisonnier qui vient de mourir et dont le cadavre nu est enveloppé d'une vieille natte trouée par endroits; la tête porte partout d'énormes caillots de sang. Le malheureux a reçu des blessures lorsqu'on lui rasait les cheveux avec des tessons de bouteilles déterrés par-ci par-là, et il a contracté le tétanos dont il est mort. Makouta-Mboukou se demande à travers le héros de En quête si tous les prisonniers sont traités comme celui qui vient de mourir du tétanos, s'il suffit d'être prisonnier pour être l'objet de toutes sortes d'humiliations. La réponse à ces questions inquiétantes est faite quand il voit des prisonniers blancs qui sont habillés comme s'ils étaient en liberté, et coiffés selon leur goût. C'est une attaque que Makouta-Mboukou lance contre les humiliations des Noirs par les Blancs et contre l'injustice commise par les Blancs à l'égard des Noirs.

A part les humiliations et les cruautés dont les Noirs sont l'objet, un autre aspect de l'injustice commise par les colonisateurs c'est l'exploitation économique des Noirs par les Blancs. Makouta-Mboukou dénonce sévèrement cette exploitation économique. Il raconte aux lecteurs de En quête que l'Administrateur du District a l'habitude

d'envoyer des agents de Police dans les villages pour obtenir la redevance mensuelle qui paiera les agents de Police dont il s'entoure; ces agents de Police avec les miliciens forment la garde de l'Administrateur, ses messagers et ses agents d'exécution. Voici comment cette redevance ou "ngonda" est obtenue:

> A la fin de chaque mois donc, le Commandant lançait dans le pays ses fous, policiers et miliciens, véritables agents de recette, pour faire rentrer le "ngonda". Ils allaient par dizaines, ces loups affamés, intraitables et intolérants. Toute femme insolvable était ligotée, les bras au dos, elle recevait cinquante coups de fouet, et était conduite au village du chef de Terre où elle passait quelque semaines de travaux forcés pour payer ce qu'elle devait (En quête, 56).

Makouta-Mboukou ajoute que les femmes incapables de s'acquitter de ce qu'elles doivent se cachent dans la forêt pendant plusieurs jours parmi les animaux et les insectes dangereux. C'est ce que font quatre tantes de T... qui ne peuvent pas payer le "ngonda"; mais la famille n'a pas de chance. Les policiers arrêtent quatre d'entre les femmes qui ont payé leur "ngonda" pour remplacer les fuyardes qui ne sont pas revenues. Les quatre femmes arrêtées comprennent trois tantes et la soeur aînée de T... Elles sont saisies, ligotés, fouettés comme des criminelles, et il leur faut deux semaines de corvée chez le Chef de Terre pour payer cinquante centimes chacune. Les policiers n'ont pas pitié de la famille malgré le décès qu'elle vient d'avoir. Voilà encore la justice à la colonialiste.

Notre écrivain accentue la gravité de cette injustice provenant de l'exploitation économique des Noirs par les Blancs en nous montrant que la pauvreté qui ne permet pas aux villageoises de payer le "ngonda" a son origine dans cette exploitation économique même. T... dit que ses oncles, et frères et soeurs et toutes ses tantes ne peuvent pas, à eux tous, réunir la somme de vingt-cinq francs parce que:

> Il n'y avait plus d'économie, (...); ma famille avait dépensé tout son argent pour se nourrir pendant ces jours d'inaction (En quête, 57).

Cette pauvreté, cependant, ne résulte pas seulement de l'inaction. L'exploitation des Noirs joue un rôle plus grave que l'inaction. T... dit que les Noirs ne travaillent que pour le Commandant et son équipe. Les policiers et les miliciens qui forment son équipe, en arrivant dans chaque village y demeurent au moins deux semaines; et dès leur arrivée ils s'installent en maîtres, se choisissant six ou cinq très belles cases. Ils pillent le village: coqs, moutons, chèvres, porcs, sans rien épargner, "Des femmes étaient violées en présence de leurs maris, des pucelles en présence de leurs pères" (En quete, 63). Ce n'est pas seulement ce pillage qui ruine l'économie des familles noires; ce qui est plus grave c'est que les Blancs qui achètent les produits des Noirs en fixent les prix, mais quand il s'agit des produits des Blancs, ce sont eux aussi qui fixent les prix. Le marché périodique organisé par le Commandant pour la vente et l'achat des amandes de palme et du bétail montre la nature de cette exploitation déplorable.

En ce qui concerne le marché des amandes de palme, c'est le Commandant qui ordonne aux gens de récolter les noix de palme pourries et desséchées, d'en extraire les amandes en brisant les noyeaux et d'aller vendre le produit aux marchés périodiques qu'il organise. Ce sont des commerçants européens qui viennent acheter ces amandes et ce sont eux, les acheteurs, qui fixent le prix, ce qui paraît étrange aux Noirs. On est d'accord avec Makouta-Mboukou que chez les Noirs, si quelqu'un a quelque chose à vendre, c'est lui, le vendeur qui fixe le prix que l'acheteur et le vendeur peuvent débattre: l'acheteur tâche de l'abaisser au maximum tandis que le vendeur essaie de le maintenir aussi haut que possible, jusqu'à ce que les deux arrivent à un accord. Ce n'est pas le cas chez les colonisateurs dont le but est d'exploiter les Noirs; eux fixent les prix non seulement quand ils vendent, mais aussi quand ils achètent. Makouta-Mboukou condamne cette injustice en montrant qu'après une telle opération T... ne peut pas même acheter une boîte de sardines avec le produit de plusieurs semaines de travail fatigant. Quand les Européens fixent le prix des amandes du jeune T... il ne peut pas protester, mais quand il essaie de prendre exemple sur les Européens ceux-ci le brutalisent en le traitant de voleur. T... pense qu'il peut acheter trois boîtes de sardines avec l'argent qu'il gagne de la vente des amandes de palme, mais quand il prend les trois boîtes et offre tout son argent au vendeur portugais pour les payer, celui-ci avec deux de ses agents se précipite sur lui comme sur un voleur, et personne n'ose le défendre.

Un autre aspect condamnable de cette exploitation économique c'est le fait que les Blancs forcent les Noirs à vendre leurs produits même s'ils ne veulent pas. Makouta-Mboukou montre que la vente obligatoire ruine les villageois et qu'ils en ont assez:

> Peu à peu la population du district se lassa. La vente obligatoire d'amandes de palme, qui exigeait un travail régulier et pénible et qui prenait tout le temps des villageois et ne leur rapportait rien, les ruinait. Les marchés périodiques furent de moins en moins fréquentés (En quête, 62 - 63).

Mais Makouta-Mboukou connaît profondément le degré de la spoliation des Noirs par les Blancs; il montre que les Blancs ne laissent pas les Noirs vendre à leur gré. Ils n'ont pas la liberté de vendre ce qu'ils veulent, quand ils veulent, où ils veulent et à qu'ils veulent. Ce qu'on constate c'est que:

> ... le 'Commandant' envoya par tout le pays une foule de miliciens et de policiers. Le fouet aux fesses, les villageois saccagèrent la forêt, examinant chaque centimètre carré au pied des palmiers, pour n'oublier aucun noyau de palmiste, échevelant leurs beaux bouquets pour démasquer la noix pourrie la plus cachée. Chacun, au bout d'un temps fixé par les chiens du Commandant, devait apporter sur la place du village une importante quantité d'amandes de palme également fixée à l'avance. On obéissait et on travaillait. Qui n'obtenait pas la quantité fixée était ligoté, roué de coups. Ce fut pire que le séjour en Egypte (En quête, 63).

Ce n'est pas seulement la vente et l'achat des amandes de palme dont il s'agit quand nous abordons l'exploitation économique; il en est de même pour le bétail. Tous les

mois, à tour de rôle chaque canton doit envoyer au marché du Commandant des chèvres et des chochons, des poulets et des oeufs dont le Commandant règle les prix à l'avantage des Blancs. Makouta-Mboukou déclare que les prix sont dérisoires: "dix francs la chèvre, vingt francs le cochon, un franc cinquante le poulet et cinquante centimes la douzaine d'oeufs". (En quête, 65). Mais dans le marché coutumier ces prix peuvent être respectivement de l'ordre de trente, cinquante, cinq, et deux francs. A travers T... Makouta-Mboukou révèle une vraie exploitation et montre que le Commandant ruine les paysans au moyen de ce marché dont ils ne tirent aucun profit. Ce qu'il y a de gênant encore c'est que le Commandant lui-même sera le premier à rouer de coups ceux qui n'arriveront pas à payer les impôts, et Makouta-Mboukou résume cette injustice en écrivant:

> Ainsi, ce Commandant qui avait sucé le pauvre paysan sur ces marchés inhumains, tapait-il sur le malheureux comme sur le cadavre d'un gorille (En quête, 65).

Makouta-Mboukou déplore donc cette exploitation économique accompagnée d'humiliation et de cruauté.

Il est nécessaire de signaler que les injustices et les cruautés commises contre les Noirs par les Blancs proviennent du sentiment de supériorité entretenu par les Blancs. Nous avons évoqué dans notre deuxième chapitre l'attitude des Blancs envers les Noirs en ce qui concerne l'égalité. Notre romancier n'hésite pas à nous montrer que les colonisateurs et leurs complices chrétiens,

ressortissants européens, pratiquent le racisme: le serviteur de Dieu qui gifle le héros de En quête pour lui avoir tendu la main en le saluant, le directeur missionnaire qui juge le métier de menuisier trop précieux pour les Noirs, l'emploi des titres Monsieur et Madame uniquement pour les Blancs tandis que "Moniteur" et Monitrice" sont reservés aux Noirs et bien entendu "la ville blanche" de En quête, tout montre la discrimination raciale de la part des Blancs. Makouta-Mboukou se plaint de ce racisme à travers le héros de En quête quand celui-ci parle à Edith:

> Il est dommage que tu ne portes pas mon nez (...). Il est dommage que tu appartiennes à une race que je respecte, mais qui ne tolère pas que l'inférieur de jadis soit son égal aujourd'hui. (En quête, 116 - 117).

Ce héros ajoute qu'il est pénible de voir ceux qui se disent leurs amis se mordre les doigts en constatant qu'ils progressent.

Bien qu'il écrive après l'indépendance, Makouta-Mboukou attaque les colonisateurs en leur rappelant les crimes affreux qu'ils ont commis et dont les souvenirs ne sont pas encore éffacés. Mais il ne limite pas son attaque aux colons d'hier; il met aussi au centre de ses préoccupations dans ses romans les problèmes politiques sociaux et économiques de l'Afrique noire après l'indépendance. Il s'intéresse à la construction nationale et aux activités politiques de l'homme noir au pouvoir. Il semble soutenir la thèse de Josué Ndaba que l'écrivain noir d'avant

l'Indépendance ne s'attendait pas à une situation où le Noir pourrait assumer le rôle oppresseur joué jadis par le Blanc. Makouta-Mboukou pense que "le Nègre seul pouvait rendre au Nègre ce qu'on lui refusait" (En quête, 79). Malheureusement, il est déçu, son espoir est trompé et à travers le héros de En quête, il montre que seule la couleur de l'homme au pouvoir a changé après l'indépendance; les conditions socio-politiques du peuple congolais restent les mêmes. Le protagoniste, porte-parole de Makouta-Mboukou dit:

> Cependant, avec un peu de courage on peut reconnaître que ce que les Congolais ont de plus grand, c'est le don de l'imitation. Et nous avons imité celui qui nous a dominés; et nous continuons comme par le passé, à raser les cheveux des Congolais, pourvu que, pour quelque motif que ce soit, ils portent le nom de prisonnier (En quête, 79 - 80).

Makouta-Mboukou nous montre clairement qu'on ne peut distinguer entre l'administration coloniale et le régime noir des années de l'indépendance. A travers Jean Kayilou, il se demande: "En quoi sommes-nous plus avancés qu'à l'époque coloniale?" (Le Contestant, 222). Le Noir, après l'indépendance, a besoin d'un sauf-conduit pour sortir de la capitale de son pays, ce qui ressemble au laissez-passer autrefois imposé aux Noirs par l'administration coloniale. Néli, la femme de Kinalonga, en a besoin pour pouvoir assister aux obsèques de sa mère. En outre, Makouta-Mboukou, dans ses trois romans, montre que le tribalisme a remplacé le racisme d'autrefois. On ne veut pas du

protagoniste de En quête au poste de substitut du Procureur Général parce qu'il appartient à une tribu haïe de tous:

> Cette tribu avait commis le péché d'être placée par le Dieu du ciel dans un coin du pays qui avait été parmi les premières régions à être touchées par la civilisation étrangère et à connaître l'école. Les autres tribus en voulaient à la mienne à cause des privilèges dont elle jouissait sans en être responsable. (En quête, 129).

Dans Le Contestant, Jean Kayilou constate que "les quatre cents prisonniers dont il avait relevé l'identité étaient tous des Malonga, des Malanda, des Louzolo, des Nkouka, des Tchikanbou, des Ngoma, des Ngimbi. Il n'y eut ni Itoua, ni Elende, ni Okombi, ni Akananga, ni Ubani" (Le Contestant, 198 - 199). En cela Makouta-Mboukou dévoile un tribalisme qui est aussi mortel que la gangrène. Dans Les Exilés, il fait savoir aux lecteurs que le tribalisme règne; et que le sentiment national est inconnu. Au lieu d'inviter les plus intègres et les plus intelligents à gouverner avec lui pour éviter les querelles claniques, le protecteur Durmen appelle des collaborateurs dévoués qu'il recrute dans son clan, "en écrasant les autres clans sous le prétexte fallacieux d'oeuvrer pour le bien national" (Les Exilés, 48). D'ailleurs, Makouta-Mboukou nous informe que Kinalonga et Néli, sa femme, appartiennent tous les deux à la tribu que le régime Durmen avait décidé d'éliminer du sol national (Les Exilés, 55) et que la tribu de Lemvokolo, président déchu du régime Durmen, croit qu'elle est née pour le pouvoir (Les Exilés, 95). Makouta-Mboukou condamne

le tribalisme puisqu'il suscite les querelles claniques, prive les gens de leurs droits et rend la justice un mot vide de sens comme le racisme pratiqué par les Blancs.

Un autre malheur qui caractérise les régimes du monde noir est le désordre économique. Jean Kayilou dans Le Contestant s'aperçoit que le plus grand ennemi de la société kalawala c'est la pauvreté. Il croit que si l'argent circule dans le pays la condition socio-économique des Kalawala s'améliorera. Mais "l'argent circule si peu! Et l'envie de vivre est si grande et si légitime qu'on ferait n'importe quoi pour manger un morceau" (Les Exilés, 33). A cause de ce désordre économique, la vie devient impossible avec la hausse excessive des prix, le chômage qui rend les sans-travail de plus en plus agressifs, la faim qui s'installe partout, la maladie, le manque de médicaments et la mort. Mais les chefs ont suffisamment d'argent; "ils ont des villas qui valent des millions, chez les Nègres et au pays de Sainte Bernadette. Les banques de Suisse ne tournent que grâce à eux" (Les Exilés, 65). Et d'une manière à la fois ironique et satirique, Makouta-Mboukou ajoute:

> Mais ils ont suffisamment d'humanité pour aimer leur peuple et le sacrifier tour à tour. N'est-ce pas du sang, du sacrifice, de la pauvreté, de la misère et des larmes des citoyens que dépend le salut d'une nation? (Les Exilés, 65).

Makouta-Mboukou dépeint le régime noir comme "tout occupé à affermir son autorité sans avoir le temps de concevoir une économie nationale saine, humaine et viable. (...). L'effort le plus important est sacrifié à la formation d'une

force de répression nombreuse, bien entraînée, mais onéreuse".[1]

Sur le plan économique, Makouta-Mboukou révèle comment l'Orient exploite les Noirs après l'indépendance. Chaque fois que le Chef noir a besoin d'argent et qu'il se tourne vers l'Orient, celui-ci promet de lui en donner à la seule condition qu'il lui obéisse. Mais cette aide économique de l'Orient n'est qu'un moyen de trouver un marché pour ses produits; car au lieu de l'argent sollicité par le Chef noir, ce qu'envoie l'Orient ce sont les produits tels que "des tonnes de ciment, des fers à béton, de tôles, de riz, de conserves, de sel, de poissons" (En quête, 153). C'est le Chef noir qui doit vendre tous ces produits pour trouver l'argent qu'il avait sollicité; et il doit rembourser à l'Orient annuellement un dixième de sa dette à partir de la dixième année. Pire encore, l'Orient n'apprend pas aux Noirs à produire eux-mêmes ce dont ils ont besoin, parce que parmi les produits envoyés par l'Orient, il n'y a pas d'appareils agricoles et industriels pour la production. Un des personnages de En quête se plaint:

> Il n'y en a pas un seul, (...); il ne faut pas que nous produisions nous-mêmes notre riz. Et c'est ainsi que notre chef est devenu le représentant commercial des monarques orientaux, et notre pays un débouché pour l'industrie du levant, (...). Ce qui me peine c'est de connaître la vérité, celle de l'esclave affranchi qui, volontairement, s'aliène pour trente sous. (En quête, 153).

---

1. Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Introduction à la littérature noire, Yaoundé: CLE, 1970, 34.

Makouta-Mboukou montre donc aux lecteurs que l'attitude de l'Orient est celle d'un néo-colonialiste tandis que l'attitude des régimes noirs ressemble à celle d'un esclave affranchi qui vend sa volonté pour presque rien.

Pour Makouta-Mboukou, le progrès n'est qu'un vain mot au Congo comme ailleurs en Afrique noire. Tout ce que ce mot signifie c'est habiter le palais qui, autrefois était la demeure du Gouverneur Général, c'est être propriétaire d'une Zodiaque, c'est siéger à l'O.N.U. Pour les masses laborieuses congolaises rien n'a changé, on foule la terre toujours au même endroit; les prisonniers, ravalés au rang de bêtes, ont toujours la tête rasée. Makouta-Mboukou exprime sa déception en ce qui concerne la situation des prisonniers noirs maintenant que l'homme noir est au pouvoir. Le prisonnier noir était l'objet de toutes sortes d'humiliation à l'époque coloniale, et, après l'indépendance, il reste toujours humilié. Makouta-Mboukou informe ses lecteurs:

> Un procureur va, un procureur vient, la justice va son petit trot, et les prisons nègres, gérées par des Nègres s'emplissent de Nègres aux têtes chauves qui se nourrissent de manioc fermenté et de poissons salés pourris, solution infaillible pour ulcérer les intestins (En quête, 80).

Dans Le Contestant, Makouta-Mboukou nous décrit la prison Kalawala après l'indépendance. C'est un endroit à craindre. Comme nous le montre l'angoisse de Jean Kayilou avant qu'il ne devienne pasteur ambulant. Jean Kayilou a peur:

> Peur surtout de la prison! Car un rien vous faisait passer du commissariat où vous subissiez une bastonnade en règle, à la maison d'arrêt où tous les martyres vous attendaient. Et la prison était faite pour les bourgeois, vocable qu'on n'a jamais su définir avec netteté (Le Contestant, 158).

La condition des prisonniers y est en effet déplorable. Makouta-Mboukou, avant de présenter aux lecteurs de Le Contestant la torture que subissent les prisonniers, décrit ces infortunés quand Jean Kayilou arrive à la prison:

> La porte, une fois déverrouillée, il vit un spectacle abrutissant. Ils étaient là, cinq cent cinquante prisonniers, serrés les uns aux autres comme des palmistes dans un sac. Ils étaient dans ce qu'on appelait "la grande salle", une pièce à peine plus grande qu'une salle de classe de quarante élèves. Ils étaient maigres comme des tuberculeux. Visiblement ils n'avaient pas mangé depuis plusieurs jours. Des visages livides aux joues horriblement creuses et aux fronts excessivement proéminents, le tout noyé dans une barbe sale livrée aux poux et aux puces (Le Contestant, 196).

Par cette description, Makouta-Mboukou montre qu'il n'y a pas de différence entre la condition des prisonniers de l'époque coloniale et celle des prisonniers du régime des Noirs après l'indépendance. Il ne s'attendait pas à une telle situation et fait dire au protagoniste de En quête (ou est-ce lui-même qui parle?):

> Mais maintenant je suis déçu; car au moment même où j'écris ces lignes passent devant ma fenêtre des prisonniers à la tête rasée et dont l'aspect est voisin de celui de l'esclave d'autrefois. (En quête, 79).

Le lecteur de Le Contestant apprend aussi comment on sert le repas aux prisonniers. Le repas qui ressemble à la

nourriture des cochons est déposé à même le sol au centre de la cellule et les prisonniers doivent aller se servir sur le sol même. On constate aussi que les prisonniers dorment debout dans une chambre où ils ne peuvent prendre appui nulle part et où ils pataugent dans l'eau jusqu'aux chevilles. Chaque cellule est infestée par des asticots qui sortent à la fois de l'urinoir et d'un demi-tonneau qui sert de fosse d'aisances et qui reste dans la cellule pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'il soit plein avant qu'on ne le sorte et ne le vide. La torture qui caractérise la vie en prison comprend deux baptêmes: baptême de l'eau et baptême du feu. Pour le baptême de l'eau, par immersion, on renverse le prisonnier, lui attache le bras le long du corps; puis on lui passe un triple tour de corde aux chevilles et le soulève par la poulie, la tête en bas, jusqu'au plafond. Il reste pendu plus d'un quart d'heure. Ensuite on fait jouer la poulie et le malheureux descend tout doucement jusqu'à ce que sa tête plonge dans un demi-tonneau plein d'eau, et il se débat jusqu'à ce qu'il s'étouffe. Quant au baptême du feu, c'est le courant électrique. Le prisonnier est assis dans un fauteuil en rotin et on lui attache les pieds et les bras contre le fauteuil. On lui accroche ensuite deux fils conducteurs aux oreilles et l'on fait tourner une machine à la façon de la manivelle d'une vieille automobile. Un décharge électrique se déclenche, bascule en l'air le pauvre prisonnier et le jette au loin avec le fauteuil. La plupart du temps, lorsqu'on redresse le prisonnier, il est inanimé et ce n'est qu'au bout d'un long

moment qu'on réussit à le ranimer. A propos de ces tortures et des conditions déplorables dans la prison, Makouta-Mboukou se demande à travers Jean Kayilou:

> Comment peut-on au XX^{e} siècle, dans un pays socialisé scientifiquement, traiter aussi sauvagement des êtres humains? Qui pourrait, avec un peu d'amour, laisser son chien passer une heure seulement dans un lieu aussi immonde? (Le Contestant, 204 - 205).

Makouta-Mboukou décrit l'intérieur de la prison d'une manière si détaillée que le lecteur pourrait avoir l'impression d'y avoir séjourné lui-même. Il indique aussi les offenses qui peuvent amener un citoyen en prison. Malonga, par exemple, est condamné à vingt-cinq ans de prison ferme pour avoir posé sur sa table de travail la photographie d'un ex-Président de la République du Kalawala; Bilongo, lui, est accusé de complicité avec les ennemis du régime pour avoir bu un verre de vin de palme en criant, à l'annonce d'un coup d'Etat: "A la santé de la Révolution socialiste scientifique!" (Le Contestant, 207). En plus, le régime kalawala a un autre lieu de torture, Makala, où beaucoup de citoyens périssent, accusés d'anti-socialisme scientifique sous toutes sortes de prétextes. Toute personne qui n'a pas la même pensée que l'homme au pouvoir est traité d'ennemi et est mis en prison. Sans doute, lorsque le protagoniste de En quête se demande, "Et puis comment concevoir que tout le monde ait la même pensée?" (En quête, 119) il exprime l'opinion de Makouta-Mboukou.

Par ailleurs, Makouta-Mboukou montre que la corruption qui caractérisait l'administration coloniale est toujours à l'ordre du jour après l'indépendance quand le Noir se trouve au pouvoir. Nous avons parlé des petits commis et des interprètes à qui on devait graisser la patte. Ils sont toujours là:

> La plupart de ces commis vivent encore, et grand nombre d'entre eux occupent, avec l'accession de mon pays à l'indépendance, des postes très importants, (En quête, 40).

Quant au comportement de ces anciens commis devenus importants après l'indépendance, il résume tout par le proverbe: "Qui a bu boira" (En quête, 40) ce qui signifie que la corruption continue. Ce que Makouta-Mboukou trouve pire encore dans la conduite de l'homme noir au pouvoir c'est qu'il se méfie de ses concitoyens, s'attache aux Blancs et cherche conseil auprès d'eux. Le protagoniste de En quête se demande:

> N'est-il pas pénible de constater que les petits souverains africains que le vent de l'indépendance a précipités par hasard au sommet de nos Républiques se méfient de leurs propres frères pour s'attacher aux juristes blancs qui, souvent, n'ont ni plus de diplômes, ni plus d'expériences que ceux qu'on écarte? (En quête, 117).

Makouta-Mboukou dénonce l'absurdité de prendre pour conseillers juridiques ceux qui font semblant d'être des amis mais qui se mordent les doigts de dépit lorsqu'ils constatent que le pays progresse. Comment peuvent s'améliorer les conditions sociales, économiques et politiques lorsque l'homme noir au pouvoir choisit de tels conseillers?

Les conditions ne changent donc pas après l'indépendance. Les atrocités commencées par les Blancs continuent et se perfectionnent sous l'homme noir d'une manière plus inhumaine que pendant la période coloniale. Le héros de En quête raconte comment et pourquoi un jeune docteur, le tout premier docteur qu'ait connu son pays, est exécuté:

> Ils l'ont lâchement abattu comme un chien, simplement parce qu'il a demandé à son souverain quel était son programme économique et quelle fraction il en avait réalisée depuis trois ans que la nation l'avait élu maître (En quête, 118).

Un autre souverain accuse trois étudiants en sciences, en vacances chez eux, d'avoir préparé un complot contre lui sous l'instigation des impérialistes. Ainsi accusés de tentative de meurtre contre la personne du Chef de l'Etat, les trois étudiants sont exécutés en présence de leurs parents. Cette atrocité est commise pour étouffer dans l'oeuf les autres tentatives. Makouta-Mboukou dévoile les atrocités du régime noir dont les caractéristiques principales sont le mensonge, la calomnie, la trahison, la vengeance, l'adultère, le meurtre et toutes autres abominations humaines que les Congolais avaient en horreur autrefois. Le goût du sang et la cupidité s'installent confortablement tandis que la vie humaine importe peu. Le lit des rivières s'encombre de corps humains, hommes, femmes et enfants, empilés dans des sacs ou chargés de granit pesant qui les entraîne au fond. Makouta-Mboukou

montre très clairement que les Congolais sont devenus sadiques après l'accession à l'indépendance:

> On est égayé par la souffrance des autres. On écartèle des femmes sur le point d'accoucher, des petits enfants imbibés d'essence servent de torches, la nuit, pour éclairer les alentours des quartiers généraux des brigades de choc chargées d'éliminer sur le champ tous les Congolais qui refusent de porter le bleu et la médaille rouge (En quête, 134).

Makouta-Mboukou constate que le pays souffre d'un désordre général. On fabrique des crimes pour éliminer les innocents. Le héros de En quête informe les lecteurs que "le fils calomnie son père, et celui-ci va finir ses jours dans un sac précipité au fond du fleuve, après avoir transité par un prison tenue par les jeunes..." (En quête, 141). Le lecteur apprend aussi que le cadet peut accuser son aîné de garder chez lui un pistolet automatique, ce qui peut mener cet aîné à la mort avant qu'on n'apprenne que le pistolet n'est qu'une grosse pipe ancestrale, noircie à la fumée. Pour atteindre ses buts politiques l'homme noir au pouvoir prétend unir les hommes. Mais Makouta-Mboukou se demande comment on peut unir les hommes en les armant les uns contre les autres comme nous l'avons montré dans notre chapitre précédent. Il se demande encore où en est la justice si le combat ne consiste qu'à supplanter le maître et le riche, où en est l'égalité s'il ne s'agit que de faire passer sur le plateau de gauche ce qui est à droite. Makouta-Mboukou ne peut pas s'imaginer que l'utilisation de la force rétablisse l'équilibre si la

course à l'argent a déséquilibré le monde. Selon lui, la violence ne guérit pas (Les Contestant, 175 - 176).

Pour l'homme noir au pouvoir, cependant, la violence est l'outil par excellence pour atteindre son but, pour se maintenir au pouvoir. Il commet beaucoup d'actes inhumains au nom de la paix. Tout le monde doit avoir une instruction militaire non pas pour défendre le pays contre une agression externe, mais pour que tout le monde apprenne à tuer son semblable (voir: Le Contestant, 94). Il compte sur les miliciens qui l'entourent pour conjurer les prétendus coups d'Etats dirigés contre lui. Jean Kayilou ne fera pas, lui, cette formation militaire. Selon lui, et, sans doute selon Makouta-Mboukou, si des mécontents s'accumulent en grand nombre, c'est que le régime n'est pas suffisamment régulier:

> ... il doit se demander ce qui ne va pas et pourquoi les gens sont mécontents. Tous les mécontents ne sont pas systématiquement contre lui. Pourquoi ne les convoque-t-il pas comme font tant d'autres souverains pour apprendre de la bouche des citoyens, sans intermédiaire, les raisons de leur bouderie. (Le Contestant, 103).

Makouta-Mboukou, aussi bien que l'homme au pouvoir, constate qu'il n'est pas facile, pour ceux dont les nerfs ne sont pas solides, de tuer un homme. Que font les souverains africains, qui ont peur de perdre le pouvoir, pour rendre solides les nerfs des jeunes?

> ... on a pris l'habitude de droguer les jeunes gens, de les empiffrer de chanvre indien, de les anéantir, en somme, pour les utiliser à anéantir, (Le Contestant, 98).

Makouta-Mboukou sait bien que les Congolais n'aiment pas la drogue. D'après les Congolais: "La drogue, ça renverse le cerveau! ça fait voir à l'envers!" Et l'on avait eu raison. Car les jeunes qui l'avaient prise voyaient tout à l'envers maintenant. Et au lieu de protéger le peuple, ils le maltraitaient..." (Les Exilés, 40). Quel en est donc le résultat?

> Les rues jonchées de blessés et même de cadavres. La ville tout entière pleurait, Et le régime interdisait aux médecins de révéler que la majorité des jeunes gens qui devenaient fous sortaient de la milice populaire, ce corps d'élite que le régime avait crée en face de l'armée, de la police et de la gendarmerie régulières, pour défendre, la machette à la main, le doigt à la gâchette, le cerveau noyé dans la vapeur chaude du haschisch, (Le Exilés, 41).

En plus, Dianata dans Les Exilés apprend aux lecteurs que la ville est infestée de fous qui saccagent et tuent, et que la ville tout entière est dans la terreur. On dirait la malédiction du ciel!

Makouta-Mboukou sait bien d'où proviennent toutes ces atrocités. Il constate que dans un pays où la violence est à l'ordre du jour, les hommes se battent parce qu'ils manquent d'amour, parce qu'ils sont rongés par une cruauté éternelle. Dans Les Exilés il note qu'à cause de ce manque d'amour, on répond à la violence par la violence, le sang est lavé dans le sang et une insulte qu'autrefois on passait sous silence devient aujourd'hui un crime que l'on paie de sa vie (Le Exilés, 46). La violence règne parce que "le pouvoir est au bout du canon", (Les Exilés, 58).

Par conséquent les souverains noirs tuent pour rester au pouvoir et les mécontents dirigent des complots pour éliminer les tyrans. Makouta-Mboukou dénonce ce comportement des hommes au pouvoir qui tuent pour règner en disant:

> Tuer c'est leur affaire. Pour un rien, ils exécutent sans scrupule, cinquante, cent, deux cents et plus si besoin est pour des péccadilles (Les Exilés, 66).

Puis il met à nu la faillite des Noirs qui condamnent les Blancs. Il fait dire à Kinalonga:

> Les Nègres ne sont pas meilleurs que les autres races. Nous ne sommes pas meilleurs! Que faisons-nous là où nous sommes au pouvoir? Nous sommes égoïstes, haïneux, cruels, et nous assassinons (Les Exilés, 66).

On voit donc que Makouta-Mboukou considère le régime des Noirs comme un régime aussi (sinon plus) déshumanisant que le régime des Blancs. Le seule changement c'est que le Nègre est devenu un loup pour le Nègre. Les opposants au régime des Noirs, noirs eux-mêmes, attendent jour après jour la chute de ce régime tyrannique comme on avait attendu la chute du régime des Blancs autrefois. Un coup d'Etat se trame. Mais Makouta-Mboukou ne pense pas qu'un coup d'Etat soit la solution propre à renverser un régime tyrannique parce que, réussi ou réprimé, il n'aboutit qu'à un flot de sang. C'est pourquoi Jean Kayilou dans Le Contestant se demande:

> Un coup d'Etat réussi ou réprimé, doit-il toujours se conclure par un flot de sang? par des vies humaines anéanties? (Le Contestant, 103).

D'ailleurs, Makouta-Mboukou ose dire que, la plupart du temps, un mauvais chef renversé est remplacé par un pire au Congo. Un des personnages de En quête, l'écrivain, nous montre cette absurdité:

> L'homme est absurde! La femme est absurde, le jeune Congolais est absurde! Ils lèvent la tête contre leur chef borgne. Ils montent en foule au palais pour prendre au collet, comme un voleur, celui qu'ils auraient pu remettre sur la bonne voie et prononcent contre lui la peine que la justice celeste n'a pu prononcer, même contre Barrabas, le bandit de grands chemins. Puis ils se donnent pour guide un aveugle parjure, qui a couvert les rues de la ville et les sentiers des forêts et tapissé le fond des rivières d'alentour du sang et des cadavres des pauvres gens. Et les Congolais ont crié: "Hourra! Tu es le chef qu'il nous fallait", (En quête, 139 - 140).

On se rend compte que lorsqu'un mauvais chef est remplacé par un pire, c'est le mécontentement qui en résulte, ce qui aboutit à un contre-coup d'Etat qui est caracterisé d'avantage par un flot de sang.

Makouta-Mboukou lui-même connaît bien beaucoup d'actes inhumains qui sont journellement commis au nom de la paix et au nom de la Révolution dans les pays indépendants de l'Afrique; mais ces atrocités ne sont commises que pour permettre aux chefs d'Etat de conserver leur place ou pour éliminer ceux qui n'ont pas la même pensée que l'homme au pouvoir et ceux qui aiment la vérité; on connet davantage d'atrocités pour éviter les critiques sévères de l'administration. Makouta-Mboukou résume les buts et les méthodes des atrocités commises par les chefs nègres:

> Un chef du gouvernement désireux de se débarrasser d'un ministre trop franchement ami de la vérité provoque un remaniement ministériel, en déclarant que cela répond aux aspirations du peuple et à la sauvegarde de la paix! Un Chef d'Etat, pour éviter les critiques trop sévères de son contrôleur financier sur la gestion des trésors nationaux, l'accuse de détournement du denier public et le met au cachot, au nom de l'équilibre national et du bonheur social. Un conseiller trop sincère ne réussit jamais auprès d'un conducteur d'hommes. Et le terrible pour nos chefs nègres, c'est qu'en dehors d'eux il n'est pas de vérité qui vaille (En quête, 162).

Tous les souverains noirs sont inquiets, mais que font-ils pour se rassurer? "Ils répondent à la confiance du peuple par la brutalité. Ils s'imaginent que tous les citoyens sont rongés du même désir qu'eux et brûlent de leur succéder sur le trône" (En quête, 124). Mais ils ne se rassurent pas de cette manière; ce qui en résulte c'est qu'ils ne tolèrent pas ceux qui ont des idées différentes des leurs ou opposées aux leurs. C'est pourquoi ils en veulent aux intellectuels et aux chrétiens comme nous l'avons signalé dans notre chapitre précédent. Leur dernier espoir est l'armée. Ils comptent sur les officiers et les soldats pour rester au pouvoir. Makouta-Mboukou montre que ces chefs font tout pour avoir les officiers dans leur poche. Les officiers ont tout ce qu'ils veulent, l'or et le pouvoir. Car d'après Makouta-Mboukou ce sont les officiers qui font des coups d'Etat, les chefs les empêchent de les faire en les corrumpant. Les officiers reçoivent tout: villas, Mercédès, gros salaires, barettes tous les ans et poste de responsabilité; ils commettent tant d'atrocités impunément qu'ils deviennent la terreur de la

population qu'ils doivent rassurer. Makouta-Mboukou dénonce cet amour de l'argent chez les soldats africains en disant:

> Le soldat africain, devant les billets de banque, n'a pas d'alternative, Peu importe qui les lui donne!. Pourvu qu'ils soient vrais et nombreux, il les accepte au détriment de sa mère, de son père, de ses frères et soeurs, de ses amis, de son dieu, quand il en a un. Car au diable un pouvoir qui prêche l'honneur, l'humanité et la prospérité de tous. (Les Exilés, 83).

De ce que nous expose Makouta-Mboukou nous voyons très clairement s'opérer le transfert de la violence, de l'exploitation, de l'injustice, de l'intolérance socio-économiques et politiques du Blanc colonisateur au Noir dirigeant qui le remplace. Makouta-Mboukou montre aussi les dangers de l'application aveugle et inconsidérée de toute idéologie importée qui ne se conforme pas aux valeurs sociales et morales des Africains auxquels on l'impose. D'ailleurs, les atrocités quotidiennes et les meurtres qui caractérisent les régimes noirs qui se disent révolutionnaires et socialistes scientifiques démontrent une conception erronée de l'indépendance et de la révolution. De plus, on est d'accord avec Makouta-Mboukou que:

> La société étant très mal organisée, étant régié par des lois égoïstes souvent inspirées par le simple désir de domination politique dans le monde nègre, est faite de heurts, de troubles sociaux qui ont pour résultat des divisions, la formation de partis multiples, la violence exercée par l'homme aux pouvoir, violence qui va jusqu'aux assassinats politiques répétés et non justifiés. 1

---

1. Jean-Pierre Makouta-Mboukou, Introduction à la littérature noire, 33.

CHAPITRE 5:

LE PARDON ET LA RÉCONCILIATION

Pour mettre fin aux maux politiques et sociaux qui marquent le régime noir au Congo tel que Makouta-Mboukou le dépeint dans ses romans, notre romancier préconise des méthodes à employer. Selon lui, ces méthodes seront efficaces pour éliminer la violence, les cruautés, la pauvreté, tout le désordre qui caractérise le Congo. Dans une étude critique, Makouta-Mboukou fait une recommandation globale:

> Il faut d'abord que le monde nègre se redécouvre. Et cette redécouverte ne commence vraiment qu'au moment où le monde nègre prend conscience de ses valeurs, de ses forces et de ses faiblesses, où chacun reconnaît et revendique sa place dans ce grand mouvement de libération, cette renaissance de l'homme noir, ou plutôt cette réhabilitation de ses valeurs les plus authentiques, et jusque-là méconnues. 1

Voilà la recommendation globale de Makouta-Mboukou; mais comment veut-il que l'homme noir atteigne ce but?

Dans En quête de la liberté, Makouta-Mboukou préconise le retour au terroir, ce qui est en conformité avec sa recommendation générale que nous venons de citer. Il affirme que le monde noir est trop influencé par l'Occident même après l'Indépendance et qu'il est temps pour le Congolais, aussi bien que d'autres Noirs, de ne plus s'aligner sur l'Occident. Quand le protagoniste de En quête

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Introduction à la litterature noire, p.34.

de la liberté raconte l'histoire de la chasse à laquelle il avait participé avec son maître, il nous montre sa déception à l'égard de son maître. Jusqu'au moment où son maître a tiré sur des macaques sans les atteindre, il l'avait considéré comme un sur-homme, sans faiblesse à cause de son contact avec les Blancs. Il pensait que le Blanc avait appris à son maître tout dans la vie. Mais après cet échec il constate que son maître a des faiblesses malgré ses contacts avec l'homme blanc. Il réfléchit sur ce que devait faire son maître, ce que doit faire tout homme noir:

> Il lui fallait se retremper dans le terroir. C'est là près des étangs vaporeux et des vallées humides, c'est dans la forêt aux odeurs multiples et habitée par la civette malodorante, c'est sur les plateaux ensoleillés, royaume de la cigale aux sifflements stridents, c'est dans les arbres touffus pleins de lianes comestibles, oui, c'est dans ces régions murmurantes et mystérieuses qu'il lui fallait aller pour apprendre comment un macaque esquive une balle (En quête, 36 - 37).

C'est donc au coeur même de l'Afrique que l'Africain doit trouver le moyen d'éviter l'influence destructrice du monde blanc, qui prétend le civiliser ou l'aider.

Nous avons montré dans notre chapitre précédent comment Makouta-Mboukou condamne l'Occident colonisateur sur le plan politique et économique; mais il n'épargne pas non plus l'Orient. Il montre comment l'Orient enseigne aux chefs noirs à diviser pour régner; et ces chefs, ayant eu assez d'exploitation économique et politique de l'Occident

se tournent vers l'Orient en espérant ramener chez eux "des palais orientaux aux ornements d'or, pour se croiser les bras le restant de (leur) vie" (En quête, 152). Mais l'Est est aussi exploiteur et aussi inhumain que l'Ouest, car ce qu'il propose au chef noir est humiliant et inhumain.

Tout d'abord sur le plan politique, l'Orient conseille la tyrannie:

> Si tu veux demeurer chef, sois violent, (...) et délecte-toi du sang de ceux qui palpent le front. Les citoyens qui réfléchissent sont dangereux pour le pouvoir. Méfie-toi surtout de l'élite, oppose-la à la populace. Méfie-toi des fonctionnaires, oppose-les aux ouvriers. Méfie-toi de l'âge mur, oppose-le à la jeunesse. Méfie-toi des parents, oppose-les à leurs enfants. Cette politique de bascule donnera longue vie à ton pouvoir, Tout le monde s'entr'déchira. Et tu demeureras seul, debout au milieu du champ dévasté après la tempête, rocher inébranlable. (En quête, 152).

Makouta-Mboukou montre ainsi aux lecteurs que l'Est n'est qu'un diviseur du peuple et que le but de la politique orientale n'est pas le bien-être humain mais le désir de rester longtemps au pouvoir. Dans Les Exilés de la forêt vierge, le Président déchu du Durmon déclare que l'Ouest (les Américains et les Français) ne l'avait pas poussé à commettre les atrocités qu'il avait commises quand il était au pouvoir. Ce sont les Russes et les Chinois (l'Orient) qui lui ont dit que:

> ... Dieu n'existait pas! Que tout commençait ici et ne finissait pas ailleurs! Que l'individu n'avait pas d'existence, et que tout homme qui voulait s'individualiser était à supprimer. Que le pouvoir

était au bout du canon. Que tout dans mon régime devait être lutte de classes. Et que s'il n'y avait dans mon peuple ni classes privilégiés, ni puissances financières, ni propriétaires terriens, il fallait les inventer. Car, (...) c'était la condition de la survie de mon régime. (Les Exilés, 99).

Makouta-Mboukou condamne cette méthode de l'Est en ce qui concerne la politique et il montre son étonnement en faisant dire à Kinalonga:

Cet aveuglement des hommes m'épate (...). Quand le levant intervient, insuffle la haine, conseille les assassinats, enseigne les méthodes d'aliénation les plus infaillibles, quand il assure sa présence chez nous, jusque dans nos antres les plus primitifs, parce qu'il nous gratifie de quelques sacs de riz, son action n'est pas impérialiste, mais humanitaire. Le couchant, lui, c'est toujours l'impérialiste éternel. Même là où il n'est pas présent on l'y invente, pour que les régimes impopulaires que nous importons se maintiennent dans la pour que nous suscitons parmi les peuples. (Les Exilés, 99).

Après avoir montré les atrocités de l'Occident colonisateur et celles de l'Orient qui se dit humaritaire, Makouta-Mboukou semble dire aux Noirs de se méfier des deux pouvoirs. Comme nous l'avons signalé dans notre introduction, Makouta-Mboukou ne considère plus nécessaire d'aller vers l'Occident ou vers l'Orient pour chercher des solutions aux problèmes politiques de l'Afrique. Il croit que l'Africain muni de l'amour, du pardon, de la réconciliation générale et de l'unité est capable de résoudre ses problèmes politiques sans avoir recours ni à l'Occident ni à l'Orient, de trouver des solutions africaines aux problèmes africains.

Voilà pourquoi il recommande le retour au terroir. C'est ce retour au terroir et son influence bénéfique qui est le thème principal de Les Exilés de la forêt vierge. Nous voyons que le séjour de Kinalonga dans la forêt vierge prend une dimension bénéfique non seulement pour lui mais aussi pour tous les citoyens du Durnen. On est d'accord avec Ndamba que cette retraite se transforme en une retraite spirituelle parce que:

> Kinalonga réapprend à communier avec un monde, une spiritualité, une éthique qu'il croyait avoir à jamais oubliés. Preuve que toutes les valeurs dont l'Occident avait nourri son être durant des années n'étaient en définitive qu'une couche de vernis sur du bois dur. C'est avec un coeur et un esprit expurgés de tout poison qu'il reviendra à la ville, fort de l'omniprésence et du soutien des mânes ancestraux avec qui il vit désormais en parfaite symbiose. 1

Pour montrer l'efficacité de ce retour au terroir dans les affaires politiques des Congolais, Makouta-Mboukou nous présente un Kinalonga nouveau après son séjour dans le terroir. Le Kinalonga qui regagne Kanganotème est rempli d'amour, de patience, de pardon et de désir de sacrifier ses intérêts personnels. C'est lui qui vient réapprendre à ses compatriotes comment leur pays peut retrouver la paix et la réconciliation nationales au moyen de l'amour, du respect mutuel et du pardon. Ce n'est pas que Makouta-Mboukou prêche une rupture totale avec

---

1. Josué Ndamba, "L'oeuvre littéraire de J.-P. Makouta-Mboukou, ...", Présence Francophone No.12, Printemps, 1976, 39 - 40.

l'Occident et l'Orient, mais il est opposé à toute idéologie importée qui ne se conforme pas aux valeurs morales, sociales et politiques des Africains. Dans un de ses entretiens avec Rodney E. Harris, Makouta-Mboukou dit:

> Il y a une association harmonieuse qui doit se faire entre les apports de l'Occident et les apports du terroir. On est trop longtemps venu de l'Occident imposer à l'Afrique noire une manière de faire, une manière de voir qui n'étaient pas celles des gens du terroir. Il faut maintenant revenir là-dessus, étudier la vie ancestrale. 1

Makouta-Mboukou ne veut pas dire que tout était beau en Afrique noire non plus. Dans le même entretien, il affirme que ce n'était pas tout qui était beau dans la tradition et qu'il y avait de bons, et de mauvais côtés. Pour mettre fin au désordre politique qui menace l'existence de son pays, Kinalonga prend seulement ce qu'il y a de bon; l'amour, le pardon, la réconciliation et le sacrifice tandis qu'il laisse tomber le mauvais: la haine, la vengeance, la colère, la méchanceté et la cruauté.

Parmi les recommandations proposées par Makouta-Mboukou pour résoudre le désordre social, économique et politique au Congo et ailleurs la plus importante c'est l'amour, une des qualités bénéfiques du terroir. Makouta-Mboukou constate que la violence, la haine, la colère et la cruauté qui caractérisent le régime kalawala proviennent du manque d'amour. C'est pourquoi dans Le

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien..." Présence Francophone No.21 Automne 1980, 165.

Contestant, Jean Kayilou préconise l'amour comme le seul moyen de mettre fin au désordre politique qui ruine non seulement son pays mais aussi toute l'Afrique noire. Et dans Les Exilés de la forêt vierge, Makouta-Mboukou montre l'importance qu'il attache à l'amour. Par l'enterrement de la Haine sur la place publique, il invite la société congolaise et la société africaine à enterrer la haine publiquement et sincèrement pour que l'amour puisse régner et que la nation ne chavire pas. Selon lui, c'est de l'enterrement de la Haine que provient la réconciliation générale:

> Cette Haine devrait être enterrée par le Président, parce que c'est lui qui représente la Haine nationale. Mais chacun de nous a sa haine personnelle, sa dose de colère, de méchanceté, de cruauté, de mauvaises actions. Chacun aussi devait jeter son petit cercueil noir couvert de rouge. Ça c'est un symbole: l'enterrement de la Haine qui conduit ensuite à la réconciliation générale. 1

Makouta-Mboukou croit fort bien que c'est l'enterrement de la haine et la renaissance de l'amour qui peuvent ramener le pays à la voie de la réconciliation générale qui éliminera tout le désordre qui détruit le pays. Jean Kayilou, dit déjà dans Le Contestant:

> Si les chefs des hommes avaient un peu d'amour pour leurs sujets, il y aurait moins de malheurs sur la terre. (Le Contestant, 159).

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien...", Présence Francophone No.21, Automne 1980, 165.

Makouta-Mboukou montre donc que l'amour peut tout faire; l'amour supprime l'ombre dans la cellule des prisonniers, et donne un matelas, une couverture et une nourriture saine (Le Contestant, 223).

Un des effets de l'amour, c'est le pardon qui doit précéder la réconciliation. La réconciliation ne peut pas avoir lieu où il n'y a pas de pardon. Les offensés doivent être prêts à pardonner à ceux qui les ont injuriés pour qu'il y ait une vraie réconciliation; car, d'après Kinalonga dans Les Exilés de la forêt vierge:

> Qui pourrait sauver le monde, sinon celui qui a été sauvé par ce monde plein de haine et d'esprit de vengeance? Qui pourrait sauver de la haine, sinon celui devant lequel la haine a baissé les yeux? Qui peut mieux construire, sinon celui dont on a détruit la cabane? (Les Exilés, 91).

Le pardon peut donc mettre ensemble deux groupes jadis opposés pour travailler afin de construire la nation. C'est le pardon qui permettra aux gens de ne pas répondre à la violence par la violence. Il faut signaler que le pardon dont il s'agit chez Makouta-Mboukou n'est pas théorique, ce n'est pas un pardon qui, une fois confronté avec la réalité, se dissoudra et laissera l'offensé rechercher la vengeance; c'est le pardon pratique que préconise Makouta-Mboukou. Il dénonce le pardon théorique qu'on aborde dans les conférences et il montre l'efficacité d'un tel pardon sur les gens quand, en parlant de la soeur Evelyne de Saint-Sauveur (Myriam) il dit:

> Elle revenait donc, heureuse d'avoir su pardonner aux ennemis de l'humanité leurs violences et leurs cruautés. Mais c'était de la théorie, tout cela. Car bientôt confrontée avec la pratique, elle allait se révolter, dans sa robe religieuse, contre les puissances du mal représentées par le pouvoir; bientôt elle allait les maudire et implorer le châtiment céleste sur ces méchants sans conscience, sans âme et sans Dieu (Le Contestant, 248).

C'est donc le vrai esprit de pardon que prêche Makouta-Mboukou, l'esprit de pardon qui permettra au prisonnier même d'être prêt à mourir, s'il le faut, sans "le poing fermé, le visage crispé de colère, la vengeance dans l'âme torturée par l'angoisse de la perdition. (Le Contestant, 194).

Makouta-Mboukou montre cet esprit de pardon pratique à travers Kinalonga dans Les Exilés de la forêt vierge. Quand le Président déchu du Durnen est conduit, les yeux bandés, la bouche baillonnée et les bras entravés dans le dos chez Kinalonga dans la forêt vierge, on pourrait penser que celui-ci se vengerait. Mais, bien que "cet ancien diviseur du peuple, ce spoliateur, ce dictateur et chef sanguinaire" (Les Exilés, 70) soit entre les ongles de Kinalonga maintenant, celui-ci montre un esprit de pardon qui étonne ses proches, Dianata et Bidzouta. Kinalonga rejette l'idée de vengeance en disant à Dianata et, semble-t-il, à tout Africain:

> ... où serait notre originalité si nous pratiquons la pêche comme au temps de nos pères? Le Président déchu a tué pour régner.

> Parlera-t-on un jour de nous, innoverons-nous si nous tuons pour nous venger? La meilleure vengeance ne consiste-t-elle pas à faire des adeptes? Non! Nous ne tuerons pas cette fois. Nous ne condamnerons pas à mort, comme nous l'avons été, mais à la vie! Nous n'affamerons pas, mais ferons vivre (Les Exilés, 74).

Par ce pardon, Kinalonga, porte-parole de Makouta-Mboukou, espère servir la cause de l'unité du peuple du Durnen, un peuple "déchiré par la haine, divisé par le tribalisme et rongé par les passions de toutes sortes" (Les Exilés, 74). Le pardon peut aider le peuple congolais et l'Afrique noire tout entière, à renoncer à tous les vices qui le menacent. Pour Kinalonga, aussi bien que pour Makouta-Mboukou, "après l'ère de la bestialité, de la violence et de la cruauté, après l'ère de la haine, de la désunion et de la division, il faut que l'ère de la rencontre des âmes fasse son entrée" (Les Exilés, 75).

Cependant, il y a trois choses à signaler en ce qui concerne le pardon préconisé par Makouta-Mboukou. Il sait bien que le pardon est difficile, qu'il doit être total, mais qu'on ne l'obtient pas gratis. Pour pouvoir pardonner au Président déchu toutes ses atrocités du passé, Kinalonga a dû lutter contre le vieil homme, l'esprit de vengeance, en lui. Il affirme à Néli:

> J'ai seulement livré bataille au vieil homme qui est en moi et qui de temps en temps réapparaît pour me tenter! Il faut constamment livrer batailles, mes amis! Car le vieil homme est toujours présent. Et si vous n'y veillez, il triomphe de vous!

> Et vous divisez le pays en zone Nord et zone Sud! Et vous tuez et exilez, semblable au géant qui écrase les orteils de petits danseurs pour demeurer seul sur la piste de danse! (Les Exilés, 74).

L'esprit de vengeance, de violence pousse toujours l'homme vers des actes bestiaux et l'homme doit lutter contre lui pour pouvoir accorder le pardon.

En outre, le pardon préconisé doit être total; lorsque l'ancien Président du Durmen "avait foulé aux pieds les lois de l'hospitalité" (Les Exilés, 91) en blessant gravement Kinalonga, son ancienne victime, qui l'avait accueilli dans la forêt vierge, qui avait lavé et soigné lui-même ses blessures et l'avait protégé contre ses ennemis, celui-ci ne cherche pas de vengeance. Il dit tout simplement à Dianata et Bidzouta, qui l'auraient abattu, de le ramener vivant, sans lui faire aucun mal. Et lorsqu'il pense qu'on l'a tué, il est attristé parce qu'il l'aimait. Kinalonga l'aimait "parce que lui, plus que tout autre, avait besoin d'un ami pour lui apprendre l'amitié" (Les Exilés, 89). Kinalonga pardonne tout à son ancien bourreau et il se fâche contre Dianata et Bidzouta: "Si vous l'avez lâchement abattu, disparaissez de mes yeux et n'y reparaissez plus" (Les Exilés, 88).

Cependant, ce pardon absolu exige le repentir sincère. Tout ce que demande Kinalonga à son ancien bourreau, c'est le remords:

> ... ce que Kinalonga désirait le plus au monde, c'était que Foula (Le Président déchu) reconnût et confessât qu'il s'était mal conduit à l'égard de l'homme, son semblable. Qu'il le confessât et en pleurât, c'eût été pour Kinalonga la preuve qu'en ce bourreau d'autrefois vivait encore un homme (Les Exilés, 79).

Makouta-Mboukou nous montre l'importance du repentir dans le terroir lorsque Kinalonga exprime sa tristesse à l'égard de la mort supposée de Foula, l'ancien Président du Durmen. Il décide de ramener les restes de Foula à la ville "car mes mânes ne peuvent tolérer jusqu'à la fin des temps que demeure parmi eux l'esprit d'un homme qui n'a jamais pleuré de repentir pour avoir craché sur son semblable" (Les Exilés, 89). Kinalonga ajoute que Foula n'a jamais pleuré et qu'il a profané le pays de leurs ancêtres par sa présence. Mais quand il découvre que Foula est toujours vivant, et qu'il a versé des larmes de remords, "ces larmes précieuses que Kinalonga avait tant attendues" (Les Exilés, 91), l'exilé Kinalonga déclare le Président déchu "pardonné" en disant:

> Tu n'es plus un assassin! Je t'ai appelé Foula ce qui signifie en ma langue 'qui décime les vies humaines'. Mais tu viens de pleurer, tu viens de verser tes premières larmes humaines. Tu es sauvé! Et tu seras appelé désormais Lemvokolo, ce qui signifie pardonné. (Les Exilés, 91).

Makouta-Mboukou semble aussi dire que la nature même apprécie l'importance du repentir et du pardon. Il montre

que toute la nature accueillit le remords et le pardon de l'ancien Président. Depuis l'arrivée, dans la forêt vierge, de cet ancien Président, maintenant nommé Lemvokolo, "le vent a cessé de gémir sur la cime des arbres, la brise de souffler, les branches de craquer, les oiseaux de chanter, les singes d'aboyer, les serpents de siffler, les grillons de chanter" (Les Exilés, 94) jusqu'au moment où il verse des larmes de remords au moyen desquelles il console la nature. A cause de ces larmes, la nature commence à 'respirer' de manière à fêter la rédemption de Lemvokolo. Kinalonga appelle l'attention de Lemvokolo: "Et tu as vu, et tu as entendu la nature que tu as consolée de tes larmes crier ta rédemption" (Les Exilés, 94).

C'est ce pardon total qui fraie le chemin à la "réconciliation générale, sans laquelle il n'y aurait ni paix, ni prospérité" (Les Exilés, 109). Kinalonga, porte-parole de Makouta-Mboukou, affirme que la nature humaine n'est pas d'être toujours vaincue par les forces bestiales et inconscientes. Il est convaincu qu'on peut mettre fin aux maux qui détruisent la vie humaine et il se demande:

> Si les caprices d'un seul homme, ses lubies et ses extravagances plongent l'humanité entière dans le désarroi et la mort, pourquoi la volonté de deux êtres sincères et désireuses de vérité ne ferait-elle pas tomber, sur la terre desséchée, la pluie fertilisante? Qui a décrété pour toujours que seul le mal serait contagieux? (Les Exilés, 108 - 109).

Si les hommes voulaient, le bien aussi serait contagieux. Et Kinalonga conclut: "Alors la bonté le sera, puisque

nous voulons" (Les Exilés, 109). Il décide donc de se mettre au travail pour rendre la bonté plus contagieuse que le mal. Par conséquent il accepte d'être Ministre de l'Intérieur avec l'esprit de pardon total en lui. C'est avec cet esprit qu'il amène le régime du Durmen à la promulgation de l'amnistie générale et à l'enterrement de la haine nationale.

En ce qui concerne la réconciliation générale, remarquons le discours de Kinalonga comme Ministre de l'Intérieur. Tous les Durméniens s'attendaient à un discours plein de vengeance, qui exécre les ennemis de Kinalonga, mais ils sont déçus. Kinalonga leur parle, au contraire, de la paix, de la clémence et de l'unité. Il évoque tous les maux qui menacent la nation durménienne: la haine, les prisons, les assassinats, le bannissement et l'exil, la pauvreté, la corruption, la violence et la cruauté. Il dépeint la misère d'un peuple sans liberté. Pour lui libérer le peuple ne consiste pas à "vider les prisons le matin pour les remplir le soir", à "rappeler les exilés et les bannis aujourd'hui pour créer d'autres exilés et d'autres bannis demain", à "pleurer les morts dans notre camp pour faire d'autres morts, plus nombreux peut-être, dans le camp de nos semblables" (Les Exilés, 180). En peu de mots, il condamne la vengeance. A la fin de son discours, il invite tous les Durméniens à condamner tous ces maux en disant: "A bas la prison, le bannissement et l'exil! A bas la tombe béante devant notre case! Et

vive la liberté" (Les Exilés, 180). Après un tel discours, tout doit changer parce que les Durméniens l' ont applaudi si massivement que les autorités durméniennes ne peuvent pas dire "Non". Par conséquent, le lendemain, Kinalonga, Ministre de l'Intérieur, lit "le message de salut qui libérait les prisonniers et les exilés" (Les Exilés, 182). C'est l'annistie générale. Ayant ainsi amorcé la réconcilation générale, Kinalonga ne reste pas au pouvoir; il se retire de la scène publique, il démissionne en se disant:

> Il n'y a pas de honte à réconnaître des limites à ses capacités! Seul le sot s'imagine inépuisable dans le temps et l'espace! J'ai brisé les murs de la prison! J'ai coupé les ailes de l'exil! Que d'autres fassent le reste! (Les Exilés, 183).

Kinalonga a une autre mission à accomplir: rendre sa liberté de mouvement à l'ancien Président du Durmen qui s'est réfugié dans le terroir avec Kinalonga lui-même. Pour Kinalonga ni la liberté ni l'amitié n'ont de sens s'il y a parmi les hommes un seul qui ne soit pas libre ou aimé. Il déteste l'attitude égoïste des gens envers la liberté et l'amitié et il proteste quand Dianata et Bidzouta lui disent de rentrer en ville maintenant qu'il est libre, sans tenir compte de Foula, l'ancien Président du Durmen. Kinalonga exprime son idée de liberté en disant à Dianata et Bidzouta:

> Pour vous la liberté a un sens pourvu que vous soyez libres, même si des milliers d'autres hommes sont menacés dans leur vie! Pour vous l'amitié a un sens pourvu que vous soyez aimés, vous, même si des centaines de milliers de vos

> semblables sont haïs. Tant qu'un homme parmi nos semblables sera privé de liberté, je serai esclave avec lui, dans ma chair et dans ma conscience, c'est tout un. Et je ne rirai que lorsqu'il pourra de nouveau rire, parmi les hommes. (Les Exilés, 89).

Makouta-Mboukou semble envoyer un message aux autorités noires à travers le discours et l'attitude de Kinalonga en ce qui concerne la politique. C'est un message qui prêche le pardon, la réconciliation et l'amour. En plus, Kinalonga refuse de rester au pouvoir indéfiniment et l'on a l'impression que Makouta-Mboukou recommande la démission quand l'applaudissement est le plus bruyant. C'est peut-être pourquoi il fait démissionner Kinalonga en plein gloire. Le désir inconsidéré de garder le pourvoir à tout prix rend les chefs noirs tyranniques comme nous l'avons montré dans le chapitre précédent. Mais son message va au-delà de la démission; il a un message aussi pour les chefs déchus qui, comme Foula, espèrent toujours reprendre le pouvoir après leur renversement. Makouta-Mboukou semble dire à tout chef renversé de faire un voyage et un séjour symboliques au terroir pour apprendre à "renoncer au passé, ce passé faussement glorieux qui l'avait dressé contre ses frères, ce passé qui était fait d'incompréhension et d'orgeuil" (Les Exilés, 128). En outre, il semble implorer de tels chefs d'être prêts à réparer les dégats du passé et de se consacrer à la concorde de toutes les regions comme promet Kinouani, l'ancien Président du Durnen:

> J'ai versé le sang de mes frères par orgueil, par méchanceté, pour rien! Je verserai le mien

> pour réparer. Au nom des mânes tutélaires (...) je jure de ne consacrer à la concorde des forêts du Nord et de celles du Sud, des forêts de l'Ouest et de l'Est. (Les Exilés, 128).

Makouta-Mboukou recommande donc que la construction nationale soit faite par tout le monde avec l'esprit d'amour, de pardon, de réconciliation et d'unité. Pour atteindre ce but il faut que la haine personnelle et nationale, la vengeance, la violence et tous les souvenirs amers du passé soient enterrés.

Un autre aspect de la vie au terroir qui nous intéresse c'est l'harmonie. Les gens du terroir, selon Makouta-Mboukou, vivent d'égal à égal. Ce sont seulement ceux qui sont influencés par l'Occident ou l'Orient qui sont violents. Nous avons montré dans notre deuxième chapitre que la liberté de l'homme est une caractéristique indispensable dans le terroir. Kinalonga affirme cette caractéristique même quand il a son ancien bourreau entre ses ongles en disant à Bidzouta:

> Dans la forêt vierge, il n'y a ni captifs, ni esclaves, ni rois, ni sujets, ni riches, ni pauvres. (Les Exilés, 75).

De plus, les gens du terroir condamnent la vengeance et la violence. Foula qui fait la violence et Kimono qui veut se venger respectivement regrettent leur action. Nous avons abordé le cas de Foula qui verse des larmes de repentir en entendant les mots sincères d'amour de sa victime, Kinalonga, quand celui-ci pense qu'on l'a tué.

Kimono, qui veut venger la mort de son oncle autrefois pendu par Foula, blesse sa soeur au lieu de Foula. Le résultat est regrettable. Makouta-Mboukou décrit le sentiment éprouvé par Kimono et la réaction des gens du terroir ainsi:

> Devant ce malheur qu'il n'avait pas prévu, Kimono s'immobilisa. Toute son ardeur tomba. C'est alors que toutes les imprécations des femmes dans la forêt vierge s'abattirent sur ce maudit fils qui avait failli enfreindre la loi de l'hospitalité, et qui venait de jeter le deuil sur la famille, sur le clan, et sur la région tout entière. (Les Exilés, 132).

A cause de cet acte de vengeance et de violence, Kimono est considéré comme un "maudit fils" dont l'acte jette le deuil sur toute la région. Le lecteur de Les Exilés de la forêt vierge apprend aussi que la loi de l'hospitalité est si stricte dans le terroir qu'il ne faut pass "livrer l'ennemi qui a cherché refuge dans notre chaumière". (Le Exilés, 171). On peut voir donc que l'offense commise par Foula et Kimono est vraiment grave.

Cependant, il faut signaler que ceux qui enfreignent la loi du terroir ne restent pas impunis. Mais la punition n'est pas démesurée. Un offenseur qui se repent de son offense est absous et réhabilité comme nous l'avons indiqué dans le cas de l'ancien Président du Durmen. Makouta-Mboukou nous montre aussi que la punition a un but humanitaire. Dans le cas de Kimono, quand les gens du terroir devinent qu'il a l'intention de les trahir à Kanganotême, Dianata et Bidzouta:

> ... se jetèrent sur lui, lui lièrent les bras au dos, comme autrefois les miliciens de l'époque coloniale faisaient des pauvres 'primitifs'. Cependant ici ce n'était pas pour briser, mais pour empêcher de nuir à l'humanité, à la rencontre des âmes, et à l'unité des hommes, qu'on ligotait les bras de Kimono à son dos. (Les Exilés, 134).

De plus, Makouta-Mboukou fait connaître aux lecteurs de Les Exilés de la forêt vierge le système juridique du terroir où, comme nous l'avons montré dans notre deuxième chapitre, tout le monde a le droit d'exprimer son avis avant qu'un accusé soit reconnu coupable et puni. Dans le terroir, les esprits des ancêtres gouvernent les gens; et les mânes des ancêtres les protègent; car les gens du terroir pensent que "sur le terroir, les morts ne meurent pas" (Les Exilés, 159). On voit donc que la justice dans le terroir s'oppose à celle de la ville où d'après un des personnages de Les Exilés de la forêt vierge:

> ... ne parle que celui dont la voix porte au loin, amplifiée par ces appareils inhumains que le fort a inventés au détriment du faible! Ne commande que celui qu'on appelle chef et qui est calé dans son fauteuil par ces instruments des morts que l'homme a imaginés pour créer le silence autour de lui, en humiliant pour l'éternité, ou en réduisant en chair à pâté des créatures semblables à lui. Là-bas, on est son propre justicier. Et l'on expédie, vite, très vite, soit dans la cellule, soit dans la tombe, car il ne faut pas que le prétendu coupable ait le temps de s'expliquer et de se défendre. (Les Exilés, 160).

Mais dans le terroir on ne condamne pas très vite; l'accusé se défend en présence de tout le monde et quand on le reconnaît coupable, il est puni d'une manière à faire de lui un homme nouveau qui mérite d'être réintégré dans la

société. Le petit homme dans Les Exilés de la forêt vierge raconte à Kinalonga et à ses collègues le jugement symbolique du Président du Durmen:

> Et nous l'avons reconnu coupable. Et nous l'avons banni de la société pendant trois jours. Car nous n'enterrons plus, vivants, nos coupables, le jour du marché. C'est une méthode surannée. Nous lui avons mis un morceau d'étoffe noire autour des reins. Nous l'avons administré des coups de fouet brûlants sur ses fesses délicates. Puis nous l'avons chassé sans coutelas, sans bâton sur le haut plateau ensoleillé, où il s'est gavé pendant trois jours de fruits et feuilles sauvages, surveillé par trois gaillards. (Les Exilés, 162 - 163).

Tandis qu'on pense que l'ancien Président est mort, un jeune homme joue son personnage. Après trois jours, on le ramène au centre du village en présence de tout le monde; on le nettoie et l'habille d'un habit neuf. Il n'est plus le chef déchu qu'il était avant d'être envoyé sur le haut plateau, mais un homme nouveau. Les gens du terroir croient que:

> Quand, de sa tombe, il renaîtra parmi les humains, il sera autre qu'il n'a été pendant son premier séjour sur la terre des hommes. (Les Exilés, 163).

Cette assemblée des gens du terroir pour décider le cas d'un membre du clan qui a commis une faute grave contre les usages semble renforcer une autre recommendation de Makouta-Mboukou en ce qui concerne la solution des problèmes politiques: la nécessité du dialogue. Makouta-Mboukou présente dans En quête de la liberté un homme de lettres qui conseille le dialogue, qui recherche le dialogue

avec ses voisins en espérant un moment "où l'homme sera bon, où il sera proche de la divinité", (En quête, 150). Selon lui "le dialogue rétablit l'égalité" (En quête, 150). Voilà pourquoi il recommande:

> Il ne faut mépriser personne, mais recevoir tout le monde, prêter l'oreille à tout, au vent du matin, à la brise du soir, à l'orage, même quand il déverse sur nous des tonnes d'eau, quand il jette contre nous les arbres arrachés du sol, quand il nous aveugle par ses éclairs, il faut prêter l'oreille à tout. Car souvent après ce déchaînement de forces indomptables vient l'accalmie; le temps de (sic) rassérène et le ciel bleu sourit. Le fou même a ses moments d'humanité. (En quête, 150).

En mettant l'accent sur l'importance du dialogue, Makouta-Mboukou indique qu'un régime ne peut pas se bâtir sur le sang et les ossements humains; un tel régime travaille contre lui-même. Mais lorsque le chef permet aux gens de s'exprimer, "le dialogue naquit et avec lui la liberté (En quête, 151), ce qui est doux et désirable.

Un autre aspect de l'harmonie qui existe dans le terroir, c'est la fraternité accompagnée de la charité. Makouta-Mboukou montre aux lecteurs de Les Exilés de la forêt vierge que dans le terroir on n'achète que des objets précieux tels que pagnes, houes, pelles ou limes, ou chaises en rotin, poudre de chasse, cartouches. Mais en ville on achète tout, y compris les aliments que, selon Makouta-Mboukou, les Nègres considèrent comme objets sans valeur: "la nourriture est chose sans valeur chez les Nègres vivant sur le terroir parce qu'elle n'a pas d'autre destinée que d'être évacuée sans retour et sans considération

dans l'herbe loin de toute présence humaine" (Les Exilés, 152); quiconque a faim mange gratuitement chez n'importe qui sans même dire merci. Mais les gens qui se disent civilisés sont différents, car ils sont "si égoïstes et si cruels, et (sic) qu'ils tuent pour un morceau de pain ou de viande" (Les Exilés, 152). Ces gens "civilisés" ont tellement oublié les usages du terroir que souvent ils n'hésitent pas "à envoyer leur domestique en prison pour avoir mangé un morceau de pain sec resté dans le panier", (Les Exilés, 152) et ils considèrent cela comme un vol! Notre romancier ajoute que sur le terroir, on ne considère pas comme voleur quelqu'un qui se sert des aliments, parce que dans le terroir on mange à sa faim gratuitement chez et avec son semblable. On mange "comme des frères, comme des enfants d'une même mère, d'un même ventre". (Les Exilés, 153) mais la civilisation dite moderne a fait disparaître toute cette fraternité et toute cette charité. Selon Makouta-Mboukou il faut donc un retour au terroir pour redécouvrir cette manière de vivre en communion. Cela engendrera l'amour, le pardon et la réconciliation dont on a besoin pour résoudre les problèmes sociaux et politiques qui ruinent le monde noir.

On voit donc que Makouta-Mboukou, en proposant un retour au terroir, semble dire que l'Africain n'a pas besoin d'aller vers l'Ouest ou vers l'Est pour chercher des solutions à ses problèmes politiques. Pour accomplir l'ordre économique, social et politique qu'il faut,

Makouta-Mboukou recommande, avec le retour au terroir, un esprit d'amour, de pardon, de réconciliation générale, de dialogue et de sacrifice des intérêts personnels tels qu'on le trouve dans Kinalonga. Makouta-Mboukou crée dans Kinalonga un exemple des responsables conscients qu'il décrit dans son Introduction à la littérature noire. Ces responsables conscients:

> ... respectent la personne du citoyen et ont le souci de son bien-être parfois au mépris de leur propre personne. Quand ces hommes conscients se trompent, et qu'on le leur dit, il s'amendent, se corrigent, et s'ils ne peuvent s'amender (la nature humaine ayant des limites) ils se retirent sagement du pouvoir. 1

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Introduction à la litterature noire, 33.

CONCLUSION:

Dans les pages précédentes, nous avons essayé d'analyser l'attitude de Jean-Pierre Makouta-Mboukou envers la religion chrétienne et envers la politique (coloniale et post-coloniale). Au cours de cette analyse nous avons montré la manière mordante dont il attaque et la politique et la religion chrétienne de telle sorte qu'il ne plaît ni à l'autorité poliqique ni à l'Eglise. Nous avons montré comment il accuse l'Eglise d'avoir imposé aux croyants noirs les valeurs étrangères des Blancs et les interdits inventés par des êtres humains; il accuse aussi les autorités chrétiennes de complicité avec les dirigeants politiques. Il attaque la primauté de l'autorité politique sur l'Eglise, ainsi que l'intolérance, la violence, et la cruauté des socialistes scientifiques. Surtout il accuse l'autorité politique et l'Eglise du manque d'amour qui, selon lui, est à l'origine de tous les problèmes qui accablent le monde noir. Enfin, nous avons signalé ce que recommande Makouta-Mboukou comme panacée politique et sociale: l'amour, le pardon et la réconciliation générale. Ce que nous comptons faire pour conclure c'est de porter jugement sur cette prise de position de Makouta-Mboukou.

Makouta-Mboukou lui-même affirme sa prise de position intransigeante à travers Jean Kayilou dans Le Contestant quand celui-ci se dit:

> Mais quelle est donc cette gloire que j'aurais visée sans l'obtenir? Ma vie n'a été qu'une vaste constestation! Et moi-même, que suis-je? Un misérable

> contestant. J'ai contesté le droit de l'Eglise d'écraser, par souci d'originalité, les épaules de pauvres humains par des charges inventés. J'ai contesté la primauté du pouvoir temporel sur le pouvoir spirituel. J'ai contesté le droit des dieux terrestres, intolérants et cruels, sur le Dieu du ciel; et j'ai contesté la sincérité et la moralité du socialisme scientifique (Le Contestant, 239).

Voilà le soliloque de Jean Kayilou quand il sait qu'il va mourir. Et de sa fin tragique, on peut conclure à tort que toute sa contestation est inutile parce qu'il n'atteint pas le but qu'il désire. Kayilou lui-même se demande: "Alors, à quoi sert-il de contester les fondements sociaux des idées reçues, si l'on ne peut survivre à sa contestation?" (Le Contestant, 239). Mais Makouta-Mboukou pense au contraire que Kayilou n'a rien perdu, car, "quiconque survit à ses idées a manqué sa mission. L'éternité n'est conférée qu'à qui accepte de mourir en libérant ses idées, comme un fruit délivre la vie en semant des milliers de grains dans la plaine". (Le Contestant, 239). En plus, dans une lettre personnelle, Makouta-Mboukou nous déclare que la contestation de Jean Kayilou "a porté fruit, car c'est autour de lui, malgré sa mort, que le peuple s'est réuni, et non autour du pouvoir. Toutes les confessions (Les Protestants, les Catholiques, les Salutistes, les ngounzistes etc.) ont reconnu le bien-fondé de sa lutte: la lutte pour la liberté".[1]

---

1. J.P. Makouta-Mboukou, Lettre personnelle. Voir Appendice II.

Joan Kayilou est donc comme un nouveau Christ qui meurt pour le salut et la liberté des malheureux.

D'un autre côté, même si nous considérons la fin tragique de Joan Kayilou comme une prophétie pessimiste, Makouta-Mboukou présente une vision optimiste, presque utopique, dans Les Exilés de la forêt vierge. Après le retour de Kinalonga du terroir, il réussit à accomplir la réconciliation générale; cette réconciliation devient possible et même effective après les désespoir que semble semer la fin tragique de Kayilou. La Haine nationale est enterrée et l'amour, le pardon et la réconciliation commencent à régner. En voyant la situation politique au Congo et ailleurs dans le monde noir, on peut considérer la recommendation de Makouta-Mboukou comme utopique. Mais une fois encore, Makouta-Mboukou ne pense pas qu'elle le soit. Dans la lettre personnelle citée plus haut, il compare ce qui s'est passé dans les régimes occidentaux jusqu'au 18^{e} siècle avec ce qui se passe au Congo aujourd'hui. D'après lui, à cette époque-là, "tout appartenait au Roi, Il dépensait à sa guise, Il coupait la tête à qui il voulait. C'est un peu ce qui se passe en Afrique aujourd'hui. Les Présidents, Chefs d'Etat disposent des biens publics comme de leur bien propre. Aujourd'hui, l'Occident tend vers la vraie démocratie (a) dans le choix des dirigeants, (b) dans l'utilisation des biens de la nation. Pourquoi l'Afrique n'irait-elle pas jusque-là un jour?"

"Le rôle de l'écrivain est de hâter ce jour. Pour cela il n'hésite pas à créer ce que vous appelez des Utopies. Mais ce sont des utopies réalistes parce qu'ils proposent des sociétés possibles, c'est en tout cas ce que prêche Les Exilés".[1]

Makouta-Mboukou s'attend donc au jour où tout va changer pour le mieux non pas au moyen de l'exil comme pour le héros de En quête de la liberté, mais au moyen d'une lutte acharnée contre la violence, la cruauté, la vengeance et la dictature. Et les armes à employer pour accomplir la tâche sont l'amour, le pardon, la réconciliation, le retour au terroir pour chercher des remèdes africains aux maux africains.

Comme nous venons de le dire, Makouta-Mboukou semble bousculer tout et assaillir tout le monde autour de lui. Il dénonce les missionnaires européens dans En quête de la liberté en les accusant de mentir, d'être hypocrites, de mépriser les Noirs et de leur imposer des valeurs occidentales. Il leur rend un verdict de culpabilité, et affirme qu'ils "seront les derniers au jour du rendez-vous" (En quête, 93). Il n'épargne pas non plus le clergé africain. Il ose dire que les missionnaires noirs ne sont pas meilleurs que les Blancs. Il n'hésite pas à mettre à

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Lettre personnelle, c'est l'auteur qui souligne. Voir Appendice II.

nu leur hypocrisie, leur silence complice devant les atrocités du pouvoir politique: assassinats, violence, cruautés, emprisonnements et bannissements. Il condamne leur manière de répandre l'Evangile "confortablement calés dans le fauteuil de la chaire d'un temple solidement bâti" (Le Contestant, 226). Il dénonce aussi le fanatisme religieux et l'austérité morale des croyants qui rendent les jeunes adhérents fanatisés, déséquilibrés, inadaptés. Il dit du héros de Les Initiés, Rarimanari: "C'était comme un pion qu'on manipulait. Son indécision, son incapacité de s'adapter à la vie, c'est la religion qui en était responsable. Pas le christianisme, mais cette religion en tant qu'institution qui amène les gens à se comporter d'une manière telle que ce n'est pas **leur** conscience qui vit, c'est la conscience de l'Eglise, du groupe, du milieu".[1] Makouta-Mboukou veut qu'on comprenne le message chrétien. Selon lui, "il faut que le chrétien soit convaincu de ce qu'il fait et de ce qu'il dit et s'il a bien compris, il pourra danser pour s'amuser, pas pour commettre un péché. Il boira parce qu'il aura soif"[2]

Makouta-Mboukou ne condamne pas le christianisme en tant que religion. Ce qu'il dénonce c'est l'attitude des soi-disant saints de l'Eglise envers la politique et

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien...", Présence Francophone No.21, 161.

2. Rodney E. Harris, "Entretien...", Présence Francophone No.21, 160.

envers la construction nationale; il dénonce le rigorisme des autorités de l'Eglise, la division de l'Eglise, l'imposition des valeurs occidentales aux Noirs et le manque d'amour. Il préconise une Eglise Unie qui tiendra compte des valeurs africaines, qui ne dépendra pas des autorités étrangères, qui s'intéressera à la construction nationale et au bien-être social des adhérents et dont le clergé ne se distinguera pas de l'ensemble des fidèles. Makouta-Mboukou nous écrit cependant à ce sujet:

> -Le Christ n'a créé qu'une Eglise
> -Le manque d'amour a créé des Eglises multiples
> -Pour moi ce qui est important, c'est le salut
> -L'Unité des Eglises n'a pas autant de prix pour les hommes (dans la mesure où ils travaillent pour le salut, à quelque Eglise qu'ils appartiennent) que l'Unité nationale. 1

Bühlmann semble être d'accord avec Makouta-Mboukou quand il cite les paroles de Samora Machel:

> The Church divided our people into Christians and pagans, into Catholics and many kinds of Protestants (...). In Mozambique, there are so many Catholics and Protestants. How is that possible? Their body lives in Mozambique, but their head whom they obey lives in Rome or London or somewhere in the United States. This is ridiculous: a citizen of Mozambique should obey authorities in Mozambique. 2

Il s'agit donc, comme chez Makouta-Mboukou d'une théologie de libération, d'une émancipation ecclésiastique qui

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Lettre personnelle.

2. Walbert Bühlmann. The Mission on Trial, 29.

permettra aux Noirs de créer une vraie théologie africaine; une telle théologie mettra fin à ce qui ressemble à un esclavage spirituel des Noirs au sein du christianisme.

Sur le plan politique, Makouta-Mboukou dénonce tout. Il ne voit que des atrocités aussi bien dans le régime colonial que dans le régime des Noirs. Il semble rappeler aux Blancs leurs crimes de l'époque coloniale dans En quête de la liberté. Et, dans Les Exilés de la forêt vierge, Kinalonga affirme cette prise de position en disant:

> Car le souvenir des cargaisons humaines déversées sur le Nouveau Monde n'a pas disparu. Les chants de détresse psalmodiés dans les champs de coton sous le fouet brûlant du maître blanc lui déchirent encore la peau sous ses fesses noires, lui font résonner ses tympans et lui murmurent à l'oreille la loi du talion. (Les Exilés, 64).

Pour les régimes noirs Makouta-Mboukou n'a que dénonciation. dénonciation de leur intolérance politique, de leur violence, de leur cruauté, de leur bannissement qui, selon Kinalonga, "est la plus grande injure qu'on puisse faire à un homme" (Les Exilés, 177), de leur manque d'amour et de leurs assassinats. Ces régimes noirs, tels qu'il les présente dans ses romans sont semblables aux régimes de ceux qu'il appelle "Les responsables 'homme de paille'" dans son Introduction à la littérature noire:

> Pour le responsable homme de paille, la grande affaire est le pouvoir à tous les prix. Il est prêt à tout sacrifier pourvu qu'il demeure au pouvoir: suppression des libertés de tous genres,

> utilisation de la violence pour affermir l'autorité. L'homme de paille dénigre tous ceux qui ne pensent pas comme lui et qui refusent de baiser ses pieds. Il les éloigne du pouvoir par tous les moyens. 1

Makouta-Mboukou montre donc que les hommes noirs au pouvoir sont responsables de tous les désordres qui caractérisent leur régime.

Cependant, comme nous l'avons signalé dans le chapitre précédent, Makouta-Mboukou a un message encourageant pour les Noirs, pour l'humanité. C'est le message qui demande aux Noirs, à l'humanité, de pratiquer l'amour, le pardon et la réconciliation; car, selon Kinalonga un des porte-parole de Makouta-Mboukou, ce que veut l'humanité:

> Ce n'est pas d'exercer la violence à tour de rôle, ni de se venger réciproquement, mais de pratiquer un peu d'amour et de justice qui unissent les hommes. (Les Exilés, 64).

Voilà donc le message essentiel de Makouta-Mboukou; c'est aussi le message du Christianisme, mais qui peut entendre et mettre en pratique ce message? Makouta-Mboukou accuse tous les régimes d'inhumanité, de violence, de vengeance et de cruauté. Il accuse davantage le régime socialiste scientifique d'être trop violent pour pratiquer l'amour, le pardon, et la réconciliation. Dans le contexte africain d'aujourd'hui on pourrait donc dire que son message n'est qu'un rêve, peut-être un rêve réalisable et qui mérite d'être poursuivi.

---

1. J.-P. Makouta-Mboukou, Introduction à la littérature noire, 33.

A notre avis, la recommandation de Makouta-Mboukou est l'idéal, puisqu'elle recherche non seulement la compréhension entre les hommes, mais aussi le bonheur de tous, dirigeants et dirigés également. Son message pourrait être capable de sauver l'Afrique, l'humanité et de créer une nouvelle société dépourvue de haine. Cependant, nous considérons utopique cette société recherchée par Makouta-Mboukou, car la nature humaine est avide de pouvoir, intrigante, violente et intransigeante. Nous ne sommes pas pessimistes et nous espérons, comme Makouta-Mboukou, qu'on parviendra un jour à cette nouvelle société bien que la réalisation puisse prendre longtemps.

Makouta-Mboukou a lancé une attaque qui n'épargne pas la colonisation, la tyrannie, le tribalisme, la haine, le métissage culturel, le rétablissement de l'ex-colonisateur dans ses pouvoirs économiques ou politiques. Et son arme, comme celle de tout écrivain, c'est sa création littéraire, car:

> Pour tous les écrivains, l'arme miraculeuse, c'est la création littéraire: il s'agit de dénoncer la cruauté du maître d'alors, et de revendiquer pour les nègres la primauté de la culture nègre. 1

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien..." Présence Francophone No.21, Automne 1980, 165.

Mais cette création littéraire, comment peut-elle atteindre le but désiré par l'écrivain? Qui écoutera et mettra en pratique son message? Les dirigeants sont trop insensibles, trop intransigeants pour s'amender et les masses analphabètes sont trop faibles pour influencer les dirigeants. A notre avis, Makouta-Mboukou n'est pas un cas à part. Comme beaucoup d'écrivains il devient donc celui qui crie dans le désert et qui a pour seuls auditeurs bien disposés, les impuissants. Makouta-Mboukou sait lui-même que l'écrivain ne peut rien imposer; "il ne peut que suggérer et s'il y a des gens qui sont prêts à l'écouter, peut-être mettront-ils ce qu'il dit en pratique". [1]

---

1. Rodney E. Harris, "Entretien..." Présence Francophone No.21, Automne 1980, 165.

BIBLIOGRAPHIE:

Oeuvres romanesques de Jean-Pierre Makouta-Mboukou.

Les Initiés. Yaoundé: CLE, 1970, 85 p.

En quête de la liberté. Yaoundé: CLE, 1970, 164p.

Le Contestant. Paris: La Pensée Universelle, 1973, 256p.

Les Exilés de la forêt vierge ou Le grand complôt. Paris: L'Harmattan, 1981, 206p.

Livres;

Andersson, Efrain. Churches at the Grass-roots. London: Lutterworth Press, 1968, 296p.

Beti, Mongo. Le Pauvre Christ de Bomba. Paris: Présence Africaine, 1976, 284p.

Biarnes, Pierre. L'Afrique aux Africains. Paris: Armand Colin, 1980, 480p.

Bühlmann, Walbert. The Mission on Trial. Middlegreen, Slough: St. Paul Publications, 1978 translated from German Mission Prozess in Addis Abeba by A.P. Dolan assisted by B. Krotesz, 160p.

Chemain R. et Chemain-Degrange. Panorama critique de la littérature congolaise contemporaine. Paris: Présence Africaine, 1979, 239p.

Cook, Mercier and Henderson, Stephen E. The Militant Black Writer. Wisconsin: University of Wisconsin Press, 1969, 136p.

Hillman, Eugene. Polygamy Reconsidered. Maryknoll. New York: Orbis Books, 1975, 266p.

Lecherbonnier, Bernard. Initiation à la littérature négro-africaine. Paris: Fernand Nathan, 1977, 108p.

Makouta-Mboukou, Jean-Pierre. Introduction à la littérature noire. Yaoundé: CLE, 1970, 140p.

Makouta-Mboukou, Jean-Pierre. Introduction à l'étude du roman négro-africain de langue française. Abidjan: Nouvelles Editions Africaines, 1980, 349p.

Segond, Louis (traduction). La Sainte Bible. Paris: Alliance Biblique Universelle, 1981, 1277p.

Sinda, Martial. Le Méssianisme congolais et ses incidences politiques. Paris: Payot, 1972, 390p.

Woungly-Massaga. La Révolution au Congo. Paris: Maspero, 1974, 182p.

Unezinwa, Wilberforce A. La Religion dans la littérature africaine. Kinshasa: Presses Universitaires du Zaïre, 1978, 185p.

Articles:

Harris, Rodney E. "Entretien avec Jean-Pierre Makouta-Mboukou", Présence Francophone, No.21, Automne 1980. Sherbrooke, Québec.

Ndaba, Josué. "L'oeuvre littéraire de J-P. Makouta-Mboukou, écrivain congolais ou la conspiration du silence", Présence Francophone, No.12, Printemps 1976, Sherbrooke, Québec.

Okoh, Peter Igbonekwu. "Signes culturels dans Les Exilés de la forêt vierge ou Le grand complot, roman de Jean-Pierre Makouta-Mboukou", Présence Francophone, No.18, Printemps, 1979.

APPENDICE I

NOTRE LETTRE A JEAN-PIERRE MAKOUTA-MBOUKOU

Zaria,
le 16 Décembre, 1981

Cher Monsieur,

Je voudrais vous adresser nos vifs remerciements pour les deux romans que vous m'avez envoyés et pour le conseil que vous m'avez donné en ce qui concerne les deux autres que vous n'avez pas. Il me fait grand plaisir de vous informer que j'ai réussi à payer un exemplaire de En quête de la liberté à Lomé; c'est Les Initiés qui me reste à trouver, mais je peux me servir de l'exemplaire qui se trouve dans notre bibliothèque.

Monsieur, je vous serais reconnaissant davantage si vous pouviez m'envoyer des réponses aux questions ci-dessous qui proviennent de ma lecture de vos quatre romans:

1. - Les missionnaires racistes, ayant des préjugés et sans remords, dépeints dans En quête de la liberté ne sont-ils pas semblables aux colonialistes qui sont au pouvoir?

2. - D'après Le Contestant les adhérents du socialisme scientifique sont antichrétiens. Pensez-vous que le christianisme soit antisocialiste?

3. - Quel rôle le christianisme peut-il jouer pour effecteur le pardon et la réconciliation nécessaires à l'utopie que vous semblez recommander dans Les

Exilés de la forêt vierge?

4. - Quel est votre attitude envers l'union des Eglises?

5. - Après une lecture attentive de Le Contestant on a l'impression que le mariage et l'amour (sexuel) ne doivent pas faire obstacle à l'entrée dans les fonctions cléricales. Est-ce votre prise de position?

6. - En tenant compte des régimes africains actuels, ne pensez-vous pas que le pardon et la réconciliation soient une solution trop idéaliste?

7. - Ne croyez-vous pas que Jean Kayilou se montre extrémiste dans sa recherche du bonheur pour les malheureux? Que voulez-vous démontrer par sa souffrance?

8. - En lisant vos romans on suppose que vous voulez qu'un écrivain expose en détails et clairement tout ce qu'il y a de mauvais dans un système. Mais pensez-vous que cela aille améliorer la condition humaine, compte tenu de l'insensibilité et de la brutalité des politicards qui se trouvent au pouvoir dans des pays africains?

9. - Que pensez-vous du Parti Unique dans la politique africaine?

10. - Pourquoi avez-vous donné tant d'importance aux rêves dans vos romans?

Je vous prie, de croire, cher Monsieur, à l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

Abiodun Olasunkanmi Adeyanju
Advanced Teachers' College,
Zaria.

APPENDICE II

RÉPONSE DE JEAN-PIERRE MAKOUTA-MBOUKOU:

Réponses

Question 1

Certains missionnaires avaient le même comportement que les colonialistes. D'autres, en revanche, étaient fidèles à leur vocation.

Question 2

Je ne dis pas que le christianisme est incompatible avec le socialisme scientifique; je dis simplement que les dirigeants du régime socialiste scientifique ont déclaré la guerre au christianisme (dans Le Contestant).

Question 3

Il n'y a pas d'Utopie dans Les Exilés. C'est vous qui considérez que la vocation de l'homme est d'exercer la cruauté sur son semblable.

Une chose est certaine; (1) un pays divisé contre lui-même court à sa ruine; (2) les pays sous la dictature ne progressent jamais; (3) une famille où les plus forts ne pardonnent pas au plus faible ou vice versa, ne construit rien; (4) une famille en perpetuelle querelle ne construit rien.

Les Exilés prêche non l'Utopie, mais la compréhension entre les hommes. Et cette compréhension

ne peut être effective que si elle est basée sur l'amitié, l'amour, la concorde etc. Et c'est ce que prêche le christianisme. Si les pays africains piétinent c'est à cause de la dictature qui fait passer l'intérêt personnel aux dépens de l'intérêt général. Et les différents coups d'Etat comment les expliquez-vous? Par l'Utopie des Exilés peut-être? Ces coups d'Etat, ces assassinats etc. s'expliquent par le manque d'amour.

Question 4

-Le Christ n'a créé qu'une Eglise.
-Le manque d'amour a créé des Eglises multiples.
-Pour moi ce qui est important, c'est le salut.
-L'Unité des Eglises n'a pas autant de prix pour les hommes (dans la mesure où ils travaillent pour le salut, à quelque Eglise qu'ils appartiennent) que l'unité nationale.

Question 5

"... le mariage et l'amour (sexuel) ne doivent pas faire obstacle à l'entrée dans les fonctions cléricales. Est-ce votre prise de position?" Je réponds:

(a) Chez le Protestant, les Pasteurs se marient, comme dans l'Eglise romaine, les prêtres, au Moyen âge. Le mariage n'est donc pas un obstacle dans la

confession protestante. Ce qui n'est pas le cas dans l'Eglise catholique.

(b) Les relations sexuelles hors mariage ne peuvent permettre l'entrée dans ces fonctions chez les Protestants.

Mais je crois que vous faites fausse route, ou alors vous n'avez pas compris la vie de Jean Kayilou dans Le Contestant:

-Il a commis un grave péché: il a eu une amante dont il a eu un enfant.

-Mais il a demandé pardon à Dieu.

-Et de plus il a décidé de le servir.
Le Christ a dit qu'il ne rejette pas celui qui se repent et qui revient à lui.
-Jean Kayilou n'est pas dans le péché lorsqu'il devient Pasteur: il a déjà renoncé à ses péchés.

Question 6

J'ai déjà répondu à cette question en répondant à la question n° 3.

Mais je puis ajouter ceci: Vous êtes vraiment pessimiste; pour vous rien ne ramènera l'Afrique sur le droit chemin. Connaissez-vous les régimes féodaux (du Moyen âge occidental)? Comparez la France en 1982 et royaume des Français du 12^{e} et 18^{e} Siècle.

Pour vous rien donc n'a changé?

Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il y ait un peu de compréhension un jour, chez les Nègres, comme il y en a eu ailleurs.

Dans les régimes occidentaux jusqu'au 18° Siècle:

(a) Tout appartenait au Roi

(b) Il dépensait à sa guise

(c) Il coupait la tête à qui il voulait.

C'est un peu ce qui se passe en Afrique ajourd'hui. Les Présidents, Chefs d'Etat disposent des biens publics comme de leur bien propre.

Aujourd'hui l'Occident tend vers la vraie démocratie

(a) dans le choix des dirigeants

(b) dans l'utilisation des biens de la nation

Pourquoi l'Afrique n'irait-elle pas jusque-là un jour?

Le rôle de l'écrivain est de hâter ce jour. Pour cela il n'hésite pas à créér ce que vous appelez des utopies. Mais ce sont des utopies réalistes, parce qu'ils proposent des sociétés possibles; c'est en tout cas ce que prêche Les Exilés.

Question 7

Jean Kayilou n'est pas responsable de sa souffrance. -Il a compris ce que c'est que la liberté. Personne

n'est libre dans un pays de dictature. C'est l'idée de Bakounine qui écrit: "Je ne suis pas libre si les autres hommes ne le sont pas". C'est mon idée. Je l'ai déjà mentionnée dans Les Exilés il y a six ans, avant que je ne rencontre Bakounine.

Jean Kayilou n'est donc pas libre; il a voulu vivre, non la souffrance, mais la vie de prisonnier pour mieux comprendre les prisonniers. Le fait de s'enfermer en prison, avec eux, était une manière de protester contre la dictature. C'est une manière de grève de la liberté qu'il a pratiquée, tout comme il y en a qui font la grève de la faim.

Cela a porté fruit; car c'est autour de lui malgré sa mort, que le peuple s'est réuni, et non autour du pouvoir. Toutes les confessions (Les Protestants, les Catholiques, les salutistes, les ngounzistes, etc.) ont reconnu le bien-fondé de sa lutte pour la liberté.

Question 8

Vous trouverez des éléments de réponse dans ce qui précède.

Question 9

Parti unique? qu'en pensez?

-Je suis un démocrate. Pour moi seul le meilleur, le plus digne de confiance doit commander le pays.

-Et seul un régime démocratique est en mesure de permettre au meilleur de se révéler par son travail.

-le Parti Unique se base sur la violence, la démagogie, et permet aux hommes sans scrupule de se distinguer. N'ayant aucune conscience, ils instaurent la dictature pour s'éterniser au pouvoir.

-les dirigeants du Parti Unique sont des hommes sans autres arguments que la dictature.

Question 10

Importance donnée aux rêves? Trois raisons:

-Les rêves permettent

(a) de créer l'atmosphère tragique

(b) de rendre vraisemblable l'intervention du hasard

(c) d'intégrer ce hasard dans la trame romanesque.

-Les rêves préparent les esprits, les lecteurs à accepter les événements comme réels, ou en tout cas comme possibles.

-Les rêves fortifient mes tendances quelque peu visionnaires.